This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

WIDENER LIBRARY
HX K2RR /

P Fr 247.13

HARVARD COLLEGE
LIBRARY

IN MEMORY OF

# FRANKLIN TEMPLE INGRAHAM

CLASS OF 1914

SECOND LIEUTENANT
COAST ARTILLERY CORPS
UNITED STATES ARMY

WELLESLEY, MASSACHUSETTS
MAY 23,1891 APRIL 11,1918

TIFFANY & CO.

WLD

# JOURNAL LITTÉRAIRE

DÉDIÉ

# *AU ROI,*

PAR

UNE SOCIÉTÉ D'ACADÉMICIENS.

VOLUME V.

*May & Juin.*

*Fructus enim ingenii & virtutis omnisque præstantiæ tum maximus accipitur, quum in proximum quemque confertur.*

Cic. de Amic. §. 19.

A BERLIN.

Chez G. J. DECKER, Imprimeur du Roi.

1773.

PF 247.13

HARVARD COLLEGE LIBRARY
INGRAHAM FUND
Sept 15, 1927

# JOURNAL LITTÉRAIRE.

## *V. VOLUME.*

### *La Physionomie;*

Eſquiſſe d'un plus grand ouvrage, dans lequel on conſidere attentivement les tempéraments, les paſſions, & les mœurs des hommes.

Traduit de l'Anglois. (*)

L'art de connoître les phyſionomies, tel que les Anciens le pratiquoient, avoit

(*) Ce petit ouvrage n'eſt pas tout-à-fait neuf en Angleterre; il l'eſt, à ce que nous croyons, en

avoit pour baſe les obſervations qu'on faiſoit avec ſoin ſur le tempérament, les traits, & la figure du corps en général, comparés avec les mœurs, le caractere, & le tour d'eſprit des hommes. Mais la coutume qui s'écarte ſouvent de la rigueur des étymologies, a borné la ſignification de ce mot aux traits du viſage, & à ſauté tout d'un coup de la phyſionomie à la face. Le proverbe *le viſage eſt le miroir de l'ame*, eſt dans la bouche de tout le monde.

Les Egyptiens ſurpaſſerent les autres nations dans cette ſcience. Ils durent probablement leur ſupériorité non ſeulement à la ſoif inextinguible du ſavoir, qui les tourmentoit ſans ceſſe; mais auſſi à la conſtitution & à la forme de leur écriture.

Comme

deça de la mer. Nous avons penſé qu'il feroit plaiſir à nos Lecteurs, & nous en donnons une traduction, dans laquelle nous n'avons pris d'autre liberté que d'omettre quelques traits qui auroient eu beſoin de commentaire, & qui par conſéquent n'auroient pas amuſé le Lecteur. *Note du Journaliſte.*

Comme ils se servoient, au lieu de lettres, des représentations & figures d'animaux, (*) ils étoient obligés d'en examiner attentivement la nature, avant de les employer à exprimer leurs idées. Cette nécessité leur donna un esprit de recherche qui les conduisit à observer les hommes.

Les exemples de leur sagacité à cet égard ne manquent pas; mais le plus frappant est celui du Physionomiste qui alla montrer son savoir à Athenes du temps de *Socrate*. Tout le monde sait qu'on demanda au Physionomiste quelles étoient les inclinations du Philosophe; qu'il répondit que c'étoit un esprit aigre & un emporté; & que *Socrate* avoua qu'il avoit été tel avant qu'il eût dompté son tempérament. Les caracteres que le *Dante* décrit dans son Purgatoire, sont fondés sur les mêmes principes; & *Shakespear* représente *César* comme faisant attention aux plus

(*) Primi per figuras animalium Ægyptii sensus mentis effingebant, dit Tacite. *Note tirée de l'Auteur.*

plus grands traits de la phyſionomie, lorſqu'il lui fait dire que *Caſſius* eſt d'une maigreur extrême, & qu'il lui voudroit plus d'embonpoint.

Les Profeſſeurs modernes de cette ſcience l'ont jettée dans le diſcrédit, ſurtout les Bohémiens, en la bornant aux impurs pronoſtics de l'amour, & en y joignant la *Chiromancie*, ou *ſcience des mains*, c'eſt à dire, l'art de couper la bourſe. Ces vagabonds commencerent à paroître en Allemagne, quoiqu'ils ſe diſent Egyptiens; & probablement ils ſe rembruniſſent le teint avec des graiſſes mêlées de ſuif & ſéchées au ſoleil. Ce teint s'eſt perfectionné par une longue ſuite de générations. On a diſputé ſur l'origine de la couleur des Negres, &

*---- adhuc ſub judice lis eſt;*

à notre avis, le premier Negre peut avoir été un Ramoneur dont la peau s'étoit imbibée de ſuie.

Mais quoique la vraie ſcience phyſionomique ſoit perdue ou mal cultivée dans nos pays, cependant nous nous ſervons, ſans

le ſavoir, de pluſieurs de ſes termes. Nous parlons familierement des hommes *graves*, des hommes *légers*, de l'air *ouvert* ou *réſervé*, ſans penſer que nous parlons en Phyſionomiſtes; car les termes *gravité*, *légéreté*, *ouverture*, *réſerve*, dans leur ſens primitif ſignifient chacun quelque arrangement particulier des traits de la perſonne. Il eſt dangereux de ſe ſervir des termes d'art, quand on ignore l'art auquel ils appartiennent: on tombe preſque toujours dans l'erreur & dans l'abſurdité. De cette ignorance vient la faute groſſiere que nous faiſons en appliquant mal le mot *gravité*, qui ſuivant les loix de la ſcience phyſionomique, ſignifie *peſanteur*. Parce que la divine contenance d'un Savant qui penſe & médite profondément, eſt fixe & immobile, comme la face inſenſible d'un homme grave (peſant), on met l'un & l'autre dans le même rang. — Le *Lion* eſt une créature fort noble; & il n'eſt point de bête des champs qui ne fût charmée de lui reſſembler; cependant nous liſons que l'*Ane* ſeul a tenté

té de se faire prendre pour un Lion.

Les Grecs qui avoient étudié la science de la physionomie sous les Egyptiens, se gardoient bien de confondre Minerve avec sa chouette, & dans leur langue il distinguoient constamment l'homme sérieux & vénérable de l'homme grave & pesant. Les Latins mettoient leurs termes à l'abri de toute équivoque. *Pietate gravem ac meritis - - - - virum*, dit Virgile; & quelqu'un a dit d'Atticus que sa *comitas non sine severitate erat, neque gravitas sine facilitate*; ce qui répond assez bien aux mots Grecs Αστειότης & Σεμνότης.

Mais après tout, malgré la scrupuleuse exactitude de ces distinctions, je ne saurois m'empêcher de révoquer en doute les fondements généraux de la science même. Il est vrai qu'en quelques exemples frappants, ceux qui en font profession, peuvent juger sainement; autant en feroit chaque *abnormis sapiens*. Mais dans la plupart des occasions, il se ren-

contre tant de circonſtances réunies, que cette ſcience eſt au moins précaire.

Si vous conſidérez l'objet de la ſcience phyſionomique, il ne peut pas toujours être dans le même état. Car, quand même on accorderoit que chaque trait du corps a, s'il eſt permis de parler ainſi, ſon trait correſpondant dans l'eſprit; cependant les accidents extérieurs peuvent changer la diſpoſition de l'un ſans affecter l'autre. De même les paſſions peuvent altérer l'ame ſans imprimer ſur l'extérieur des marques qui montrent ce changement.

Si vous conſidérez l'Artiſte, il ne peut pas toujours être dans la diſpoſition qu'il faut pour bien obſerver. Car ſon habileté dépend de ſa vue & de ſon tact, & d'une certaine ſagacité qui réſulte de l'un & de l'autre: ſi un de ces ſens eſt fautif, l'art manque. Le Poëte dit,

De jauniſſe infectés, les yeux trouvent tout jaune.

de la Faculté confeſſe que la main d'un

fiévreux ſe trompe ſouvent au pouls du malade.

On demandera donc comment cet art s'eſt fait tant de réputation? Je répondrai, comme les Charlatans & les ſorciers s'y ſont pris pour avoir la vogue dans nos contrées; en ſe rendant difficiles à l'abord, en faiſant parade de grands mots, & en donnant le temps à leurs Paillaſſes de tirer les vers du nez au peuple. Ainſi ſachant d'avance les différents faits, ils font leur métier avec autant d'aſſurance que le Baron dans le *tambour nocturne*, quand déguiſé en ſorcier, il eſt conſulté par ſes domeſtiques. C'eſt, ſuivant toutes les apparences, par une ſemblable intelligence ſecrete que *Zopire* s'étoit mis au fait des diſpoſitions de *Socrate*. *Zopire* fut aidé par quelque domeſtique; peut-être par quelque écolier pareſſeux du Philoſophe, qui épia le bon vieillard lorſqu'il ne prenoit pas garde à lui, & le trahit. — Quelquefois celui-même qui conſulte le phyſionomiſte, lui révele ce qu'il veut ſavoir, & par prévention,

vention, par un étonnement soudain, découvre ses propres secrets, & en attribue la découverte aux lumieres supérieures du Praticien. Voilà les ruineux fondements sur lesquels s'appuye la science physionomique.

Mais toutes les impostures & supercheries naissent des réalités, ou du défaut supposé des réalités. Ainsi l'art dont nous parlons, suppose qu'il y a dans la nature un pouvoir de cette espece, ou qu'il seroit avantageux au genre humain que ce pouvoir existât. En effet l'utilité d'une chose fournit une forte présomption que cette chose existe quelque part; parce qu'il n'y a que des Athées ou de petits esprits qui trouvent que la nature n'a pas tout ce qu'elle devroit avoir. La difficulté est de découvrir pour l'art physionomique des regles assez exactes & assez précises pour en exclure toute conjecture & toute opinion; car rien n'est aussi arbitraire que les déterminations uniquement fondées sur l'imagination qui n'a aucune qualité sur laquelle on puisse absolument

compter. Pour remédier à cet inconvénient, je tacherai de me frayer une nouvelle route, en conſervant l'ancien nom; & je m'efforcerai par une ſuite d'expériences *ſtatiques* de réduire cet art en un ſyſtême inconteſtable. De cette maniere j'éviterai les artificieuſes & lucratives déciſions des uns, les captieux pronoſtics des autres, & les erreurs & les abſurdités communes à tous ceux qui prétendent ſe connoître en phyſionomies. Qu'on ne penſe pas que je veuille du mal aux Profeſſeurs de cette ſcience, parce que je révoque en doute leurs principes: au contraire je leur ſouhaite à tous (& ils ne ſont bons qu'à cela,) des places dans ce nouveau ſyſtême, aux uns comme des *Planetes* de la premiere grandeur, aux autres comme *ſatellites*; & ainſi de ſuite juſqu'à la quatrieme maſſon; (*) dompe commiſſionaires, collecteurs, ſurveillants, & ſubalternes; & je leur promets que, ſi je

(*) C'eſt celle des hommes bons pour les affaires ordinaires. *Note du Journaliſte.*

je suis chargé de fixer leurs salaires, celui qui travaillera le plus sera le mieux payé.

J'appelle *nouveau* ce système de *Physionomie* comme on nomme *nouvelles* certaines modes, qui réellement sont anciennes, mais remises en vogue ou perfectionnées.

*Multa renascentur quæ jam cecidere,*

Quelques expressions classiques me portent à croire que les Anciens ne se livroient pas toujours aux conjectures, quoi qu'ils ne s'y livrassent que trop : car quand ils parlent de *plumbeum ingenium*, d'*Asinus*, de *plumbeus*, de *gravastellus* &c. &c., ne devons-nous pas croire qu'ils ont pesé les têtes des hommes contre ces corps pesants, & qu'ils les ont en conséquence nommés & mises dans des classes convenables ? L'usage équivoque du mot *trutina* favorise cette conjecture ; car nous disons qu'on mettoit dans la *balance* les hommes, les écrits, les vertus, & les vices, aussi bien que le bœuf & le mouton.

A ces mots ajoutez celui de *gravité*, qui a certainement quelque chose de philosophique, & vous ne pourrez guere douter que ces termes ne soient pris de quelque système de *statique*.

Mais, quoique plusieurs passages des anciens Auteurs nous mènent à penser qu'en nombre de cas ils ont suivi des guides plus sûrs que les simples conjectures; cependant il est certain que leur cours d'expériences est entiérement perdu pour nous; nous n'en avons aucune idée. Car, accordons que la tête soit l'hôtel des entendements nobles, la maison des entendements bourgeois, & la cabanne des entendements vulgaires; comment parviendrons-nous à connoître avec certitude leurs ameublements? Nous ne pouvons pas peser les têtes séparées du corps; parce que, comme le *Signor Vigani* s'en plaint dans son *succedaneum*, quand il disséquoit un lévrier vivant, *præ iniquitate temporum non licet vivos homines dissecare*; & si nous ne pouvons pas les peser en vie, il est inutile de les peser:

le cadavre d'un bel eſprit & celui d'un eſprit groſſier peuvent être du même poids; car toute la différence qu'on trouve entre un homme d'eſprit & un ſot, ne vient que d'une certaine flamme vitale très-ſubtile. "Helas! Pauvre *Yorich* -- "Où ſont à préſent vos railleries, vos "gambades, vos chanſons, vos ſaillies "de gaieté, qui faiſoient crever de rire "toute une table? Pas une ame que vos "grimaces réjouiſſent! Tout a diſ- "paru!" (*)

Cette égalité des hommes après leur mort a ſouvent fourni aux Moraliſtes payens l'occaſion de mortifier l'orgueil de la grandeur humaine, comme *Lucien* a mortifié la beauté des femmes en tournant en ridicule le crâne décharné & moiſi de la fameuſe *Helene*. *Shakeſpear* pouſſe plus loin cette mortification dans cette réflexion d'*Hamlet*. "A quels bas uſages "pouvons-nous ſervir! Pourquoi l'ima- "gination

(*) C'eſt un paſſage de Shakeſpear. *Note du Journaliſte.*

"gination ne peut-elle pas ſuivre les no-
"bles cendres d'*Alexandre*, juſqu'à ce
"qu'elle les trouve fermant un bondon
"de tonneau?

"Mort, en limon changé, *Céſar*
en ce moment
"Bouche peut-être un trou, pour
arrêter le vent."

Ne pouvant trouver aucun ſecours ni dans l'antiquité ni dans les expériences anatomiques, je ſuis forcé de me faire moi-même un chemin par des lieux impraticables & ténébreux. C'eſt pourquoi j'eſpere qu'on m'accordera le privilege qu'on accorde aux voyageurs égarés, & qu'on me permettra pendant que je marche, de prier, non qu'on me montre le chemin, non qu'on m'aſſiſte de quelque aumone ou de quelques vieux habits; mais qu'on me permette de me ſervir de quelques termes d'art, qu'on peut me prêter ſans faire le moindre tort aux Artiſtes, & qui peuvent faciliter le chemin que j'ai à faire à travers les brouillards, les nuages, & l'obſcurité. Je frapperai à la porte des écrivains d'Hydroſtatique,

tique, afin qu'ils m'accommodent de quelqu'un des leurs. Je travaillerai à les employer en sorte qu'ils soient détournés de leur signification primitive aussi peu qu'il est possible. Si mon sujet ne me permet pas d'être tout à fait exact à cet égard, j'espere qu'on m'excusera. Lorsque par un mauvais temps on me prête une casaque qui est trop ample pour moi, je ne fais aucun tort au prêteur, & je ne rends pas sa grace moindre, si je la mets sur mes épaules sans qu'elle joigne bien.

Je parlerai d'abord de la *gravité spécifique*; elle est pourtant si peu propre à l'homme vraiment grave, qu'il est difficile de la distinguer de la gravité spécifique de l'Ane. Ces deux animaux sont également stupides, lourds; & tous deux tendent également vers le bas. Ils conviennent si fort *in eodem termino*, que leur différence spécifique est engloutie par leur ressemblance générale. C'est pourquoi nous devons avoir recours à leurs qualités primitives, & les distinguer par la différence la plus frappante, qui est que l'un

marche

marche, ſur *deux* jambes, & l'autre ſur *quatre*. Les Philoſophes ſeront peut-être choqués de ce qui ſe trouve de contraire à l'art dans cette deſcription de la gravité ſpécifique: mais je les prie de faire attention à la difficulté qu'on trouve à s'en former une idée plus diſtincte. Car, quand même ces Philoſophes, plutôt que de manquer une expérience, ſouffriroient patiemment d'en être le ſujet; cependant il ne ſeroit pas ſi facile de perſuader aux autres hommes de ſe jetter à la riviere pour être peſés *hydroſtatiquement*; &, s'il ſe trouvoit un homme aſſez grave pour ſe ſoumettre à cette épreuve, je craindrois que ſa gravité ne l'empêchât de remonter à fleur d'eau. Mais le hazard, qui de tout temps a été le plus grand des Philoſophes, m'a heureuſement fourni une expérience.

Un grave vieillard voulut avec ſon Ane paſſer un ruiſſeau pendant une inondation. Le courant étoit trop fort & trop rapide pour ce lent quadrupede; il fut entraîné au fond avec ſon cavalier. Le roule-

ment

ment de l'eau & la crainte de ſe noyer ſéparerent bientôt ce couple homogene; & chacun d'eux, ſans s'embarraſſer de l'autre, s'efforça de prendre terre. A force de ſe débattre ils ſurmonterent leur gravité au commencement; mais à la longue, après bien des efforts inutiles, ils ſe ſoumirent à la néceſſité, & s'abandonnerent tranquillement au torrent. Alors on obſerva que leurs têtes étoient toutes deux ſubmergées; & que le bout des oreilles étoit juſtement à fleur d'eau. Leurs dos étoient couverts; mais de temps en temps ils ſortoient de l'eau en partie; & ſans le jeu des vents, l'expérience auroit été faite exactement; elle le fut aſſez pour montrer que leur gravité étoit ſi non préciſément, du moins à peu près la même.

Par *gravité relative* ou *partiale*, j'entends ce degré de peſanteur qu'on trouve à un corps comparé à un autre de la même eſpece. Cette définition ſuppoſe, & je crains qu'on ne ſoit forcé à l'accorder, que tous les hommes ont quelque doſe de gravité.

gravité. Après avoir ôté le *régule*, comme disent les Chymistes, on trouvera toujours au fond un peu de *caput mortuum*.

La *gravité absolue* est une force centripete, une descente précipitée vers les régions les plus basses; car quiconque est doué de toute la force de gravitation, & possede une grande disposition (*) à couler à fond, perdra d'abord l'équilibre, & sa tête tombera vers les parties inférieures, comme dans un récipient vuide.

Pour connoître exactement le poids de la tête des hommes; connoissance qui me met en état de les ranger dans leurs classes, j'ai imaginé une *ceinture* ou cercle d'*acier*, qu'on leur met au milieu du corps, & un *aimant* qui les enleve & les tient suspendus en l'air, comme l'on croyoit autrefois que le tombeau de *Mahomet* étoit suspendu à Médine. Je trouve que les hommes ainsi suspendus & hors d'état de faire

(*) *Alacrity* est le mot anglois. *Note du Journaliste.*

faire tourner la balance à l'aide de quelque matiere étrangere, doivent tomber chacun dans sa sphere de gravité respective. Ils ont beau se démener & se débattre pour empêcher leur tête de tomber; ils ne peuvent pas plus la soutenir qu'un sorcier ne peut surnager, quand il est soumis à *l'ordalie* de l'eau. Il en est du monde rationel comme du matériel; les entendements des hommes tombent plus ou moins bas suivant les loix de la gravitation; celui qui est plus pesant tombe plus bas; celui qui est un peu moins pesant, se tient un peu plus haut; & ainsi de suite jusqu'à la légéreté presque absolue.

Cette machine est tout à fait nouvelle; c'est pourquoi il est nécessaire d'expliquer comment il faut la monter. Si nous pouvions nous fier aux Philosophes Atomistes & Athées, au τοπῳ, & à l'*anima mundi* du Paganisme, cette machine se monteroit d'elle-même: selon ces principes, on n'a aucun besoin d'une premiere cause; chaque chose est sa propre cause. Mais mon avis est de ne pas trop me reposer

sur

ſur ces ingénieuſes ſubtilités; & de faire ſuivant les bons principes des charpentiers, ſortir par le grenier d'une maiſon une poutre, au bout de laquelle ſoit une poulie qui par le moyen d'une corde ſoutienne un aimant qu'on hauſſe & qu'on baiſſe juſqu'à ce qu'on ait trouvé la vraie ſphere de ſon activité. (*).

J'expliquerai par des exemples l'opération & l'uſage de cet appareil, après avoir averti que ceux qui viennent de leur propre gré pour ſe faire peſer, doivent être viſités avec ſoin, afin qu'on ſoit aſſuré qu'ils n'ont point de plomb dans les ſouliers ou autour de quelque autre partie aſſez éloignée du centre de gravité pour changer l'équilibre.

On ne doit peſer que ceux qui ſont parfaitement ſobres, parce qu'il y a des liqueurs, qui, comme certaines fievres, rendent

(*) Ici l'Auteur dit un mot d'une planche gravée qu'il a ajoutée à ſon ouvrage. Nous omettons cet article, parce que nous omettons les figures, dont on peut bien ſe paſſer. *Note du Journaliſte.*

rendent la tête légere : j'en excepte ceux qui s'enivrent le matin, parce que n'étant pas égayés par leur boisson, on peut les peser à toute heure.

On tiendra un livre par colonnes, & on écrira le nom de chacun sous le titre qui lui convient suivant son poids.

Le bureau sera ouvert tous les jours, hors les dimanches & les jours des fêtes, depuis dix heures jusqu'à une, & l'après dinée depuis trois heures jusqu'à six. Chacun aura la liberté de copier le poids de l'intelligence de son voisin, moyennant la modique dépense de six sous.

N. B. Comme il n'est pas possible de distinguer la gravité *occasionelle* de la gravité absolue, j'averti qu'on fera bien de ne pas se laisser peser après être resté trop long-temps au lit le matin ; après avoir trop mangé ; après avoir fait la méridienne sur son fauteuil ; après avoir passé cinq heures à jouer aux cartes, ou deux à écouter un prédicateur fanatique ou même quelque prédicateur que ce soit &c. &c.

Je

Je sais bien qu'on fera de fortes objections contre mon projet, parce que je sais qu'il est dangereux d'attaquer, & même de rectifier un système établi; surtout un système qui a été regardé comme infaillible, en sorte qu'on a prononcé des sentences d'ostracisme & de mort contre les contables. Je voudrois appaiser les délateurs de l'art physionomique par ce bonbon; que mon intention est de combattre sous leurs drapeaux, & de fortifier, non de renverser leur système; *abundans cautela non nocet*, c'est une maxime reçue au barreau; & je ne crois pas que l'exception de Cicéron, *nemo major aura & opera suscipiatur quam causa postulet*, puisse, tout grand homme qu'il étoit, être adoptée dans ce cas, quoiqu'elle pût l'être dans le Sénat de Rome. Et si ces délateurs ne veulent pas s'adoucir, & refusent de me recevoir comme auxiliaire, je réclamerai le privilege d'être faché à mon tour, & je ne me ferai point de scrupule d'affirmer que cet art est dangereux & criminel entre leurs mains.

mains. Pour ſe vanger ils peuvent examiner les traits de mon viſage, & en tirer les concluſions qu'ils veulent; nous n'avons dans cet heureux pays ni exécutions ni banniſſements à craindre ſur des preuves ſi foibles.

*Fronti nulla fides*, eſt un adage de vieille date, & ſa vérité eſt auſſi grande que ſon antiquité; ce qui jette beaucoup de diſcrédit ſur les ſentences que les Phyſionomiſtes portent *ex tempore*. Leur maniere de juger eſt ſujette à caution; & il ne faut ni trop l'encourager ni trop s'y fier. La doctrine actuelle des Phyſionomiſtes doit être miſe dans le même rang que les abſurdités des Aſtrologues & des Roſe-croix, à moins qu'il ne nous diſent comment le tempérament & les muſcles de la face agiſſent ſur les eſprits, & *vice verſa*; ce que les Métaphyſiciens n'ont pas encore expliqué. Le P. *Mallebranche* dans ſa *recherche de la vérité*, aſſure que ce qui eſt matériel ne peut pas s'unir à notre ame, parce que la matiere eſt étendue, & que l'ame ne l'eſt pas; déciſion

qui eſt directement contraire aux Phyſionomiſtes. Cependant, avec la permiſſion du P. *Mallebranche*, ſon argument ſort plutôt de la boutique d'un Tailleur que de l'auditoire d'un Philoſophe; car le Tailleur peut prouver qu'il eſt impoſſible de faire une couture ſans deux bords de drap; mais un Philoſophe conçoit aiſément l'union de deux ſubſtances ſans aiguille & ſans fil. C'eſt pourquoi ſans faire attention à *Thalès* de Milet, à *Artémidore*, à *Anaximandre*, à *Adamanthe* le Sophiſte, à *Ariſtote* parmi les Anciens; & à Jean Baptiſte *Porta*, & à Robert *Fludd* parmi les modernes, ou à mes dignes contemporains les Bohémiens, & à ceux qui diſent la bonne avanture derriere les haies; je me bornerai à rapporter les expériences que j'ai faites avec une petite machine portative que j'ai imaginée ſur le plan de celle que j'ai décrite plus haut. J'ajouterai les obſervations que jai faites enſuite ſur les eſprits des hommes que j'avois peſés. Si l'on trouve quelque erreur en comparant mes expérien-

riences à celles qu'on pourra faire avec une machine plus grande, qu'on ſe rappelle qu'une montre eſt rarement auſſi juſte qu'une horloge.

On s'attend généralement à trouver de la gravité dans les trois profeſſions ſavantes; & en effet on eſt rarement trompé: mais cette gravité n'eſt particuliere à aucune de ces profeſſions; & ſouvent on prend pour gravité un air ſérieux qui ſied bien aux Savants dans leurs fonctions. On peut diſtinguer la gravité de l'air ſérieux en ſuivant l'homme quand le Profeſſeur a diſparu; car celui qui ne peut pas ſe défaire de ſa morgue avec ſa robbe, eſt réellement dans le cas de la gravité abſolue. Peu d'hommes naiſſent avec l'air qu'il doivent porter ſur le théatre du monde; c'eſt pourquoi ils prennent avec leurs confreres le maſque qui convient à leur caractere; mais il n'y a que la gravité abſolue qui puiſſe les engager à garder ce maſque quand la piece du jour eſt finie. Car qu'y a-t-il de plus ridicule aux hommes que de nommer les

choſes les plus communes en termes ſcientifiques, quand ils ſont ſortis de la ſcene des affaires importantes? J'entends qu'ils y faſſent ſuccéder, non des plaiſirs bruyants, mais une certaine *comitas* ou facilité qui mette le ſavant au niveau de ſes amis dans un entretien libre, aiſé, & familier.

(A) (*) La *gravité abſolue* eſt lente, réſervée, circonſpecte; elle ſe tient conſtam-

(*) Ces lettres ſe rapportent à la planche gravée, que nous omettons. Pour y ſuppléer nous donnerons une courte deſcription de chaque figure. On doit ſuppoſer qu'à la hauteur d'une maiſon, à peu près, eſt un fort aimant; que les hommes pour être attirés par l'aimant, ont une ceinture de fer, & que cette ceinture eſt placée où eſt leur centre de gravité. L'aimant produit deux effets; il ſouleve l'homme plus ou moins, ſuivant qu'il eſt plus ou moins peſant; & ſi la tête eſt beaucoup plus peſante que les pieds, l'homme ſe renverſe, & ſe trouve la tête en bas; ſi la différence eſt petite, la tête eſt un peu plus baſſe que les pieds; & au contraire ſi la tête eſt plus légere que les pieds.

Cela poſé, la gravité abſolue eſt repréſentée par un homme, dont la tête touche terre avec effort, parce que l'aimant ne peut pas vaincre ſa peſan-

ſtamment au rivage, parce qu'elle connoît les dangers de la pleine mer; elle parle de bagatelles avec un air d'importance; & ne dit rien qui ſoit ſujet à contradiction: elle ſécoue la tête & hauſſe les épaules quand elle eſt au bout de ſes idées; elle affecte avec art de ſe taire, juſqu'à ce que ſes eſprits animaux, qui ſont engourdis, ſe réveillent un peu. Sa démarche eſt roide & guindée, comme ſi elle alloit à une proceſſion, ou comme dit Horace, *velut qui Junonis ſacra ferret.* Elle s'arrête tout court, comme ſi elle étoit accablée de ſoins; & réellement elle ne penſe à rien; elle prétexte un défaut de mémoire qui eſt inévitable pour

peſanteur. Elle eſt chargée du corps qui s'éleve ſur elle à plomb. Les pieds ſont joints, & les mains tranquillement croiſées ſur la terre. Cette figure n'a point de mouvement.

Quoique nous omettions les figures, nous conſervons les lettres, parce que nous aurons dans la ſuite beſoin de renvois; & pour cet effet il vaut autant conſerver les lettres que d'y ſuppléer par d'autres marques. *Note du Journaliſte.*

pour elle. Une mine qui ne dit rien, un un œil qui n'obſerve rien, une contenance toujours la même, des traits qui ne changent jamais, avec un air rébarbatif, *procul oh! procul eſte profani*, diſtinguent ces hommes de poids ſans importance; ces ſtupides morceaux de briques à demi-cuites.

Quoiqu'il ſoit impoſſible de ſouhaiter d'être de ce nombre, il faut pourtant avouer que ces gens jouiſſent dans leur paſſage par le monde, de plus de tranquillité & de reſpect négatif que les autres. N'ayant qu'un petit nombre d'idées, s'ils n'ont pas le plaiſir de penſer, ils n'en ont pas la peine; ils ne ſauroient choquer perſonne par leurs bons mots & par leurs expreſſions piquantes. Heureuſement pour eux on prend leur incapacité pour une eſpece de réſerve volontaire, qu'on attribue à la bonne éducation qu'ils ont reçue, ou à la déférence qu'ils ont pour leurs ſupérieurs; car le monde eſt toujours Carteſien; il compte ſur le *plein* quand il juge des têtes graves. Une autre cir-

circonſtance favorable à la gravité abſolue, c'eſt qu'elle a toujours l'air d'être attentive; ce qui eſt fort agréable à la plûpart des compagnies, & ſur-tout aux grands parleurs. La flatterie ſilentieuſe vaut mieux que l'adulation bruyante, comme l'admiration vaut mieux que le babil de la louange; la premiere enleve les cœurs ſous l'apparence d'une approbation naturelle & inévitable.

Juſqu'ici nous avons parlé de la gravité dans un état tranquille.

*Interdum tamen & vocem - - - - - tollit,*
*Iratusque* GRAVIS *tumido delitigat ore.*

Alors, c'eſt comme un feu de bois verd; il ne donne que bruit, écume, & fumée.

*- - - - Magnus ſine viribus ignis*
*Incaſſum furit - - - -*

L'homme grave, comme tous les corps peſants, une fois mis en mouvement, a beaucoup d'averſion pour le repos.

- - - - *Si diſcordia vexet inertes*, ils éclatent & s'emportent; car la colere dans des conſtitutions lourdes, eſt un levain qui fait fermenter, travailler, écumer les matieres, & volatiliſe même les plus fixes.

„C'eſt ainſi que j'ai vu le bel & gras „boudin, qu'Anne notre cuiſiniere fait „pour ſon bien aimé Jean, ſortir ſou„dain du noir abyme, & ſurnager; mais „dès qu'une main ménagere abat, & „éteint presque le feu, cet orgueilleux „aſpirant aux regions les plus ſublimes, „tombe avec précipitation, & ſe ſub„merge entiérement.

ANON.

J'ai ſouvent conſidéré ces hommes au plus fort de leur rage, dans l'attente que les ſaillies de la paſſion en feroient ſortir quelque étincelle de vivacité, quoique imaginaire; mais je n'en ai presque jamais vu ſortir que la menace laconique que Neptune fit aux vents;

*Quos ego* - - - - -

On

On voit bien une mine féroce & des yeux hagards; mais le plomb froid ou chaud, fondu ou non, eſt toujours plomb, & fort peſant.

(B). (*) Quand je vois faire de pénibles *efforts* pour ſe tirer de la gravité abſolue, je ne puis m'empêcher de plaindre l'homme qui les fait, ſachant bien que la gravité abſolue eſt inſurmontable. Cependant je crois avoir quelquefois obſervé dans ces efforts, je ne dis pas une différence de poids, mais quelque choſe de plus léger, que je ne ſaurois expliquer, à moins qu'il ne ſoit occaſionné par quelque mouvement irrégulier dans les eſprits animaux. Mais il y a ſi peu de différence entre cet état & celui de gravité abſolue, qu'on ne peut diſtinguer l'un de l'autre que par des marques perſonnelles. Si c'eſt un Ju-

(*) Cette figure eſt auſſi perpendiculaire & renverſée; mais elle ſe tient ſur ſes mains; la tête eſt à quelque diſtance de terre, parce que l'aimant agit un peu ſur elle; les pieds ſont ſéparés, & s'écartent également de la perpendiculaire. *Note du Journaliſte.*

Jurisconſulte, il ne commence pas l'étude des loix *ab ovo*; mais certainement il les prend dans un ou deux de leurs âges ténébreux. Si c'eſt un Médecin, il ne lit pas l'Empyrique *Paracelſe;* mais il étudie les ouvrages de *Salmon*, & il apprend par cœur les vingt-quatre bonnes qualités d'une vieille Nourrice par le Docteur *Fuller*. S'il n'a aucun emploi particulier, il fait des filets, ou des bâtons pour porter à la promenade, ſur leſquels il taille des têtes d'aigle ou de canard. Le haut du bâton eſt-il crochu? Le bec eſt preſque fait; & alors pour achever cet ouvrage induſtrieux, il ne manque qu'un peu d'encre ou deux grains noirs pour faire les yeux. Si les circonſtances l'obligent à travailler de ſes mains, il ne ſe fait pas batteur en grange, mais il eſt manœuvre de maſſon, ou il fournit le chaume à ceux qui couvrent les toits: il ne travaille pas dans les mines; mais il ſert à fondre les mineraux; & ſi au lieu de ſe donner la peine de pêcher des huitres, il met la main à les empaqueter, ſoyez ſûr qu'il

qu'il n'a pas assez d'esprit pour les manger.

(C) Vient en suite la *gravité partiale*; (*) les personnes qui l'ont, sont dans un grand désordre. Les hommes de cette espece ne manquent pas des instruments grossiers que notre entendement employe quelquefois; mais ils n'en ont aucun des plus fins, qui sont nécessaires pour perfectionner l'ouvrage auquel on travaille. Ils sont bien capables de tailler les pieces d'un bâtiment, mais non de les assembler; de fier, non de rabotter; de forger, non de polir. Leur style est grossier, incohérent, absurde: ils ne parlent pas, ils rugissent; ce sont plutôt des taureaux que des hommes. Dans la religion ils

(*) La figure de cette sorte de gravité est renversée, elle ne s'appuye que sur la main droite, la gauche est un peu éloignée de terre, aussi bien que la tête, les pieds séparés; & toute la figure penche un peu vers la droite; en sorte que la perpendiculaire tirée du cou du pied gauche l'horizon passe entre la tête & la main droite. *Note du Journaliste.*

ils ſont furieux & cruèls; dans la politique déciſifs, ardents, & bruyants: ils changent de parti & réfutent toujours. Dans les diſcours publics ils ſont groſſiers & choquants; dans le tête à tête ils médiſent, & déchirent les abſents. Quoique en général ces hommes crient beaucoup en compagnie, cependant ils ſavent être muets & réſervés dans l'occaſion; car je n'ai jamais vu que ceux qui répandent l'ordure, conſentent à la lécher; ils ſont capables de ruer & d'embraſſer en même tems; & les bretteurs ne ſe font point de ſcrupule de devenir entremetteurs. Ils jouent tour à tour le rôle de *Thraſon* & de *Gnathon;* & celui dont chaque regard eſt un jurement aujourd'hui, ſera demain un lâche adulateur.

En général je trouve que dans ce rang git une incrédulité déſeſpérée. Cette noble ſcience, (pour parler le langage des Gladiateurs, qui l'admirent beaucoup), eſt priſe quelquefois pour marque d'un diſcernement vif & d'un génie ſupérieur, quand elle ne vient pas d'un mauvais cœur;

cœur; mais réellement elle part d'une tête grave & embarraſſée. Ceux qui font ce commerce en gros, ſont paſſablement exacts dans leurs comptes de détail, & ſe trompent rarement au ſujet des places d'où ils font venir cette marchandiſe; mais elle eſt de ſi mauvaiſe qualité, comme la ſoie & le coton qui ſe coupent réciproquement, & ceux qui en font uſage en profitent ſi peu, qu'il n'y a que les eſprits minces, confus, & perplexes qui veuillent s'en embarraſſer. C'eſt encore pis avec les détailliſtes & petits merciers; ſouvent ils ignorent même d'où vient leur marchandiſe. Souvent il vous préſentent une piece d'étoffe commencée par les Étudiants de la nouvelle Académie, & finie par ceux de la vieille; quelquefois au contraire la piece eſt achevée dans la nouvelle Académie, & tiſſue dans la vieille; & toutes ſont commencées ſur un plan & finies ſur un autre.

Ces Meſſieurs ne ſe trompent pas moins dans la date de leurs marchandiſes; ils en donnent quelques unes comme

faites après le commencement de l'*ere chrétienne;* & elles avoient été portées dans une autre occaſion, & étoient paſſées de mode long-temps avant cette époque. Ils en donnent d'autres comme faites avant ce temps, & il n'y a que peu de ſiecles & même que peu d'heures, qu'on les a inventées & portées. Mais toutes ces étoffes ſont d'un tiſſu ſi groſſier, ſi lâche, & ſi mollaſſe qu'à peine elles pourroient arrêter une mouche pour le ſouper d'une araignée. Cependant ces mépriſables étoffes, enrichies d'une apparence de ſavoir, comme les *Phylacteres Phariſaïques* l'étoient de mots religieux, ſont achetées par le peuple foible & ignorant.

Homme inſenſé! Quelle folle ardeur as-tu pour la nouveauté? La femme aux lapins, le magicien de la bouteille (*), &

(*) Ce ſont deux hiſtoires aſſez connues. La premiere regarde une pauvre femme de Londres qui ſe donna pour accoucher ſouvent de quelques lapins. Par ce moyen elle attira beaucoup de mon-

& un eſprit, un nain, un géant, & un blasphémateur atrabilaire vivent également aux dépens de ta ſtupide admiration. - - En vérité un eſprit métif s'intrigue toujours, & toujours porte malheur. La gravité abſolue ne bouge pas de ſa place, & ſe tient toujours à plomb comme le poids d'une horloge de Paroiſſe: l'*effort* contre la gravité abſolue, ſe tortille un peu, comme le poids quand on monte l'horloge; mais la gravité partiale a plus de mouvement, & tourne comme le poids qui frappe la boîte; ce qui

monde, & reçut beaucoup d'argent; ce qu'il y a de plus étonnant c'eſt qu'elle fit donner dans le panneau un chirurgien fort habile. Enfin on découvrit l'artifice.

La ſeconde hiſtoire eſt celle d'un homme qui publia un avis portant que un tel jour, dans un tel endroit il entreroit dans une bouteille ordinaire à la préſence des ſpectateurs, qui devoient payer une petite ſomme par tête pour entrer. Quand la ſalle fut pleine, parut un garçon qui dit que ſon maître ne pouvoit pas tenir parole, parce qu'il n'avoit pas encore pu trouver dans Londres une bouteille d'une *juſte meſure*. *Note du Journaliſte.*

qui certainement fait du tort à l'horloge, s'il ne l'arrête pas.

(D) Suit la *gravité relative* (*). La tête qui en eſt douée, eſt bonne pour les affaires communes de la vie; car dans un Drame il y a des rôles auxquels un excellent Acteur ne voudroit pas s'amuſer, & auxquels un Acteur médiocre ne pourroit pas atteindre; cependant ces rôles abandonnés ou mal joués laiſſeroient un grand vuide dans la piece. La ſubordination des eſprits eſt auſſi néceſſaire dans un État que celle des rangs; nous ne devons pas tous être premiers miniſtres: tout architecte a ſous lui des ouvriers qui ont différentes occupations; ceux-ci exécutent ſes plans; ceux-là préparent & amaſſent les matériaux: il faut reſpecter tous les hommes qui ſe tiennent au caractere que la Nature leur a donné. Mais ceux qui s'en écartent, de quel torrent de mépris

(*) Cette figure eſt en l'air, penchée vers la terre, la tête & les mains en bas & les pieds en haut. *Note du Journaliſte.*

pris & de ridicule ils ſont inondés! Quoi! les chariots & les fourgons, deſtinés à tranſporter les fardeaux, s'érigent en coches & en caroſſes, & ſe fourrent dans le beau monde! J'ai le malheur de connoître un jeune homme qui a été élevé d'une maniere honnête, & qui a des talents fort proportionnés à ſa vocation; mais qui malheureuſement penſe qu'en parlant d'un ſtyle plus ſublime, il donnera une meilleure opinion de lui, & pourra prendre place parmi les lettrés. Dans cette vue, il a recours en toute occaſion à un dictionnaire, non pour y trouver l'explication des mots difficiles; mais pour les apprendre ces mots: au lieu de ceux dont on ſe ſert ordinairement, il prend des ſynonymes, qui en géneral viennent des langues ſavantes, & ſouvent ont vieilli; de cette maniere il ſe rend inintelligible à ſes égaux, & devient le jouet de ſes ſupérieurs; comme un ſanſonnet ou une pie, à qui l'on a enſeigné à parler, eſt ridicule par ſon imitation, & confond, & même épouvan-

te

te ſes ſemblables dans les bois. J'ai peſé ce jeune homme avant qu'il devint pédant, & après qu'il l'eſt devenu; & j'ai trouvé qu'il tombe vers le bas exactement autant qu'il prétend s'élever; & s'il continue, il tombera dans la gravité partiale; peut-être dans l'abſolue, ſi la fatuité ne le ſaiſit en tombant, & ne le tranſporte avec elle dans ſon appartement.

(E) Mais je me hâte de paſſer à la direction *horizontale* (*), où je vois rangés en ordre le ſens, la ſageſſe, & la bonté; où j'ai le plaiſir de voir que mes amis ſourient à la vue de leur chers compagnons. Je viens à cette médiocrité d'or.

„Dans laquelle je ſouhaite que le ciel „me place; & je ne demande plus rien „des biens du monde.

ANON.

Ici

(*) Cette figure n'a pas beſoint de deſcription. La peſanteur de la tête fait équilibre à celle des pieds, & la figure eſt au milieu de la diſtance entre la terre & l'aimant. *Note du Journaliſte.*

Ici nous trouvons le bon ſens ſans orgueil; la ſageſſe ſans art; la bonté ſans affectation; le ſérieux ſans gravité; la joie ſans légéreté; & la piété ſans humeur & ſans ſévérité. Point de cruauté dans la Religion; point d'intrigue dans la Politique; point de réflexions baſſes; point de médiſance; ces vices n'approchent point de cette place ſacrée. En un mot on y trouve tout ce qui ennoblit le genre humain.

(F) Si nous montons à la région de l'*Eſprit* (*), nous nous amuſerons bien; tantôt nous cueillirons des fleurs dans les champs de l'imagination, & tantôt nous ſerons frappés du feu & de la vivacité des bons mots. Nous ſerons entourés de ſimilitudes bien choiſies, de métaphores, d'allégories, & de tout le gai cortege de l'imagination. C'eſt un nouveau monde de plaiſirs & de délices; mais

(*) Cette figure eſt un peu plus haut que la précédente; la tête eſt un peu plus légere que les pieds qui panchent, mais fort peu, vers l'horizon. *Note du Journaliſte.*

mais il ne l'eſt que lorsqu'il a pour fondements les ſolides colonnes du bon ſens & des bonnes mœurs; & quand on eſt ſûr que le bel eſprit ne ſe prévaudra point de notre admiration pour exciter en nous des idées indécentes & contraires à la pudeur. Car l'eſprit eſt ſujet à donner dans le libertinage: lorſqu'il n'eſt point moderé & contre-balancé par quelques principes ſages & ſolides, il nous renverſe; & quand on ſe caſſe le cou, peu importe que ce ſoit en tombant du char du Soleil, ou d'un fiacre. Les profanations & les obſcénités peuvent être des traits d'eſprit dans la bouche d'un Diable; elles peuvent être ſes marques caractériſtiques dans les régions infernales; mais ici ſur la terre, on n'eſt vraiment homme que quand on reſpecte l'ordre & la décence; c'eſt de quoi pluſieurs expériences m'ont convaincu.

(G) On peut connoître le fat (*) au ſouris de complaiſance dont il s'honore, &

(*) Cette figure eſt encore un peu plus haut; & fait

& à la gracieuſe admiration qu'il a pour lui-même; ſouvent à l'abondance d'un petit babil, & quelquefois aux *ſesquipedalia verba* & à la pompe de ſes diſcours. Le même degré d'intelligence ſert pour ces deux choſes; car quoique le *froid* & l'*enflure* puiſſent à la premiere vue, paroître des qualités oppoſées, elles ne le ſont pas plus que l'eau n'eſt d'une température au flux & d'une autre au reflux. Si quelcun a fauſſement joint une idée de vivacité à l'*enflure*, (pour me ſervir toujours de la même expreſſion) cela ne chaſſe pas *le froid*; & entre l'une & l'autre il n'y a pas plus de différence qu'entre l'eau de ma fontaine, & celle qui fait cuire mon bouilli; car quoique la derniere ait une certaine effervescence qui reſſemble à de l'eſprit, cependant ce n'eſt dans le fond que de l'eau qui s'évapore. Voilà le fat dans ſa vraie poſition. Mais quel-

fait avec l'horizon un angle aſſez grand, en ſorte que la tête s'approche beaucoup de l'aimant. *Note du Journaliſte.*

quelquefois, je le dis à regret, la figure précédente peut oſciller & monter à la place du fat; elle ſe meut, non en droite ligne, mais en *zig-zag*, comme ſi elle faiſoit un eſſai mal-adroit, ou plutôt comme ſi elle marchoit à contre-cœur. Il eſt choquant de voir un homme de génie à cette place; mais la vanité a ſouvent une force attractive qui entraine les meilleurs eſprits. Quelquefois la figure qui eſt au deſſus flotte, & prend la direction de la fatuité; celle-ci & l'impertinence de la folie ſe joignent; & alors, mauvais voiſinage, je penſe. En un mot, tant de caracteres ſe réuniſſent dans ce compoſé de vanité & d'affectation, que

*- - - - - - loquacem*
*Delaſſare valent Fabium - - -*

Il ſuffit de dire que ma machine ſéparera les différents caracteres, & fixera le poids de chacun.

(H) Le *fou impertinent* (*) eſt un couſin qui bourdonne aux oreilles de tout le

(*) Cette figure eſt encore plus près de l'aimant & presque perpendiculaire. *Note du Journaliſte.*

le monde; il eſt ſur votre manche & ſur votre bouche; ſur vos pas ſi vous vous promenez, & ſur le dos de votre chaiſe ſi vous vous aſſeyez. Il ſautille par la chambre, comme un rouge-gorge apprivoiſé, & il ramaſſe les moindres débris de votre entretien -- Il eſt ici. -- Il eſt là -- Il a diſparu, comme l'eſprit dans *Hamlet*. Il eſt trop ſot pour ſervir de jouet, & trop poli pour être chaſſé à coups de pied; il eſt au deſſus du ridicule, inſenſible aux corrections qui affectent l'eſprit, & au deſſus de celles qui affligent le corps. Il ſe fourre dans toutes les compagnies & ſe familiariſe avec toute ſorte de gens; il prend hardiment ſes ſupérieurs par la main, & les frappe ſur l'épaule ſans diſtinction. Il vous parle ſans faire attention à votre mine froide, & il vous viſite comme s'il étoit ſûr d'être le bien venu. Si vous n'êtes pas à la maiſon, il attend que vous rentriez; ſi vous êtes occupé, il attend que vous ſoyez de loiſir; ſi vous êtes malade, il conſole votre famille. Il s'arrête ſans vous con-

conſulter, & il prend congé ſans s'en aller. Les cadenas, les ſerrures, & les verroux ne vous mettent pas plus à l'abri du fou impertinent que des mouches. Mais il n'eſt pas néceſſaire de donner ſon ſignalement, comme l'on donne celui d'un voleur de grand chemin qui nous a dévaliſés, ou d'un cheval qu'on nous a volé. Ses regards, ſes paroles, ſes actions, tout le décele.

(J) La figure la plus haute (*) appartient à une malheureuſe eſpece d'hommes, que l'humanité défend de railler & de décrire. Je jette un voile ſur cet objet.

*Quæ genus aut flexum variant, heteroclita ſunto,*

Dit la Grammaire: & je rencontre fort ſouvent de ces créatures errantes & irrégulieres. Ma machine étoit auſſi exacte que puiſſe l'être une machine de la même taille

(*) Cette figure repréſente les fous à lier; elle eſt immédiatement ſous l'aimant qu'elle touche avec la tête, & ſa direction eſt entiérement perpendiculaire. *Note du Journaliſte.*

taille & construction; ainsi les variations que j'ai remarquées, ne doivent pas être attribuées à la machine, mais aux sujets qu'elle a pesés. L'homme est un animal changeant, & il ne garde pas long-temps le même caractere. J'ai une fois trouvé dans la figure perpendiculaire (A) un mouvement de trépidation, qui a duré une minute & une seconde; ensuite la figure est retombée dans son immobilité naturelle. Mais je découvris que cet homme s'étoit déconcerté pour avoir dit plus qu'*oui* & *non* à une fête le jour précédent. Mercure, qui aime les espiégleries comme ses yeux, avoit sans doute mêlé dans le vin de cet homme quelque chose qui avoit mis sa langue en mouvement; car assurément ce n'étoit pas le vin.

(B) Le *conatus* contre la gravité absolue cesse quelquefois, & la tête tombe, fatiguée de lutter contre son naturel: c'est un travail infini de rouler une pierre au haut d'une montagne.

(C) Cette figure m'a fort surpris. Deux fois elle a flotté entre sa vraie situa-

tion & celle de la légéreté relative. Soupçonnant de quelque tricherie le ſujet que j'avois mis en expérience, je fouillai ſes poches, & j'y trouvai des tablettes farcies d'extraits de *Blound*, de *Tolland*, de *Collins*, de *Mandeville*, de *Morgan* & autres. L'eſprit fort garde ſa place tant qu'il travaille à rapiécer ſon ouvrage compoſé de différents morceaux, *undique collatis membris*; mais bientôt l'impudence le ſaiſit, & le guinde pour quelque temps juſqu'à l'appartement des fats.

Il eſt encore une figure changeante & irréguliere qui mérite qu'on en parle. Cependant elle a des mouvements ſi compliqués, qu'il n'eſt pas poſſible de la ranger ſous un prédicament déterminé. Les gens de cet ordre ſuivent l'eſprit & le bon ſens comme le Chacal ſuit le Lion, pour attrapper ce que celui-ci laiſſe tomber; car quelque ſervice que le Chacal puiſſe rendre au Lion pour ſaiſir ſa proie, il en a ſa part, ou du moins il ronge les os, à ce que diſent tous les Naturaliſtes. La conduite de ces gens montre qu'ils n'ont rien

rien à eux, & que s'ils portent au marché une montre passable de marchandise, c'est qu'ils ont glané dans les champs d'autrui. Ces gens sont assez intelligents pour savoir ce que c'est que le bon sens; assez rusés pour le voler où il peut être; & ils ont quelquefois assez de mémoire pour le retenir; mais souvent ils en laissent tomber une partie, comme un filou qui vole de nuit & n'emporte en se sauvant qu'une partie de son butin. Si le voleur est un homme d'une gravité presqu'absolue, il ne tirera parti que de peu de chose, car s'il emprunte quatre pensées raisonnables, à peine il en gardera une. S'il fait une visite de quatre heures, il en passera facilement une à demander des nouvelles de la famille: comment vous portez-vous? Mademoiselle s'est-elle remise de la frayeur qu'elle eut lorsque son petit chien tomba de la fenêtre? Le temps est variable; mais mon baromètre me dit que nous allons avoir beau temps, & cet instrument ne me trompe jamais: ainsi, en tenant ces discours, l'un après l'autre, &

à une heure de distance, comme l'on prend certains remedes, il achève sa visite. Mais si dans une occasion extraordinaire, il vuide tout son sac, il sait quand sa montre marche & quand elle est au bout.

Si un homme de gravité partiale va voir un homme de sens, comme un enfant va à l'école; il doit ou voler d'avantage, comme le demande sa volubilité, ou étendre ce qu'il aura appris pour le faire durer, comme quelques cuisiniers allongent le bouillon. Mais, s'il oublie une partie de ce qu'il a entendu; s'il se brouille, ou dit des bêtises en rapportant les choses dont il est question, il aura la sincérité de nommer son Auteur. Quand sa provision est finie de façon ou d'autre, il retourne chez l'homme de sens, & pour faire une nouvelle provision il se frotte à lui, comme on dit que le brochet blessé se frotte aux parties balsamiques de la tanche. Ce qui fait toujours connoître ces hommes, c'est le *purpureus pannus*. qu'ils cousent par-ci par-là; car les pieces empruntées ne s'accordant pas avec les

les haillons de ces gens, elles servent pour masquer que ces Messieurs vivent d'aumones, & doivent aux autres le peu qu'ils ont.

Ce qui m'a encouragé dans mon entreprise, c'a été les décisions précipitées & fausses des Physionomistes prétendus, qui attachent de l'ignominie à la forme de certains visages. Ainsi un visage *rond* ne pense point; un visage *long* & *maigre* est intrigant & dissimulé; un visage *quarré* est impudent; & je suis actuellement en liaison avec des hommes de ces différentes formes de visage, qui sont *intelligens, vifs, sinceres*, & *modestes*. Le *os rotundum*, *fibulatorium*, *quadratum*, *transversum*; le *labium densum*, *elevatum* & *depressum*; le *nasus longus*, *brevis*, & *Batavus canalis* ont été changés en mauvais signes par les Bohémiens; mais leur pronostics sont aussi faux que scandaleux.

Le principal dessein de cet essai étoit de détromper les hommes de ces réflexions injurieuses; mais j'ai la satisfaction de voir

qu'il fournit d'autres avantages. Je vais en rapporter quelques uns, & autant que je puis prévoir, j'en trouverai d'autres avec le temps.

Ma machine placée dans chaque ville où il y a un marché, comme on y place les Romaines pour peser le foin, empêchera souvent que le Public ne soit trompé. De cette maniere on peut savoir combien de solide il y a dans chaque tête; ainsi chacun peut apprendre jusqu'à quel point il peut se fier à l'intelligence de son voisin.

Si la tendresse que les parents ont pour leurs enfants, leur permet de soumettre à cette expérience la capacité de ces petites créatures, ils y trouveront un guide infaillible qui les dirigera dans le choix de la vocation & du genre de vie qu'ils doivent faire prendre à leurs enfants; ils ne seront plus conduits par l'attrait d'une maniere méchanique de lire intelligiblement, ou par ce qu'on a coutume d'appeller une *belle voix*; parce que souvent la premiere qualité n'est pas plus du génie, que

que le babil d'un perroquet n'eſt de l'intelligence; & la ſeconde n'eſt pas plus harmonie, que le bruit diſcordant *d'une creſſelle n'eſt muſique.*

La même machine ſera bonne pour peſer les talents d'un jeune homme qui ſe charge d'un emploi public, avant qu'il ait fait la premiere faute; car ſouvent une premiere faute ſe corrige auſſi peu qu'une erreur dans la premiere digeſtion. Car ſi nous ſavons certainement que ces jeunes gens ne ſont pas fous, nous n'avons qu'à les pendre comme coquins, s'ils font des fautes.

Elle épargnera la difficile & déſagréable tâche de rompre une liaiſon déjà formée. Il n'y a, je penſe, ame qui vive qui n'ait, en certaines circonſtances, ſouhaitté d'être débaraſſé de quelqu'une de ſes connoiſſances, quoique peu de perſonnes aient le courage de s'en défaire. C'eſt pourquoi j'ai ſouvent plaint ceux qui s'éloignent des lieux où ils étoient établis, parce qu'il doit ſe paſſer un temps conſidérable avant qu'ils aient trouvé une com-

pagnie qui leur convienne. Mais ſi mon projet prend pied, un homme n'a rien à faire qu'à recourir au marché prochain pour avoir note du tour d'eſprit de ſes égaux. De même ſi un étranger ſe fixe en un endroit, les habitants n'ont qu'à faire une ſemblable recherche pour ſavoir s'il vaut la peine qu'on le viſite.

C'eſt pourquoi cet établiſſement conſerveroit beaucoup l'ordre & la décence; car les hommes, ſachant que l'on peut ſi aiſément découvrir ce qu'ils valent, s'efforceront de cacher leurs foibleſſes le plus qu'ils pourront.

Mais après tout je crains que les hommes ne refuſent d'adopter ce projet, parce que s'il y a à gagner à ces expériences, il y a auſſi à perdre; & cet établiſſement ne ſera généralement reçu que lorsqu'on aura établi une cour d'intelligence, comme une cour de conſcience, qui oblige les hommes d'un certain âge & au deſſus, à ſe faire peſer. Quoiqu'il en ſoit, en attendant qu'on faſſe une ſemblable loi, ce qui eſt fort à ſouhaiter; je propoſerai

par

par des programmes imprimés une ſouſcription pour ériger des machines en différents quartiers de Londres, & des autres villes qui ont des marchés. Obſervez que les noms des ſouſcrivants ſeront imprimés.

Si quelqu'un étoit contre toute attente, enlevé pendant qu'il bat le pavé, tant pis pour lui; il auroit pu ſe faire peſer en particulier s'il l'eût voulu. Par la même raiſon, ſi ſon élévation eſt ſuivie de quelque circonſtance peu honorable, pourquoi n'avoit-il pas les habillements qu'il falloit? Par exemple, ſi quelqu'un eſt ſuſpendu par les ardillons de ſes boucles de ſoulier, quelques talents qu'il ait d'ailleurs, il doit tomber dans la gravité abſolue: s'il l'eſt par la chaîne de ſa montre, comme on ne la porte pas à un endroit qui puiſſe troubler l'équilibre, il doit tomber dans la gravité relative; & s'il l'eſt par le *ſcirrum humanæ frontis*, il doit monter à la place des fous à Berlin. Cette ſuſpenſion ſera ſubite, & je ne connois rien de plus ridicule qu'un homme ſans chapeau ou

ſans perruque dans la rue; c'eſt pourquoi je recommande à chacun de ſerrer le cordon de ſon chapeau, enſorte qu'il tienne ferme à la tête; ſi cela occaſionne un petit cercle rouge autour du front, qu'on ſe ſouvienne que

*Criſpini rubra corona,*

n'étoit pas un petit honneur dans les anciens temps; quoiqu'à préſent l'*ecce iterum Criſpinus* ſeroit un affront pour bien du monde.

Quand je dis *tous*, j'entends ſeulement les individus du genre maſculin; car on ne peut peſer l'autre ſexe avec décence; & réellement on n'a pas beſoin de le peſer. Une délicateſſe particuliere de ſentiment, & une certaine aiſance naturelle dans l'expreſſion, montrent que ce ſexe en général flotte entre l'eſprit & le bon ſens; & le petit nombre de celles qui ne ſont que de belles erreurs de la nature, ſe décelent elles-mêmes par un fort panchant à dire ce qu'elles penſent.

Je ne vois aucune objection raiſonnable contre mon projet, ou contre

contre ſon utilité. Mais le monde a tant de répugnance à croire qu'on agit uniquement dans la vue du bien public, & en effet il voit ſi peu d'actions de cette eſpece, que l'on m'imputera des buts détournés; je m'y attends. On dira que j'ai été gagné par les inventeurs des aimants artificiels; que je ſuis un ſerrurier ou bien un forgeron; que j'ai un grenier propre à y pendre ma machine: ſûrement on m'objectera que j'ai l'un ou l'autre de ces motifs d'intérêt particulier. Je proteſte que je n'en ai aucun; que mon ſeul but eſt d'ôter les hommes des fauſſes balances des conjectures, & de les peſer aux balances de l'équité & de la vérité. J'ai inventé cette machine, parce que je n'en connois pas d'autre qui mene au but ſans dégrader le genre humain. Car ſi nous le peſions aux balances des bouchers, ce ſeroit le peſer avec les bêtes; ſi nous nous ſervions des balances de chandelier, ce ſeroit le peſer après les reſtes corrompus des bœufs & des boucs; ſi nous faiſions uſage des balances à foin, ce ſeroit le pe-

ſer après le fourage des chevaux. Chacun ne peut pas ſouffrir l'odeur de ceux qui travaillent au chanvre, ou qui font des cordes.

D'autres diront que je rogne trop les ailes de l'imagination, en rammenant les choſes presque à la démonſtration; mais à mon avis, l'imagination n'eſt rien ſi elle ne ſe fonde ſur un peu de vérité. Car, que ſont les manchettes ſans la ſubſtance d'une paire de manches de toile de Hollande? Qu'eſt-ce l'écume de la crême fouettée, s'il n'y a rien de nourriſſant au fond? D'autres diront que je renverſe les lieux communs des entretiens modernes; & j'eſpere qu'avec le temps je les renverſerai; mais la réforme ne peut pas ſe faire tout d'un coup; c'eſt pourquoi je m'accommode à l'humeur qui regne à préſent, & je donne aux hommes la liberté de dire, au lieu de tête à perruque, fat, fou; je ſai, ou je conjecture, ou je voudrois ſavoir combien peſe un tel. Cette complaiſance débarraſſe de ſa lie & de ſon âpreté la ſauſſe à laquelle on met

les

les hommes, ſans lui ôter ſon piquant.

Quand je parle ainſi familiérement de poids, le Lecteur ſe rappellera, j'eſpere, que je ne parle ni du poids de Paris, ni de celui de Cologne. Suivant mes principes, il ſe peut qu'un géant ne peſe pas plus qu'un nain. Par *poids* j'entends la *gravité intellectuelle* qui met les hommes à une des places que j'ai décrites; c'eſt pourquoi l'on peut dire, ſi on l'aime mieux, je connois, je conjecture, ou je voudrois connoître le point d'un tel. Les plus timides feront peut-être un ſaut en arriere à ce mot, parce que c'eſt un mot technique de chaſſe; mais pour faire ceſſer leurs craintes, je les aſſure qu'il n'eſt pas néceſſaire d'être qualifié pour s'en ſervir, & qu'on n'a pris perſonne pour un braconnier parce qu'il en fait uſage dans la converſation ordinaire.

Avant de finir, il ne ſera pas mal que je diſe un mot ou deux aux Critiques; & j'eſpere que j'en aurai; car c'eſt un mauvais augure quand tous les rats abandon-

nent le vaiſſeau. Au Critique qui ſecoue la tête & leve les épaules, comme voulant dire, je ſuis étonné des prétentions qu'ont certaines gens. Je réponds en ſecouant la tête & levant les épaules, comme voulant dire, les ſots ne m'étonnent, ni ne m'inquiétent. Au Critique qui chuchote & inſinue que je pouvois mieux employer mon temps; je réponds en lui demandant s'il emploie mieux le ſien? Ces chuchoteries mêmes montrent que non. Pour le critique ſombre, je le défie de m'arracher avec toutes ſes tortures qui reſſemblent à celles de l'inquiſition, l'aveu de quelque profanation, libertinage, ou indécence. Au critique qui parle haut, & qui en rugiſſant dit qu'il n'a point d'idée qu'un homme puiſſe nigauder de la ſorte, je lui demande, comment il faut employer ſon loiſir? S'amuſe-t-on plus utilement en étudiant les *Magazins*, en ſommeillant ſur un fauteuil, en regardant par la fenêtre, en faiſant des nœuds? Mais ces gens-là en veulent plus aux jambes qu'à

la

la tête, pour estropier, non pour tuer. Au vrai critique qui entre en lice hardiment & crie, il n'y a dans cet écrit, ni imagination, ni esprit, ni style; je réponds en avouant la faute & baisant la verge; pourquoi donnerois-je à la cour la peine de chercher des preuves circonstanciées pour me convaincre? Aux questions juridiques; comment s'est-il mis en tête d'écrire! Quel motif l'a porté? &c. Je répondrai seulement qu'en écrivant je n'ai point commis de crime, que je n'ai point négligé les devoirs de mon état. Je n'ai pas la vue assez bonne pour m'appliquer à des choses plus sérieuses, & je m'amuse à ces bagatelles qui ne demandent ni de bons yeux ni beaucoup d'application. On dit généralement que ne rien faire & faire des riens c'est la même chose, mais il y a certainement beaucoup de différence par rapport à l'esprit de l'homme, qu'aime à s'occuper. L'Empereur qui tuoit des mouches, se seroit trouvé malheureux sur le sofa oisif d'un monarque de l'Orient; car je ne saurois regarder que comme

comme l'effet de l'amour pour l'action cette chasse aux mouches que tout le monde attribue au goût pour la cruauté: les petites souffrances d'une mouche qui meurt, ne peuvent pas satisfaire l'humeur d'un homme sanguinaire.

A présent, cher Lecteur, je prends congé de vous, malgré moi; je souhaite que vous en puissiez dire autant; & je vous prie de ne pas me demander le nom des personnes que j'ai déjà peintes: c'est un secret qui ne doit jamais être révélé. Pour en empêcher efficacement la découverte, je n'ai jamais arraché deux plumes au même oiseau, je n'ai jamais copié deux traits du même visage; j'ai évité toute personalité; c'est pourquoi

*Qui capit, ille facit.*

I.

## DE LA VRAIE INFLUENCE DES ASTRES &c. Par Joſeph Toaldo &c.

## SECOND EXTRAIT. (*)

### PARTIE II.

*Article I. De l'uſage des obſervations ſur des matieres conjecturales en général, & en particulier des obſervations météorologiques.* L'obſervation & l'expérience s'accordent à examiner les effets naturels; mais la premiere n'altere pas les corps comme la ſeconde. L'une & l'autre ſont néceſſaires pour acquérir des connoiſſances. Les obſervations météorologiques ſont utiles, ſur-tout à l'Agriculture. On en déduit la peſanteur de l'air par le moyen du barometre, ſon humidité par le ſecours de l'hygrometre, ſa

(*) Voyez le premier extrait dans le quatrième volume de ce Journal pag. 181. & ſuiv.

ſa denſité moyennant le manomètre, les degrés de ſa chaleur à l'aide du thermomètre, la direction & la force des vents en faiſant uſage de l'anémoſcope & de l'anémometre; les pluies, les neiges, les autres météores, les changements de l'air en différentes ſaiſons, & les effets que ces changements produiſent, particuliérement ſur les productions de la terre, & ſur la ſanté des animaux.

L'Obſervateur & l'Hiſtorien ramaſſent les faits; c'eſt au Phyſicien à les combiner, autrement ils ſeroient inutiles. C'eſt parce qu'on n'a pas combiné les obſervations météorologiques, qu'on s'eſt plaint de leur inutilité.

Plus un fait arrive ſouvent de la même maniere, plus il eſt probable que dans les mêmes circonſtances l'événement ſera le même. Le nombre des obſervations peut être aſſez grand pour produire la certitude morale. Mais il faut qu'elles ſoient faites avec exactitude, & rapportées avec fidélité.

*Article*

*Article II. Des observations de Mr. le Marquis Poleni, & de Mr. Temanza.*

Mr. *Toaldo* imbu de l'opinion que la Lune n'avoit point d'influence sur le temps, la négligea quand il commença à tenir note des vents & de l'état du barometre & du thermometre. Ayant dans l'espace de quelques années lu les excellents ouvrages qu'on a publiés sur les marées & sur les causes générales des vents, & ayant réfléchi mûrement sur ce sujet, il changea d'opinion, commença à tenir compte des phases de la Lune, & fut fort étonné de voir, qu'en général les changements de temps s'accordoient avec les marées, & que ces deux especes de phénomenes arrivoient aux mêmes phases de la Lune.

Cependant il n'osa fonder aucune regle sur ses observations, qui n'étoient que de quelques années; parce que cet accord pouvoit être particulier au lieu de l'observation, & même être l'effet du hazard. Il demanda & obtint la communication des observations du Marquis *Poleni*; qui

d'ailleurs

d'ailleurs ont été publiées en différents ouvrages.

On a tenu note de ces observations jour par jour, mois par mois, an par an: on les a rangées sous sept colonnes, dont voici les titres. 1°. Jour, vieux style. 2°. Heure. 3°. Barometre. 4°. Thermometre. 5°. Vents. 6°. Etat du ciel & météores. 7°. Quantité de pluie.

Les colonnes 5 & 6 sont assez mal fournies: on n'y tient compte que du vent & de l'état du ciel, tel qu'il étoit un peu après midi. Mais dans la colonne de la pluie on trouve souvent marqué qu'il a plu beaucoup, & que le midi a été serein. Le barometre donne quelques indices; & dans le cours de plusieurs années les choses se compensent. Cependant il seroit à souhaiter qu'on eût tenu registre de tous les changements arrivés pendant le reste de la journée.

Le Journal du Marquis *Poleni* est de 40 ans; il a fallu y ajouter les phases ou *points* de la Lune, qui sont la nouvelle Lune, la pleine Lune, le premier quartier,

tier, le dernier quartier, le périgée, l'apogée, les deux équinoxes lunaires, & les deux *lunistices*; le nombre de ces phaſes eſt d'environ cent trente par an, & plus de cinq mille en quarante ans. Il eſt vrai qu'on les trouve dans les Éphémérides; mais il a fallu les réduire au vieux ſtyle; & répéter les mêmes opérations pour nombre de journaux étrangers.

Ce n'eſt pas tout; il a fallu voir ſi à chacun des dix points de Lune déjà décrits, répondoit ou non quelque changement de temps, & de quelle ſorte. Mr. *Toaldo* en a fait une note par colonnes; mettant dans une colonne les points de Lune qui avoient cauſé quelque changement de temps conſidérable, & dans l'autre ceux qui n'en avoient point cauſé; il a ſommé chaque colonne d'abord pour chaque année, & enſuite pour pluſieurs années; & il en a tiré des concluſions probables. Il répete ici la remarque que les changements de temps tantôt précedent, tantôt ſuivent les points de Lune.

Par

Par forme d'exemple il donne le Journal d'une année.

*Article III. Examen du précédent Journal, par rapport à la force que les points de Lune ont de produire des changements.* L'Auteur fait cet examen mois par mois; nous ne pouvons entrer dans ce détail; mais nous croyons devoir dire que pendant cinq années, le plus grand nombre des changements eſt arrivé aux pleines Lunes, puisque le temps à changé 59 fois, contre quatre fois qu'il eſt reſté le même, ce qui fait presque 15 contre 1.

Enſuite viennent les périgées, puisqu'il eſt arrivé 63 changements contre ſept continuations, qui ſont 9 contre 1.

Après viennent les nouvelles Lunes, & les apogées. Les autres points de Lune différent peu entr'eux; & chacun n'a produit qu'environ la moitié des changements, qu'ont produits les apogées.

*Article IV. Réſultat des Obſervations de Padoue.* Il s'approche beaucoup du précédent.

*Article*

*Article V. Obſervations étrangeres* Elles donnent à peu près les mêmes nombres, ou concluſions. Il eſt à obſerver que les obſervations étrangeres ont été faites en différents lieux d'Italie, de Suiſſe, de Danemarc, d'Allemagne, d'Angleterre, d'Amérique, & juſqu'à la Chine, pendant le cours d'environ vingt ſix ans. Joignons-y les obſervations de Padoue. De tant d'années d'obſervation, réſulte la table ſuivante,

| | Change | Ne change pas | Environ |
|---|---|---|---|
| Nouvelles Lunes - | 892 | 147 | 6 contre 1 |
| Pleines Lunes - | 873 | 164 | 5 — 1 |
| Premiers quartiers - | 742 | 302 | $2\frac{1}{2}$ — 1 |
| Derniers quartiers - | 742 | 309 | $2\frac{1}{2}$ — 1 |
| Périgées - - | 946 | 163 | 6 — 1 |
| Apogées - - | 900 | 218 | $4\frac{1}{3}$ — 1 |

C'eſt à dire, de 1039 nouvelles Lunes, 892 ont donné des changements de temps, & 147 ont laiſſé le temps tel qu'il étoit; & ainſi des autres.

*Article*

*Article VI. Combinaiſon des points de Lune.* Les périgées, les apogées, les équinoxes de la Lune, & les luniſtices s'approchent ou s'éloignent des nouvelles Lunes, des pleines Lunes, & des quartiers. Il eſt naturel de penſer que lorſque deux de ces points ſe réuniſſent, leur force s'accroît. L'Auteur n'a pas eu la patience d'examiner toutes ces combinaiſons. Il a examiné les principales pour 45 ans d'obſervations faites à Padoue, & cinq ans d'obſervations faites à Veniſe; en voici les réſultats,

| | Change | Ne change pas | Environ |
|---|---|---|---|
| Nouvelles Lunes périgées - | 168 | - 5 | 33 contre 1 |
| Nouvelles Lunes apogées - | 140 | - 21 | 7 — 1 |
| Pleines Lunes périgées - | 156 | - 15 | 10 — 1 |
| Pleines Lunes apogées - - | 144 | - 18 | 8 — 1 |

Se

Se fondant ſur la théorie, ſur l'analogie, & principalement ſur le réſultat des obſervations, l'Auteur donne quelques regles, qu'il appelle *Aphoriſmes météorologiques* & qui regardent les changements de temps, en tant qu'ils dépendent de la Lune. Nous allons les traduire, afin que les Obſervateurs les confirment ou les corrigent dans la ſuite des temps.

*Article VII. Aphoriſmes météorologiques.*

1. De tous les points de Lune, *les nouvelles Lunes ſont les plus efficaces pour changer le temps;* & il eſt preſque ſept fois plus probable qu'une nouvelle Lune change le temps, qu'il ne l'eſt qu'elle le laiſſe tel qu'il étoit.

2. *Les Périgées tiennent la ſeconde place;* & il eſt ſix fois plus probable que la Lune paſſant par le périgée change le temps, que ne l'eſt le contraire.

3. *Les pleines Lunes viennent en troiſieme lieu;* & il eſt cinq fois plus probable qu'une pleine Lune change le temps, que ne l'eſt le contraire.

4. *Les Apogées occupent la quatrième place*; & il eſt quatre fois plus probable que la Lune paſſant par l'apogée change le temps, que ne l'eſt le contraire.

5. *Le premier & le dernier quartier ſont les plus foibles*; & la probabilité d'un changement n'eſt que double de la probabilité contraire.

6. *Les deux équinoxes Lunaires ont à peu près la même force que les quartiers.*

7. *Les Luniſtices en ont d'avantage*, & ſur-tout le boréal, lorſque la Lune paſſe près de notre Zénith; l'affirmative eſt plus que trois fois plus probable que la négative.

8. Donc *quand la Lune eſt en oppoſition, en conjonction, ou dans les quadratures, avec le Soleil, ou dans ſes apſides, ou dans un des quatre points principaux de ſon orbite, il eſt probable qu'il arrivera quelque changement de temps.*

9. C'eſt pourquoi *il eſt probable que la Lune influe ſur le temps.*

10. *Il*

10. *Il eſt moralement certain que les nouvelles Lunes au périgée amenent quelque grand changement de temps*, c'eſt à dire, beaucoup de pluie ou de vent, puiſque de 34 de ces combinaiſons, à peine il en paſſe une ſans que cela arrive.

11. *Les pleines Lunes périgées ont auſſi beaucoup de force pour troubler l'athmoſphere.* D'où l'on voit que le périgée, ſur-tout avec d'autres points efficaces, acquiert ou donne beaucoup de force, parce que la Lune ſe rapproche alors de la Terre. D'ici l'on peut déduire que

12. *Les quartiers & les autres points de Lune acquierent beaucoup de force lorſqu'ils coïncident avec le périgée.* C'eſt ce que montrent les journaux d'obſervations.

13. *Les nouvelles Lunes apogées ſurpaſſent peu en force les nouvelles Lunes ſimples.*

14. *Mais les pleines Lunes apogées ont preſque deux fois plus de force que les ſimples.*

15. *Les quatre principaux points de Lune, sur-tout s'ils sont combinés ensemble, deviennent extrêmement orageux autour des équinoxes, & autour du solstice d'hiver.* On prouvera mieux cet aphorisme quand on parlera de la Navigation.

16. *Les nouvelles & les pleines Lunes qui ne changent pas le temps, sont celles qui arrivent loin des apsides.*

En général on peut établir d'autres regles, qui à la vérité sont moins sûres que les précédentes, mais qui se trouvent souvent vraies.

17. *Un point de Lune change ordinairement le temps amené par le précédent;* c'est à dire, le temps amené par un point de Lune, dure jusqu'au suivant, si ces deux points sont éloignés l'un de l'autre. Par exemple la pluie qui vient avec un apogée dure jusqu'à la nouvelle ou pleine Lune suivante, sur-tout dans les mois d'Octobre, de Novembre, & de Décembre.

18. *Si le changement n'arrive pas au point prochain, il arrivera au ſuivant*; ce qu'on peut dire avec plus d'aſſurance des quatre points principaux.

Il ſemble que les *derniers quartiers* & les *apogées* portent ou laiſſent le *beau temps*, mais on n'oſe pas en faire un aphoriſme.

19. *Le changement de temps n'arrive que rarement le jour même du point de Lune; mais il arrive quelquefois avant, & plus ſouvent après.*

20. En général, *les changements du temps & des marées précédent les points de Lune dans les ſix mois d'hiver*, c'eſt à dire depuis le commencement d'Octobre juſqu'au commencement d'Avril; & *ils viennent après dans les autres mois.*

21. *Ordinairement aux quatre points cardinaux de l'année les ſaiſons ſe déterminent ou changent pour trois mois, & quelquefois pour ſix*; c'eſt à dire, aux deux équinoxes & aux deux ſolſtices; ou plutôt, ſi le temps qu'il fait à la nouvelle Lune équinoxiale, eſt le même à la

pleine Lune prochaine, il durera trois mois, & s'il ne change pas alors, il continuera encore trois mois (*).

22. *Il ſemble que les ſaiſons & les conſtitutions des années, ont une période de neuf ans.*

23. *De plus il ſemble qu'il y a une autre période de dix huit à dix neuf ans,* qui tient à la révolution des nœuds de la Lune.

*Article VIII. L'Auteur prévient & réſoud quelques objections qu'on peut faire contre ces aphoriſmes; & il cherche les cauſes qui peuvent occaſionner quelques exceptions.* On peut objecter que puiſque l'Auteur rapporte à un point de Lune les changements qui le précédent ou le ſuivent de quelques jours, il pourroit également les attribuer à un autre jour

(*) Mr. l'Abbé *de Rivillas* a remarqué que les vents qui dominent ordinairement pendant l'année, ſont ceux qui regnent aux ſolſtices & aux Equinoxes; & il aſſure que Mr. Bianchini a obſervé la même choſe pendant pluſieurs années. *Note tirée de l'AUTEUR.*

jour de la Lune, & même de la ſemaine; parce qu'il eſt rare que durant quatre ou cinq jours il n'arrive quelque changement ſenſible dans l'air: que la pluie ou le beau temps continuent quelquefois pendant pluſieurs mois, ſans que les nouvelles Lunes ou les périgées le changent: que la Lune devroit produire les mêmes changements dans tous les pays aux mêmes temps, au lieu qu'on voit un pays inondé pendant qu'un autre qui n'eſt pas éloigné, ſouffre de ſéchereſſe: que le Soleil, la Lune, & les aſtres étant toujours les mêmes, les années devroient être à peu près ſemblables; qu'il n'y a plus de ſaiſons mitoyennes, mais qu'on paſſe d'une extrêmité à l'autre: que depuis quelque temps les ouragans, les grêles, les tremblements de Terre regnent d'une maniere extraordinaire &c.

On répond, qu'on a donné les aphoriſmes météorologiques comme des probabilités, non comme des oracles; que c'eſt un premier pas qu'on fait dans un pays inconnu, afin d'encourager les

autres à faire de nouvelles obſervations.

On ne prédira jamais les changements de temps auſſi ſûrement que les éclipſes. Les dernieres ne dépendent que du mouvement régulier de deux corps, & les premiers dépendent d'un grand nombre de cauſes, dont l'effet eſt certain, mais dont le nombre eſt ſi grand qu'on ne pourroit en calculer l'efficace quand même on les connoîtroit toutes.

Si l'on a étendu à quelques jours l'effet d'un point de Lune, c'eſt une choſe qui arrive inconteſtablement aux marées. Auſſi *Pline*, *Ptolomée*, & les autres anciens qui regardoient la Lune comme la premiere cauſe des changements de temps, donnent pour regle d'obſerver le troiſieme jour tant avant qu'après la nouvelle, la pleine Lune, & les quadratures; en ſorte que dans une lunaiſon, il faut obſerver huit jours, que *Pline* (*) nom-

(*) Livre 18. chap. 35. *Note tirée de l'Auteur.*

nomme les *huit articles de la Lune*; ces jours ſont, le 3^e, le 7^e, le 11^e, le 15^e, le 19^e, le 23^e, le 27^e, & l'*interlune*.

Il n'y a aucune cauſe phyſique ou méchanique qui donne quelque force à un jour de la ſemaine plutôt qu'à un autre. La Lune a une force phyſique indiquée par la théorie, & confirmée par l'analogie des marées; & cette force a donné lieu d'examiner les obſervations météorologiques, qui ont fait voir que les faits répondoient à la théorie. Car on n'attribue aucun pouvoir aux aſpects; ils n'en ont qu'autant que la force phyſique du Soleil & de la Lune eſt alors plus grande ou plus petite.

On dira peut-être avec M. *Holman*, que les obſervations météorologiques ſeroient utiles, ſi les changements de temps étoient périodiques. Mais qui peut s'aſſurer qu'ils ne le ſoient pas? Croit-on que les périodes des planetes aient été découvertes d'abord? Peut-être que la Lune n'eſt pas la ſeule qui agiſſe ſur l'air; que les autres planetes y contribuent. Si

cela étoit, il faudroit bien du temps pour découvrir cette période.

Quoiqu'il en soit, il ne faut pas discontinuer ces observations. Si les changements de temps sont périodiques, à la longue on découvrira la période: si ils ne le sont pas, la probabilité de l'événement croîtra avec le nombre des observations. Toujours il convient de faire principalement attention à la Lune qui a beaucoup d'influence sur la Terre (*).

II

(*) *Mr. de Chanvalon* dans son voyage à la Martinique dit aussi qu'il importe de s'assurer si les changements de temps ont, ou n'ont pas, quelque rapport avec les révolutions périodiques de la Lune; que par les observations qu'il a faites pendant plus de dix ans en différents climats, il a trouvé que ces deux choses sont presque toujours ensemble; que ces changements sont plus remarquables lorsque plusieurs points de Lune se réunissent ou arrivent dans l'espace d'un, de deux, ou de trois jours, comme si la Lune étoit dans son apogée, ou dans son périgée, ou passoit l'équateur le jour de son premier quartier &c.; que les changements de temps ne se bornent pas à la pluie & au beau temps, qu'ils renferment les brouillards, les neiges, les tonnerres; les changements de vents, & peut-être les variations

Il eſt vrai qu'il y a des ſéchereſſes, des pluies, des vents qui durent long-temps; mais il y a des interruptions, & elles arrivent à quelque point de Lune, comme il paroît par les Journaux.

Il arrive bien rarement qu'une nouvelle Lune ſe paſſe, ſur-tout ſi elle eſt périgée, ſans quelque changement viſible dans l'athmoſphere: quand la choſe arrive, il faut la mettre au nombre de ces exceptions rares que ſouffrent quelquefois les phénomenes les plus conſtants & les plus réguliers, tels que la déclinaiſon de l'aimant, les marées &c.

Souvent le même temps regne en différents pays, & presque par toute la terre, comme l'hiver de l'an 1709. L'année 1725 fut pluvieuſe dans toute l'Europe &, pour ainſi dire, par-tout. On en trouve bien des exemples en comparant les obſervations météorologiques faites

tions du barometre qui indiquent des variations dans l'athmoſphere &c. *Note tirée d'une Note de l'Auteur.*

tes en différentes contrées. Il eſt à remarquer qu'un orage paſſe ſucceſſivement d'un lieu à l'autre. Le 25 Mai 1736 il y eut un grand orage en Angleterre; le lendemain il y en eut un à Padoue par le même vent. Le 14 Octobre 1768 les diſtricts de Vérone, de Vicence &c., reſſentirent un violent ouragan; un ouragan ſemblable dévaſta la Havane le 15. La nouvelle Lune apogée étoit arrivée trois jours auparavant.

Accordons que ſouvent les temps diffèrent en différents pays, même peu éloignés; il n'eſt pas difficile d'en rendre raiſon. La maſſe des vapeurs eſt bornée, & ne pourroit pas ſuffire à une pluie univerſelle: les vents qui apportent les vapeurs & les nues dans un pays, les emportent d'un autre, où par conſéquent le temps ſera ſec. Il y a de plus des cauſes locales; dans la presqu'île en deça du Gange, quand il pleut dans le Malabar, d'un côté d'une chaîne de montagnes, de l'autre il fait ſec au Coromandel.

Mon-

*Montanari* dans ſon livre contre l'Aſtrologie a recueilli pluſieurs cauſes qui font que les années ſont différentes dans la même contrée, & que les temps ne ſont pas les mêmes dans des pays différents. 1°. Le mouvemens journalier du Soleil qui traîne avec lui l'air échauffé & dilaté. 2°. Son mouvement annuel qui dans les hémiſpheres oppoſés produit des ſaiſons oppoſées; 3°. & 4°. La Lune qui met en mouvement l'air auſſi bien que l'eau; & qui par ſon mouvement en latitude eſt probablement une des principales cauſes des différences des années. 5°. L'inégalité du ſol au deſſus duquel eſt l'athmoſphere. 6°. Les exhalaiſons différentes qui ſortent des différents endroits.

Il ajoute que la volonté des hommes concourt en partie à varier les météores, en deſſéchant des marais, en changeant le cours des rivieres, en défrichant des terreins incultes, en détruiſant des forêts, en peuplant des diſtricts qui étoient déſerts, en abandonnant ceux qui étoient peuplés &c.

Obſervez que *Montanari* qui a écrit il y a près de cent ans, dit que de ſon temps on ſe plaignoit de ce que depuis vingt-cinq ou trente ans on étoit plus ſujet aux orages, aux grêles, aux ouragans, qu'auparavant. Parcourons les hiſtoires & nous verrons qu'au contraire l'Europe a autrefois ſouffert à cet égard plus qu'elle ne ſouffre à préſent.

Voilà des cauſes qui altérent les effets que produiſent le Soleil & la Lune; mais qui ne détruiſent pas leur influence.

*Article IX. Digreſſion ſur l'hiver de l'an 1770.* Depuis le quatrieme ſiecle de notre Ere juſqu'au ſiécle courant, on compte plus de quarante hivers mémorables par la rigueur du froid, & par la quantité extraordinaire des glaces. Entr'autres l'an 1755 le froid fut très-grand dans le Vénitien & dans la Toſcane, & plus modéré dans le diſtrict de Ravenne, qui eſt entre deux. Cet hiver fut ſec, & le froid cauſé uniquement par la Biſe & par le vent d'Eſt.

L'hi-

L'hiver de 1770 fut, aux environs de Padoue, moins remarquable par ſa rigueur que par ſa durée, & par les phénomenes extraordinaires qui l'accompagnerent. Aurores boréales, neiges copieuſes, mouvements irréguliers de l'aiguille aimantée, orages, journées extraordinairement chaudes, tonnerres, éclairs, foudres, grêle, pluie, vents, parélies, brouillards, halons, globes de feu. Il en faut voir la deſcription détaillée dans l'ouvrage même. Suivons-le dans la recherche des cauſes du froid, & commençons par les cauſes éloignées.

Quelques Auteurs penſent que les ſaiſons ont changé de nature. Les uns en cherchent la cauſe dans la deſtruction des forêts, dans le défrichement des terres, & dans la diſtance de la Terre au Soleil, qui diminue, ſelon eux. M. *Toaldo* dit que, de l'avis général, les hivers commencent plutôt & finiſſent plus tard qu'autrefois. Il penſe que la Terre eſt toujours également éloignée du Soleil, & que dans les anciens temps il y avoit des

ſai-

saisons extraordinaires, comme il y en a de nos jours.

D'autres ont recours à la diminution de l'obliquité de l'Ecliptique, ou au passage du Soleil de l'apogée au périgée, ou aux taches de cet astre. Mais l'obliquité de l'Ecliptique change très-lentement: le Soleil passe de l'apogée au périgée tous les ans; & les années 1718, 1719, quoiqu'il y eût beaucoup de taches au Soleil, furent fort seches & fort chaudes; cependant ces taches pourroient produire quelque effet.

Il reste à examiner les aspects des planetes. Un Anomyne au sujet de l'an 1740 assure dans les Actes de Leipsich de la même année, que suivant ses observations, il faut en tenir compte, & qu'à l'aide des Ephémérides il a prédit aux incrédules des saisons orageuses. Mr. *Krafft* (*) a trouvé que pendant les années 1726-36 le commencement de la

go-

(*) Comment. Petrop. Tome IX. *Note tirée de l'Auteur.*

gelée s'eſt combiné avec quelque aſpect remarquable des planetes; & qu'il y a quelque accord entre les variations des ſaiſons & les aſpects des aſtres, comme il s'en eſt convaincu par pluſieurs obſervations. Or le 24 Janvier 1770, deux planetes ſupérieures, Jupiter & Mars, furent en conjonction, ou bien près, dans le dixieme degré du Sagittaire, auſſi bien que deux inférieures, Vénus & la Lune; Mercure étant fort prochain dans le même ſigne, & le Soleil peu éloigné. *Goad* a dit, *quand les planetes ſupérieures ſe trouvent pendant l'hiver dans les ſignes d'hiver, particulierement ſi la Lune s'y joint, le froid ſera plus grand qu'à l'ordinaire, ſur-tout ſi les planetes ſont près l'une de l'autre*, comme elles l'étoient l'an 1770, à la réſerve de Saturne. Cependant Mr. *Toaldo* n'oſe encore rien ſtatuer à cet égard. Il ajoute ſeulement qu'en diviſant le nombre de 1200 ans par 40 hivers remarquables qui ſont arrivés pendant cet eſpace de temps, on trouve 30 ans, qui ſont le temps que Sa-

Saturne employe à faire ſon cours; & que dans ce ſiecle les trois grands hivers de 1709, 1740, 1770, ſont éloignés l'un de l'autre d'environ 30 ans.

On pourroit auſſi conjecturer que la Comete de l'an 1770 a été une cauſe fort éloignée à la vérité, mais particuliere à cette année, & capable de produire les phénomenes extraordinaires que nous avons indiqués. Cette Comete n'étoit éloignée de la Terre que d'environ le quart de la diſtance de la Terre au Soleil; ſa queue étoit d'une étendue prodigieuſe, & la Terre ſe trouvoit, pour ainſi dire, au milieu de l'athmoſphere de cet aſtre, ſi elle s'étendoit autant que la queue, comme il eſt croyable. Cette athmoſphere pourroit avoir communiqué à l'air & aux corps terreſtres un fluide nouveau capable de produire les phénomenes indiqués, tels que la ſéchereſſe, les irrégularités qui ſuivirent, & ſurtout les Aurores boréales ſi, comme le penſe Mr. de *Mairan*, elles ſont formées de la matiere de la lumiere zodiacale, auſſi

auſſi bien que les athmoſpheres & les queues des Cometes. Mais ne décidons rien; l'an 1759 n'a rien eu d'extraordinaire, & l'on a obſervé trois ou quatre Cometes.

Enfin viennent les aurores boréales. Elles ſe montrent en toute ſaiſon dans le Nord. *Muſchembroeck* en a obſervées plus de trois cents & n'a point trouvé qu'elles alterent les ſaiſons. Cependant on peut ſoupçonner qu'elles amenent du froid, en tant qu'elles diminuent la chaleur, attirant le feu & conſumant les parties ſulphureuſes & phlogiſtiques. Mr. *Beighton* dans les Tranſactions philoſophiques donne pour regle générale que les aurores boréales ſont ſuivies de vents violents. Les deux (*) de l'année 1770 furent accompagnées & ſuivies d'une forte biſe.

La même année avec elles vinrent, non ſeulement en Italie, mais auſſi en Fran-

(*) Une parut le 26 Septembre, & l'autre le 18 Janvier. *Note tirée de l'Auteur.*

France & en d'autres pays, des tonnerres, des foudres, des incendies, des greles &c. Mr. *Krafft* donne comme une observation généralement vérifiée, que les tonnerres & les foudres d'hiver indiquent un froid extraordinaire. Mais paſſons aux cauſes plus prochaines du froid.

Il faut diſtinguer trois ſortes de froid, celui de l'air ambiant que le thermometre indique; celui qui fait geler les liqueurs; & celui que nous ſentons. Ces trois ſortes de froid coulent d'une même ſource, cependant elles s'accordent rarement. Le vrai degré de froid eſt celui que le thermometre indique; les deux autres varient parce qu'ils dépendent du concours d'autres cauſes. Car quelquefois les liqueurs gelent lorſque le thermometre montre que le froid ſe rallentit; & quelquefois elles ne gelent pas quoique le froid ſoit au-delà du degré commun de congélation. Le froid ſenti s'accorde encore moins avec celui que le thermometre indique, même abſtraction faite de l'état actuel

actuel de notre corps. Le matin quand le Soleil eſt haut & a fait monter de quelques degrés la liqueur du thermomètre, on ſent un froid vif qui nous picote la peau. La même choſe arrive quand la neige ſe fond, ou quand il dégele; & ſouvent il gele bien fort ſans que le froid nous paroiſſe piquant.

Ces phénomenes conſtants font croire à Mr. *Toaldo* qu'il y a une matiere frigorifique qui pique la peau & produit cette ſenſation déſagréable, que nous nommons froid. Comme cette matiere ſe fait moins ſentir pendant la formation que pendant la diſſolution de la neige & de la glace, on peut croire que cette matiere concourt poſitivement à condenſer les fluides, comme le penſent quelques phyſiciens, & particulierement *Muſchembroeck* qui allegue en faveur de cette opinion des arguments auxquels on n'a pas encore fait de réponſe victorieuſe. Il eſt même vraiſemblable que cette matiere eſt de nature ſaline.

Il eſt vrai que Mr. *Krafft* a trouvé moins de nitre & de ſel dans la neige qu'il a analyſée, que dans l'eau de pluie. Mais d'un autre côté les actes de Leipſich (*) parlent d'une balance propre à peſer le nitre qui eſt répandu dans l'air, & par laquelle on a trouvé que l'exceſſive quantité de ce nitre cauſa le rude hiver de 1740. D'ailleurs le nitre qui eſt dans la neige, peut être volatil. C'eſt ce qu'on peut conclure des congélations artificielles, qui ſe forment, comme on ſait, lorſqu'on mêle de la glace pilée avec de l'eſprit de ſel ou de l'eau forte; & qui ne ſe forment que lorſque la glace ſe diſſout. D'où il paroît que ce qui forme la glace eſt une matiere très-volatile qui ſort de la glace qui ſe fond, & entre dans celle qui ſe forme.

A ces conſidérations ajoutons celle de la qualité du ſol dans les pays où regne un froid plus grand que le climat ne le pro-

(*) Supplem. Tom. XIV. *Note tirée de l'Auteur.*

promet. La latitude de l'Arménie eſt la même que celle du Royaume de Naples; cependant Tournefort trouva qu'aux environs d'Erzerum il faiſoit grand froid au mois de Juin; mais le ſol abonde de ſel ammoniac. En Sibérie il y a beaucoup de ſalpêtre & d'eau. Le Spitzberg n'eſt formé que de ſable, de ſels, & d'ardoiſe.

Pour les pays moins abondants en ſels, le même effet eſt produit par les vents qui traverſent des montagnes ou des diſtricts pleins de neiges ou de ſels. Tels ſont pour l'Italie les vents d'Eſt ou de Nord; & tels furent les vents qui regnerent à la fin de 1769 & au commencement de 1770.

*Article X. De la quantité de pluie qui tombe annuellement aux environs de Padoue.* On connoît l'inſtrument dont on ſe ſert pour amaſſer la pluie; la maniere d'empêcher l'évaporation de l'eau qui eſt tombée, en la faiſant paſſer par un trou étroit du vaſe ouvert & large qui l'a reçue, dans un autre où elle eſt plus renfermée, & la maniere d'en déterminer la quan-

quantité, en la peſant; ou ſi le vaſe eſt d'une figure réguliere, en y plongeant une meſure diviſée; ou enfin en vuidant l'eau dans des vaſes dont la capacité eſt connue.

L'Auteur donne la quantité moyenne de pluie qui tombe en différents pays, & de celle qui eſt tombée à Padoue depuis 1725 juſqu'à 1764. Il trouve que la quantité moyenne eſt de 32 pouces $4\frac{1}{3}$ lignes de Paris; qu'en automne il pleut plus qu'au printemps, au printemps plus qu'en été, & en été plus qu'en hiver: que les mois les plus abondants en pluie ſont, par ordre, Octobre, Juin, Mai, Avril, & Septembre; que le mois le plus ſec eſt Février; que Janvier, Mars, & Décembre ſont preſqu'égaux; & que les mois de Juillet, d'Août, & de Novembre tiennent un milieu entre les plus humides & les plus ſecs (*). Après quel-

(*) On peut comparer cette courte notice avec celle que nous avons donnée pour Sienne dans le tome 2. de notre Journal, pag. 224. 225. *Note du Journaliſte.*

quelques détails que nous ne pouvons pas rapporter, quelque curieux qu'ils ſoient, l'Auteur obſerve que ſommant l'eau qui tombe dans l'eſpace de neuf ans, la pluie d'un de ces eſpaces differe ſi peu de la pluie d'un autre, que de trente ſept de ces eſpaces, huit ne donnent pas un pouce de pluie par an de plus ou de moins que la quantité moyenne de toute cette ſuite d'années; ſeize eſpaces ne donnent pas deux pouces, & vingt quatre n'en donnent pas trois. Six eſpaces de neuf ans de pluie tombée à Paris donnent le même réſultat. Cette obſervation s'accorde avec ce qu'on a dit de la période du périgée de la Lune.

On trouve plus de différence dans la pluie tombée en différents eſpaces de huit ans, & encore plus dans celle qui eſt tombée en différents eſpaces de dix ans.

Il en réſulte un corollaire économique; c'eſt que *pour trouver auſſi exactement qu'il eſt poſſible, ce que rapporte un bien de terre, une année portant l'autre, il faut voir ce qu'il a rapporté en neuf ans,*

& non en dix, comme on fait ordinairement, parce que les productions de la terre dépendent principalement du ſoleil, des pluies, & des vents.

*Article XI. Des jours pluvieux, couverts, ſereins* &c. Mr. *Toaldo* a eu la patience de ſommer les nombres des jours qui pendant quarante ans ont donné une quantité notable de pluie. Il avoue que dans le journal du Marquis *Poleni* il eſt difficile de diſtinguer les jours couverts des ſereins.

En quarante ans, ou 14610 jours, 4224 ont donné de la pluie; 1393 ſont marqués *couverts*, ou ſans ſoleil à midi; on regarde les 8993 qui reſtent, comme ſereins, ou du moins tels que la pluie n'a pas empêché les travaux de la campagne.

La quantité de pluie ne s'accorde pas toujours avec le nombre des jours pluvieux. Ordinairement la plus grande quantité de pluie tombe au mois d'Octobre, & le plus grand nombre des jours pluvieux eſt en Mai.

Ar-

*Article XII. Des vents qui regnent dans le Padouan & dans la Marche Tréviſane.* Il ſemble au premier abord que rien n'eſt plus incertain que les vents. Cependant on peut juſqu'à un certain point regarder comme univerſels les quatre vents cardinaux qui ſont analogues aux marées. Le vent dominant eſt l'Eſt qui ſuit le cours du Soleil. La raréfaction de l'air que cet aſtre produit, occaſionne deux vents inférieurs qui viennent des poles, & qui ſont modifiés par la gravitation du Soleil & de la Lune. Ces vents généraux doivent changer un peu leur direction tous les ſix mois, comme font les vents Aliſés dans la zone torride; & ils doivent être encore plus altérés dans les zones temperées par les circonſtances locales.

La connoiſſance des vents eſt importante pour prévoir à peu près les changements de temps qu'ils amenent, & la qualité des ſaiſons ſur laquelle ils influent, & par conſéquent ſur la production de la terre. Mais pour les obſerva-

tions météorologiques il ſuffit de connoître les quatre vents cardinaux & les quatre latéraux.

Il faut faire attention que preſque toujours il y a dans l'air deux vents, qui ſouvent ſont oppoſés; l'un ſupérieur qu'on ne connoît que par le mouvement des nuées; & l'autre inférieur qu'on diſtingue par les girouettes.

Il eſt bon de tenir note des deux vents, parce qu'ils influent tous deux ſur les pluies, & peut-être le ſupérieur plus que l'inférieur, qui n'eſt quelquefois que le ſupérieur réfléchi & renvoyé par quelque obſtacle (*).

Lorſque le temps eſt fixe, le même vent domine ordinairement pendant pluſieurs

(*) Un plaiſant diſoit que le vent du Sud étoit le vent du Nord qui retournoit chez lui. Le fait eſt que les montagnes, les édifices &c. réfléchiſſent le vent. En me promenant dans Berlin j'ai ſouvent remarqué que le vent changeoit avec les rues. Mr *Toaldo* va faire voir que ce cas eſt remarquable dans ſon pays. *Note du Journaliſte.*

fieurs jours. Dans les changements de temps, d'abord le vent change, enſuite il varie d'heure en heure, & dans l'eſpace d'un jour il fait le tour du compas. Delà vient qu'il eſt difficile de tenir une note exacte des vents; ſi on l'avoit, après quelques années on pourroit conjecturer preſque ſûrement les changements de temps.

Nous ne nous arrêterons pas au détail des vents qui regnent dans le diſtrict de Padoue. Mais nous obſerverons avec l'Auteur que la Biſe, qui paſſe généralement pour amener le beau temps, eſt le vent qui amene le plus ſouvent la pluie dans ce pays-là. Mr. *Toaldo* diſtingue la vraie Biſe de celle qui n'eſt qu'un vent de Sud réfléchi par les Alpes; phénomenes que prouvent la poſition des montagnes, & les obſervations qui montrent qu'ordinairement quelques jours avant la pluie, le vent eſt Sud. Il ne pleut pas alors, mais la pluie ne manque pas dès que le vent ſe tourne à la Biſe.

*Article XIII. Déclinaiſon de l'aimant à Padoue & Veniſe.* Le Marquis *Poleni* à la fin de 1736 avoit trouvé qu'une aiguille aimantée de ſix pouces déclinoit de 13°. 45′ vers l'Oueſt. Mr. *Toaldo* le 20 Août 1770 a trouvé que la même aiguille déclinoit de 16°. 20′, auſſi vers l'Oueſt.

*Article XIV. De la température des ſaiſons & des années. Table de la chaleur & du froid, qu'on a éprouvés à Padoue pendant 40 ans.* L'Auteur détaille les difficultés qu'il a trouvées à dreſſer cette table, & la maniere dont il les a ſurmontées. Il réſulte de cette table.

Que l'impreſſion d'une année paſſe facilement à la ſuivante; enſorte que ſi pendant une année la ſomme totale du froid ou du chaud a été fort grande, elle eſt conſidérable l'année ſuivante.

Que ſouvent la ſomme du froid ou du chaud de tout un hiver ou de tout un été, ne s'accorde pas avec la plus grande rigueur du froid, ou avec la plus grande ardeur du chaud.

Qu'un

Qu'un hiver fort froid eſt ordinairement ſuivi d'un été peu chaud.

Que les ſommes annuelles du froid ſont exprimés à peu-près par les nombres qui exprimoient les ſommes de chaleur de l'année précédente, & au contraire.

*Article XV. Influence des ſaiſons précédentes ſur les productions de la terre. Table des prix.* Les obſervations météorologiques, jointes à celles d'Agriculture, pourroient être fort utiles à cet art important, ſi les unes & les autres étoient bien faites. Détail des principales connoiſſances qu'on en pourroit tirer dans la ſuite des temps.

Ici Mr. *Toaldo* ajoute une table de prix des denrées pour vingt-trois ans. Il paroit

Que par rapport au froment il faut faire attention aux neuf mois qu'il reſte en terre, à commencer par les ſemailles. Si le temps, & ſur-tout les pluies, rendent l'enſemencement difficile, c'eſt un mauvais commencement.

Que les brouillards sont plus nuisibles que la grele ou la glace.

Que l'abondance du bled de Turquie dépend du printemps qui doit être sec, & de l'été qui doit être chaud avec des pluies fréquentes.

Que les vignes craignent extrêmement le grand froid, & particulierement celui du printemps.

Un agriculteur fort expérimenté a dit à Mr. *Toaldo* que rarement quatre années de suite se passent, sans qu'il y en ait une mauvaise.

*Article XVII. Notices qui regardent la Médecine. Table des personnes mortes à Padoue dans le cours de 45 ans.* Il meurt plus de monde en hiver que dans les autres saisons; il en meurt presque également durant le printemps & l'automne; & la saison la moins meurtriere est l'été, sur-tout le mois de Juin. Au contraire les mois les plus dangereux sont par ordre Janvier, Février, & Décembre.

En

En comptant que ſur vingt-huit perſonnes il en meurt une par an; & multipliant le nombre des morts par vingt-huit, on a trouvé à peu près le nombre d'habitants de Padoue qu'avoit donné le dénombrement.

Il ſemble que les révolutions, ſimples ou multipliées, de l'Apogée & du Périgée de la Lune, produiſent une circulation marquée, qui touche à la ſanté & à la vie des hommes.

Tous le quatre ans & demi l'apogée & le périgée de la Lune ſe trouvent dans l'Équateur, où ils font le plus d'impreſſion ſur toute la terre; une fois au ſolſtice d'été, où ils font le plus d'impreſſion ſur nos climats; & une au ſolſtice d'hiver, où ils en font le moins. Auſſi la table fait voir que les nombres grands & presqu'égaux des morts reviennent tous les quatre à cinq ans. Il y a trois ans de ſuite qui ſont ou fort ſains ou fort malſains; mais le quatrieme au plus tard, amene du changement.

Il eſt difficile de découvrir qu'elle influence ont les ſaiſons ſur la ſalubrité des années.

On voit par les tables qu'en général le nombre des morts augmente ou diminue avec les marées; c'eſt à dire, avec les points de Lune. L'Auteur en rapporte pluſieurs exemples remarquables. Bien des perſonnes, celles ſur-tout qui ſont maladives, preſſentent les changements de temps. (*) Les *Hoffman*, les *Sauvage*, les *Mead*, & autres grands Médecins ont été de ce ſentiment.

*Article XVII. Uſage de la doctrine précédente dans la Navigation. Catalogue de quelques tempêtes remarquables.* On a déjà obſervé que les points de Lune, particuliérement les nouvelles Lunes, les pleines

(*) Le rédacteur de cet extrait, qui n'eſt ni jeune ni d'une ſanté bien robuſte, ſait en s'éveillant ſi la journée ſera ſereine ou pluvieuſe. S'il a dormi profondément & long-temps, il pleut; s'il a dormi légérement & s'eſt éveillé de bon matin, le temps eſt certainement beau. *Note du Journaliſte.*

pleines Lunes, les apogées, & les périgées amenent les orages les plus violents, ſur-tout s'ils tombent autour des équinoxes & des ſolſtices. C'eſt ce que les Anciens avoient obſervé, comme nous l'apprend Pline dans ſon ſecond & dans ſon vingt-quatrième livre; & ils ſe ſervoient de ces obſervations pour la navigation; la preuve s'en trouve dans les temps qu'ils avoient fixés pour *ouvrir & fermer la mer.*

L'Auteur, auquel nous renvoyons, donne une aſſez longue liſte de grandes tempêtes arrivées dans des points de Lune remarquables. L'examen de quarante-ſix orages obſervés par Mr. *Temanza* dans l'eſpace de cinq ans, fait voir qu'à peine un eſt arrivé hors des points de Lune; plus de trente ſe ſont fait ſentir dans les ſyſigies & dans les apſides, & les autres aux quartiers, ou bien aux équinoxes de la Lune. De quatre-vingt-une tempêtes marquées dans le Journal du Marquis *Po-*

*leni*, pendant dix-huit ans, (*) trois tout au plus ſont arrivées hors des points de Lune; ſept aux quartiers, & les autres aux autres points plus efficaces.

M. *Toaldo* ſeroit tenté de défier qu'on lui produiſe une tempête violente, de quelque étendue & durée, qui ne ſe ſoit pas faite ſentir autour de quelcun de ces points. Il penſe même qu'elles pourroient ſervir, comme les éclipſes, à fixer la date de quelque fait important. Toujours eſt-il vrai que ces obſervations peuvent ſauver la vie des hommes, qui ne s'embarqueront pas, s'ils peuvent s'en diſpenſer, dans des temps dangereux, & qui, s'ils ſont forcés de ſe mettre en mer, prendront d'avance leurs précautions contre les tempêtes qui pourroient ſurvenir. Au reſte les points de Lune les plus dangereux, pris avec une certaine latitude, ne

(*) L'Auteur n'a pas eu le courage d'en conſidérer un plus grand nombre. *Note tirée de l'Auteur.*

ne viennent que tous les quatorze mois. Ce travail ſeroit-il peu utile, s'il contribuoit à ſauver un vaiſſeau, ou une moiſſon? Mais il eſt à craindre, dit Mr. *Toaldo*, que mes paroles n'aient le ſort de celles de *Caſſandre*,

- - - - non unquam credita Teucris.

(L'extrait de la troiſieme & derniere partie dans le Journal ſuivant.)

J.

Mr. *Bellini* devint enſuite Profeſſeur de Médecine théorétique à Piſe, & fit imprimer en 1665 ſon traité ſur l'organe du goût. Il avoit obſervé les mammelons de la langue en diſſéquant avec *Borelli*, & il en avoit découvert l'uſage. Cependant il eut la modeſtie de déclarer qu'il en avoit puiſé le premier indice dans les lettres particulieres de *Malpighi* à *Borelli*, & que Mr. *Fracaſſati* de Bologne, alors Profeſſeur d'Anatomie à Piſe, les avoit auſſi obſervés.

En 1683 il publia ſon grand ouvrage: *De urinis & pulſibus. De miſſione ſanguinis. De febribus. De morbis capitis & pectoris*, qui le mit dans le premier rang de ceux qui ont traité de la Médecine rationelle.

En 1695 à la ſollicitation du célebre *Pitheame*, alors Profeſſeur à Leyde, il mit au jour ſes opuſcules, contenant cinquante deux propoſitions qui regardent le mouvement du cœur, celui de la bile, la ſtructure vaſculaire des glandes, la ſaignée, & la contraction naturelle des petites

tres fibres qui compoſent le corps des animaux.

*Bellini* mourut le 8 Janvier 1703, à l'age de ſoixante ans.

L'exactitude, la méthode, & le jugement qui brillent dans les ouvrages de ce Savant, lui ont mérité les louanges de pluſieurs grands Médecins, entr'autre de *Boerhave*, qui dit qu'il n'y a aucun Médecin qu'on puiſſe préférer à *Bellini*, & qu'il y en a à peine un ou deux qu'on puiſſe lui comparer. (*)

Le Libraire *Mortier*, après beaucoup de recherches, recouvra quatorze diſcours italiens de Mr. *Bellini*, &. en publia d'abord dix, auxquels ſert de préface le diſcours que nous analyſons, & qui outre les détails que nous venons d'abrégeo, contient l'extrait des dix premiers diſcours: nous le paſſons ſous ſilence, parce qu'il

(*) In tota diſciplina medica reperiri neminem, quem iure huic præferas; vix unum forte vel alterum haberi, quem comparare illi liceat. (*Boerh.* Præf. ad Opera *Bell.* Edit. Leid. 1717.)
*Note de l'Auteur.*

ces, ſa diete avec des aliments tirés des animaux; que la diete de *Pythagore*, conſidérée comme remede, ſatisfait entiérement à tout ce qu'exigent les notions les plus préciſes de la Médecine moderne; & que cette diete eſt très-propre à prévenir, guérir, ou mitiger les maladies les plus atroces & les plus opiniâtres, comme on en eſt convaincu par la raiſon & par l'expérience, depuis que la Médecine la plus noble & la plus ſûre a recommencé à faire uſage de cette diete." (*) Voyons de quelle maniere l'Auteur remplit ſon plan.

On a fait paſſer *Pythagore* tantôt pour un thaumaturge, (**) tantôt pour un impoſteur,

(*) Cette propoſition n'eſt que la traduction de l'épilogue de Mr. *Cocchi*. Cet Auteur cite les garants de tout ce qu'il avance dans ce diſcours. Nous avons cru devoir copier ſes citations, en faveur de ceux qui n'ont pas les diſcours de Mr. *Cocchi*, & qui voudroient s'inſtruire de ce qui regarde *Pythagore*. Nous avertiſſons une fois pour toutes que ces citations ſont de l'Auteur. *Note du Journaliſte.*

(**) Jambl. Vie de Pythagore.

poſteur, (*) & tantôt pour un Philoſophe obſcur & eſclave de ſon imagination. Mais ſi l'on recueille ce que différents Auteurs en on dit; ſi l'on en juge ſuivant les regles de la ſainte critique, rejettant ce qui eſt contraire à la nature des choſes; on verra que le caractere de *Pythagore* approchoit beaucoup de celui que forme la réunion des qualités du cœur & de celles de l'eſprit.

Il fut le premier qui vit que toute la ſageſſe humaine ſe réduiſoit à l'art de penſer & de parler, à la connoiſſance de la Nature, & à celle du gouvernement, des loix, & des devoirs qui réſultent de la ſociété; (**) & il excella dans ces trois parties.

*Pythagore* fut mathématicien profond, & il récula les limites de la Géometrie; il ſe ſervit de l'arithmétique ordinaire comme d'un calcul général & analytique.

Il

(*) Laerce, & les Auteurs cités dans les notes, ſur-tout dans celles de Ménage.

(**) Laerce livre VIII. ſect. 6.

Il fut grand Phyſicien & Aſtronome, & verſé dans l'hiſtoire naturelle & dans la médecine.

Il eſt vrai qu'il cacha ſa doctrine ſous le voile des métaphores & des allégories. Mais ſi l'on ſavoit dans quelles circonſtances il ſe trouvoit, on verroit combien cette conduite étoit ſage. On ſait que presque toutes les écoles anciennes eurent une doctrine *ſecrete*, & une doctrine *populaire*.

Mais à travers le brouillard, dont il enveloppa ſa ſublime Philoſophie, on apperçoit qu'il regarda le ſoleil comme une maſſe de feu qui eſt au centre de notre ſyſtême, & la terre comme une planete; (*) qu'il crut qu'il y a une infinité de ſyſtêmes ſemblables au nôtre; que les cometes ſont des planetes qui ne reviennent qu'après une longue ſuite d'années; (**) que dans les mouvements des planetes

(*) Ariſtote livre II. *du ciel;* & Plutarque dans *Numa.*

(**) Plutarque *des opinions des Philoſophes* livre II. 13, & Chalcid. ſur *Tim* pag. 394.

planètes il y a une harmonie déterminée, (*) c'eſt à dire, que leurs viteſſes ont un rapport exact à leurs maſſes & à leurs diſtances. (**) Il fut le premier qui comprit les phénomenes de Vénus; (***) il jugea que la terre étoit à peu près ſphérique, placée obliquement, habitée partout, & par-tout également éclairée. (†) Il fut le premier & le ſeul des Anciens qui ſoutint que tous les animaux ſont produits par des animaux de la même eſpece, ſans pouvoir l'être par quelque autre matiere que ce ſoit; (††) ſentiment contraire à celui des Egyptiens, & qui montre que *Pythagore* n'a pas tiré toute ſa ſcience de l'Egypte.

Les

(*) Plutarque *des opinions des Philoſophes* livre III. 2.

(**) Pline livre II. 21. & 22. Cenſor 13.

(***) Pline livre II. Laerce livre VII. 14.

(†) C'eſt à dire, qu'au bout de l'an la ſomme des heures de jour eſt la même par-tout. Plutarque *des opinions des Philoſophes* livre II. 12. Laerce. *Note tiré de l'AUTEUR.*

(††) Laerce ſect. 28.

Les médailles de Samos (*) qui nous reſtent, repréſentent ce Philoſophe ſous la figure d'un vieillard vénérable, ayant un ſceptre dans la main gauche, & dans la droite une baguette avec laquelle il montre un globe qui eſt ſur une petite colonne. Cet emblême nous retrace les connoiſſances que *Pythagore* avoit en Phyſique & en Mathématiques, & qui le mirent en état de fonder l'école italique. On ſait que cette école a toujours appliqué les Mathématiques à la Phyſique, & par-là s'eſt placée dans le premier rang, & a produit les Philoſophes les plus judicieux & les plus ſubtils; témoin *Archimede* & ſon traité des corps qui nagent dans les fluides, pour ne rien dire d'*Ariſtarque*, d'*Empédocle*, d'*Architas*, de *Philolaus* &c.

*Pythagore* fut auſſi fort aimable & fort utile à la ſociété. Sain, bienfait, propre, à ſon aiſe, d'une condition médiocre, & d'une

(*) Voyez Vaillant, Spanheim, &c.

d'une famille honorable, (*) il viſita les nations les plus polies & les plus éloignées; par conſéquent il acquit une grande connoiſſance des hommes. Il fut marié & pere, & chéri de ſa famille; il travailla à unir tous ſes amis entr'eux par l'amour le plus tendre. Il fut doux & complaiſant, éloigné de la raillerie & de la médiſance, juſte, libéral, légiſlateur, médecin: il ſavoit abandonner ſes ſublimes ſpéculations (**) pour ſervir la ſociété par ſes conſeils, & la défendre par les armes. Il ſavoit vivre avec les grands, & plaire au beau ſexe. (†) Il diſoit que la perfection de la vertu des hommes ſe réduit à dire toujours la vérité & à faire du bien aux autres. (††)

Ce

(*) Pauſan. livre II. 13. Tout le reſte de ce caractere eſt tiré, & preſque traduit, de Laerce, de Porphire, & d'autres Anciens.

(**) Voyez la lettre de Pythagore que Laerce nous a conſervée dans ſa ſect. 30.

(†) Voyez Laerce livre VIII. 11.

(††) Elien Hiſtoir. div. livre XII. 59.

Ce fut chez lui un trait de prudence, que de ſe retirer en Italie, qui étoit alors la plus heureuſe & la plus floriſſante partie du monde. Les médailles Siciliennes de ces temps-là, montrent par leur nombre & par leur beauté, qu'on y avoit perfectionné les arts, & qu'on y vivoit dans l'opulence.

C'eſt en Italie que *Pythagore* jouit de ſa gloire pendant ſa vie. Deux cents ans après ſa mort, les Romains, par ordre d'*Apollon*, lui éleverent une ſtatue dans le Forum, comme au plus Sage des Grecs.

On a dit que *Numa* avoit été diſciple de *Pythagore*. *Cicéron* & *Tite-Live* le nient, & ſe fondent ſur ce que *Pythagore* eſt poſtérieur à *Numa*. Mr. *Cocchi*, ainſi que *Plutarque* ſuſpend ſon jugement, ſur ce que la chronologie de Rome n'ayant été rétablie qu'après qu'on eut perdu les faſtes & anciens monuments de cette ville, on a raiſon de conjecturer ou que *Numa* n'eſt pas auſſi ancien qu'on le fait, ou que les inſtitutions qu'on attribue à ce

Roi,

Roi, ſont dues à des hommes qui ont vécu après lui, & qui étoient inſtruits dans les ſciences des Grecs.

*Platon* même, tout diſciple de *Socrate* qu'il étoit, alla en Italie, & ſe forma dans l'école de *Pythagore* au Mathématiques & à la ſaine Phyſique.

Mais il ne faut pas confondre *Pythagore* avec tous les Pythagoriciens. Son école ne conſerva toute ſa pureté que durant environ deux cents ans. (*) Enſuite vinrent des Pythagoriciens qui en s'éloignant de la ſource devinrent toujours moins ſavants & plus viſionnaires.

Après cette diſtinction, la Philoſophie Toſcane moderne peut ſans rougir reconnoître *Pythagore* pour ſon premier maître. Elle poſe comme *Pythagore*, les Mathématiques pour fondement de la Phyſique; & trois Florentins ſe ſont illuſtrés en confirmant les trois principaux ſenti-

(*) Voyez Laerce ſect. 45. & la note de Menage ſur cet endroit.

ſentiments de *Pythagore*, puisque *Galilée* a beaucoup contribué à mettre dans tout ſon jour le mouvement de la terre, *Redi* à bannir les générations équivoques, & *Amérie Veſpucci* à faire connoître les Antipodes.

Les Philoſophes Toſcans qui s'attachent à la Médecine, doivent faire grand cas des opinions de *Pythagore* qui regardent leur art; parce qu'il a été le premier & le plus célebre Philoſophe qui ait cultivé la Médecine; parce que les Médecins du temps de *Pythagore* & du pays dans lequel il a enſeigné, ont été les plus eſtimés de toute la Grece, (*) par la raiſon que les Pythagoriciens ont été les premiers à diſſéquer les animaux, & à tenir régiſtre de la vertu des médicaments; & parce que l'expérience a mis hors de doute l'importante doctrine de *Pythagore* ſur l'alternative d'accroiſſement & de décroiſſement des

(*) Hérodote livre III. pag. 133. de l'édition de Henri Etienne.

des maladies dans les jours impairs, & ſur les changements qui arrivent aux hommes tous les ſept ans. Il ne faut cependant pas chercher des myſteres dans ces nombres, ſi l'on ne veut pas tomber dans les rêveries des derniers Pythagoriciens.

Dans la doctrine Pythagoricienne brillent des étincelles de la bonne théorie médicale: par exemple, que la ſanté eſt la baſe de notre bonheur; (*) qu'elle conſiſte dans un juſte rapport des forces & des mouvements; que la conſtitution que nous apportons au monde, combinée avec les cauſes externes, détermine tout ce qui enſuite arrive à notre corps; que le cerveau & le cœur ſont les deux principaux organes de la vie; que nos humeurs ſont de trois ſortes, auſſi bien que nos vaiſſeaux; que la matiere prolifique appliquée à l'embrion, y met le ſang en mouvement, d'où ſe forment les autres parties,

(*) L'ancien Scholiaſte d'Ariſtoph. N. V. 699.

tre à la portée du vulgaire. *Pythagore* vit bien que les propriétés de la matiere, & les forces méchaniques n'expliquent point la faculté de penſer & le mouvement volontaire: il adopta donc l'hypotheſe des Egyptiens ſur la nature de l'ame, en la déguiſant par des fables, ſuivant la coutume d'alors (*), & il eut la gloire d'introduire dans les écoles le premier germe de l'importante doctrine de l'immortalité de l'ame.

*Timée* dit (**): „Nous retenons les „hommes avec des raiſons fauſſes, lorſ„qu'ils ne ſe laiſſent pas guider par les „vraies. Delà vient la néceſſité de „parler des étranges punitions des ames, „comme ſi celles-ci paſſoient d'un corps „à l'autre.“ Et *Diogene Laerce* (***): „Par rapport à la défenſe de manger des „animaux, la métempſycoſe étoit un „prétexte. La vérité eſt que *Pythagore* „vou-

(*) Hérodote livre II.
(**) Vers la fin de ſon livre.
(***) Sect. 13.

„vouloit par cette défenſe accoutumer „les hommes à ſe contenter de l'eau pure, „& des aliments qui ſe trouvent par „tout, & qui n'ont pas beſoin du feu „pour être préparés, deſquels enfin réſul„te la ſanté, & la vivacité de l'eſprit (*). De ces paſſages l'on peut conjecturer que *Pythagore* ne croyoit pas à la métempſycoſe. D'ailleurs ſe ſeroit-il rendu à cette raiſon, lui qui croyoit les plantes animées, & qui ſavoit bien que les hommes ne peuvent pas vivre de minéraux? Auſſi *Plutarque* (**) après avoir allégué mille raiſons tirées de la Phyſique, de la Médecine, & de la Morale en faveur de la diete de *Pythagore*, dit qu'il ne veut pas ſe ſervir de la raiſon employée par ce Phi-

(*) L'italien dit *alacrità*, mot tiré du latin, auquel je ne trouve point d'équivalent en François. Au reſte dans ces deux paſſages j'ai traduit l'italien de Mr. *Cocchi*, n'ayant pas le texte ſous la main. *Note du Journaliſte.*

(**) Opuſcules. Vol. III. *de l'uſage des viandes.* (*Le Journaliſte* n'a pas ſu mieux traduire le titre Grec, qu'on rend en Latin par les mots *de eſu carnium*).

que par les aliments; il eſt donc néceſſaire d'en bien choiſir la qualité, & d'en bien régler la quantité.

Non ſeulement le corps humain, pour ce qui regarde les canaux par où paſſent les aliments, reſſemble plus à ceux des animaux frugivores, qu'à ceux des animaux voraces; mais de plus les parties des plantes fraîches ſont plus tendres & plus faciles à digérer que les parties des animaux: les plantes contiennent beaucoup d'eau & de ſel acide qui mêlé avec l'huile végétale forme un diſſolvant, au lieu que les parties des animaux contiennent un alcali volatil qui diſpoſe à la putréfaction.

Notre ſang doit être extrêmement fluide, autrement il dépoſeroit des parties dures & peſantes dans les petits vaiſſeaux qui ſe rempliroient, & qui doivent être vuides. Un ſuc ſavonneux, ou mêlé d'eau, d'huile, & de ſel, produit le mêlange, ou plutôt l'union des parties hétérogenes, dont notre ſang eſt compoſé;

&

& nous avons vu que les végétaux frais en fourniſſent d'excellent.

On dit toujours *frais* parce que les végétaux ſecs ont preſque tous les inconvénients de la nourriture animale (*). C'eſt ce qui s'étend aux aromates & à tous les légumes farineux & pleins d'huile.

Le miel & le ſucre doivent être mis dans la claſſe des végétaux; ils contiennent de l'huile & du ſel acide; ils ſont ſavonneux, atténuants, & déterſifs à un grand degré, ſur-tout, lorſqu'ils ſont mêlés avec d'autres aliments, & en particulier avec beaucoup d'eau.

Le lait eſt auſſi fort ſain, principalement celui que fourniſſent les animaux qui paiſſent l'herbe. Les organes dans leſquels il a été travaillé & conſervé, n'ont pas dépouillé ce fluide des qualités végétales, & ne l'ont point privé de la ſalu-

(*) Cependant les plantes ſeches conſervent tous les principes qui peuvent ſervir à la nourriture des hommes; & les légumes *ſecs*, ou gardés, ou confits, au defaut des frais, valent mieux que la viande. *Note du Journaliſte.*

ſalutaire diſpoſition qu'il a à s'aigrir; ils n'ont fait que le rendre plus fluide, & le placer entre les animaux & les végétaux; deux propriétés qui le mettent au nombre des meilleurs aliments.

L'eau pure, ou mêlée avec un peu de lait, eſt une boiſſon excellente & recommandée par *Hyppocrate*. Les anciens faiſoient uſage d'un mêlange de beaucoup de lait & de peu de vin. Il eſt encore des nations qui s'en ſervent, mais il ne paroît pas fort ſain; encore moins faut-il approuver le bouillon & autres liqueurs graſſes mêlées avec le lait.

Le petit lait eſt un très-bon remede en certains cas, ſur-tout pris abondamment: les anciens en donnoient cinq ou ſix livres par jour, & même d'avantage. Le beurre & le fromage frais ſont reçus dans la diete de *Pythagore*. On ne doit manger le fromage ſec & piquant, que rarement & en petite quantité. Il faut être également réſervé avec les œufs.

On doit éviter le vin, la biere, l'hydromel, & encore plus les liqueurs qu'on en

en tire; parce que par la fermentation elles ont changé de nature, & qu'au lieu de liquéfier le ſang, elles l'épaiſſiſſent. Elles attaquent les nerfs, & produiſent une joie perfide, & beaucoup de penchant au ſommeil, effets que pluſieurs trouvent doux & aimables; mais que le Pythagoricien reconnoît pour voiſins de la paralyſie, de l'apoplexie, & de la mort.

Le vinaigre eſt d'une nature contraire à celle du vin, duquel on le tire par une ſeconde fermentation. Le vinaigre eſt privé des parties les plus épaiſſes & les plus huileuſes; il eſt clair, limpide, pénétrant, & volatil, propre à ſe mêler intimement avec tous les fluides de notre corps, & à empêcher ou mitiger ce pernicieux changement qui s'appelle alcaleſcence ou putréfaction. Delà vient que le vinaigre eſt ſi utile dans les fievres aiguës. Déjà du temps d'*Hyppocrate*, on s'en ſervoit beaucoup dans la Médecine & dans la Chirurgie, comme d'une liqueur fort amie des nerfs. Dans la derniere

peſte

peſte d'Italie, on en reconnut l'efficace, quoiqu'on eût alors la mauvaiſe coutume de mêler le vinaigre avec d'autres drogues d'une nature oppoſée.

L'excellent vin noyé dans une grande quantité d'eau, forme un fluide fort facile à s'aigrir. C'eſt peut-être pourquoi cette boiſſon priſe en abondance, a été trouvée ſalutaire dans quelques fievres habituelles, tant chez les anciens que chez les modernes, comme le montrent les écrits d'*Hippocrate* & l'expérience.

On trouve plus d'avantage à ſe ſervir du jus de citrons & autres fruits ſemblables. *Michelini* qui étoit Profeſſeur de Mathématique à Piſe, & qui à compoſé un livre ſur la maniere de régler les rivieres, guérit avec ce remede nombre de perſonnes attaquées d'une fievre maligne qui emportoit tous les malades qu'on traitoit à la maniere ordinaire.

On doit éviter l'ail, les oignons, & toutes les racines bulbeuſes, & les graines les plus dures, ou les mêler avec des herbes

herbes blanches & très-tendres, ou avec des fruits aqueux. C'eſt ainſi que *Taurus* mêloit les lentilles avec les courges, à ce que dit *Aulu Gelle* (*), qui mangeoit ſouvent chez ce Philoſophe d'Athénes. En ſorte que les plantes qui peuvent ſatisfaire aux beſoins & aux délices d'une table Pythagoricienne, montent à peine au nombre de quarante, qui, à la réſerve de la canne à ſucre, ſe cultivent toutes dans nos jardins (**); & remarquons que les plus communes ſont les plus ſalutaires.

La diete blanche, qui conſiſte à ne vivre que de lait, fait une partie de celle de *Pythagore*. Ce fut vers la moitié du ſiecle paſſé qu'on introduiſit en Europe la diete blanche. Elle a pourtant en ſa faveur l'exemple & l'autorité d'*Hippocrate*, de *Celſe*, de *Pline*, & d'*Arétée* qui ſemble avoir été le premier à la conſeiller

(*) Livre XVII. 8.

(**) D'Italie; car l'Auteur ne parle que de l'Italie, & même de la Toſcane. *Note du Journaliſte.*

ler dans certaines maladies. L'expérience faite en divers Pays, & sur-tout en Angleterre, a fait voir combien les goutteux se trouvent soulagés, d'abord en ne se nourrissant que de lait, ensuite en ne mangeant que de quelques plantes convenables, & enfin en se servant d'une nourriture végétale quelconque.

L'expérience a montré que l'usage du lait & de beaucoup de végétaux, avec très-peu de viande, est fort utile, non seulement pour la goutte, mais aussi pour tous les maux qui viennent de la force excessive des solides, de l'acreté huileuse & saline des fluides, de leur épaisseur ou ténacité, de l'activité trop grande des forces mouvantes internes. Tels sont le rhumatisme, l'hypocondrie, les ulceres des glandes & des viscères avec des fievres lentes & habituelles, pourvu que la corruption ne fasse que commencer. Il faut mettre dans le même rang les anévrismes légers, les obstructions, & le scorbut.

Ob-

Obſervons que ſouvent le ſcorbut eſt la cauſe de pluſieurs maladies auſſi longues que difficiles à guérir, qu'on connoît ſous d'autres noms, & même qu'on ne connoît point, & qui n'ont point de nom.

Pour ſe convaincre de la ſalubrité de la diete végétale, on n'a qu'à faire attention aux horribles effets qui réſultent du régime contraire, pour peu qu'il dure. Les guerres, les ſieges, les longs campements, les voyages par mer, la vie menée dans des pays incultes & maritimes, font voir combien eſt pernicieux l'uſage des matieres animales, ſans mêlange de végétaux, & même celui des végétaux ſecs & confits. Voilà la cauſe de la peſte d'Athenes, décrite par *Thucydide*, & des autres peſtes & maladies épidémiques. On obſerve qu'elles ſuivent toujours un ſiege, & autres circonſtances qui mettent les légumes hors de la portée du peuple. Delà vient que le ſcorbut eſt très-commun dans les pays où le froid s'oppoſe à la végétation. Il

ne

ne vient ni du climat, ni de l'air de la mer, ni des viandes salées; il vient de l'abstinence des végétaux; & il cede à cette diete, & même aux décoctions des feuilles acerbes du premier arbre qu'on rencontre.

Le même principe explique la vraie cause de l'*éléphantiasis*, maladie qui regnoit autrefois en Egypte. Les horribles symptomes de cette maladie, qu'*Arétée* a décrits avec l'éloquence d'un poëte tragique & avec l'exactitude d'un grand médecin, font connoître aux experts que cette maladie n'étoit qu'un scorbut fort exalté, aussi bien que les ulceres de la bouche que le même Auteur décrit, & appelle *Egyptiennes*, ou *Siriaques*.

*Galien* observe que l'éléphantiasis étoit presque inconnue dans les pays méditerranées, & sur-tout chez les peuples qui buvoient beaucoup de lait; & qu'elle faisoit des ravages affreux à Alexandrie où le peuple vivoit de légumes secs, de poissons, d'escargots, de serpents, de viande d'âne & de chameau, & de toutes

tes ſortes d'aliments ſalés; ce Médecin attribue cette maladie à la nourriture, des habitants d'Alexandrie, d'autant plus que preſque tous buvoient l'eau du Nil trouble & bourbeuſe.

Ainſi *Démocrite*, *Celſe*, *Arétée*, & *Galien* avoient raiſon de propoſer pour guérir cette maladie, le premier la ſimple décoction d'herbes; le ſecond l'abſtinence de tout aliment gras & glutineux; le troiſieme les fruits, quelques herbes & quelques racines, avec beaucoup de lait, ou pur ou mêlé dans une grande quantité d'eau; & le dernier le petit lait avec des herbages inſipides, mais en omettant la chair de vipere qui durant tant de ſiecles a été un outil inutile, & même dangereux, de la charlatanerie médicale.

Puiſque l'éléphantiaſis eſt une eſpece de ſcorbut, il s'enſuit que quelques malades tranſportés, comme on le pratiquoit alors, dans les montagnes & dans les déſerts, peuvent s'être guéris. Mais il ne faut pas ſuppoſer que leur rétabliſſement

ment vint de quelque vipere qu'ils avoient mangé; ce fut plutôt l'effet de leur abſtinence de toute nourriture animale, qu'ils ne pouvoient pas trouver dans les lieux de leur exil.

Il eſt vrai que l'uſage des végétaux peut diminuer les forces du corps, & par conſéquent celles de l'eſprit. Auſſi *Pythagore* donna à *Milon* ſon ami & compatriote le conſeil de ſe nourrir de viande, pour être plus fort que ſes antagoniſtes qui ſe nourriſſoient de fromage, de figues, de bled, de légumes &c. Mais la conſtitution des Athletes eſt fort différente d'une conſtitution ſaine. De-là vient qu'*Hyppocrate* conſeille de la changer par l'abſtinence; & que *Platon* & *Galien* obſervent que les Athletes étoient ſujets à des maladies auſſi ſubites que terribles. On remarque la même choſe à préſent chez ceux qui ne ſe nourriſſent que de viandes ſucculentes, & qui mépriſent les herbes & les fruits. Ce mauvais régime détruit l'équilibre des fluides qui eſt ſi néceſſaire.

La

La vraie force du corps eſt l'effet de la ſanté que la diete végétale conſerve beaucoup mieux que l'uſage des viandes. Pluſieurs nations guerrieres ne ſe nourriſſoient que de végétaux; & la diete de *Pythagore* n'affoiblit point *Epaminondas*. Les loix ſomptuaires des Romains mirent des bornes fort étroites à l'uſage des viandes, & laiſſerent entiérement libre celui des végétaux. C'eſt avec leur ſecours qu'*Antoine Muſa* guérit *Auguſte*. Au nombre de leurs panégyriſte on compte *Galien* & *Plutarque*; les Japonois qui mépriſent avec tant de courage les dangers & la mort, s'abſtiennent de la chair des animaux.

L'Auteur finit ce diſcours en exhortant ceux qui poſſedent des terres dans les environs de Florence, à ſuivre l'exemple des Romains, en introduiſant de nouvelles eſpeces de plantes & de fruits.

Le neuvieme diſcours regarde la queſtion ſi la phtyſie eſt une maladie contagieuſe ou non; & ſi elle l'eſt, quelles précautions il faut prendre pour s'en garantir.

On

On explique en quoi consiste cette maladie, les causes & les accidents qui l'occasionnent; les différentes opinions des Médecins au sujet de sa qualité contagieuse; & l'on donne quelques conseils pour s'en préserver.

En conséquence de ces avis, qui sont signés par dix Médecins en y comprenant Mr. *Cocchi* Rapporteur, le Conseil Impérial de Régence pour la Toscane donna ses ordres qu'on trouve à la suite de ce discours.

Le suivant fut composé pour être publié au nom de l'Imprimeur, en forme de préface à la tête de la vie de *Benvenuto Cellini*, célebre Dessinateur & Graveur de Florence. Il se rapporte entiérement à cette vie, sans laquelle il ne sauroit intéresser personne.

Le onzieme discours est une lettre critique sur un manuscrit en cire. C'étoient quatorze tablettes de bois de hêtre, réunies avec des bandes de parchemin, & enduites de cire, sur lesquelles on avoit tracé des mots latins en petits caracteres

avec

avec beaucoup d'abréviations. Elles ne contiennent que des comptes de dépense de la maison d'un Roi de France, depuis le 28 Avril jusqu'au 29 Octobre. Ces dépenses furent faites pendant un voyage: on partit des environs de Paris, on traversa la Picardie, l'Artois, & la Flandre, jusqu'à Gand, Bruges, & Ipres, & on se rendit à Vincennes ou aux environs, par la Picardie, par l'Orléanois, & par le territoire de Blois Les jours sont distingués par les noms qu'ils ont dans la semaine, & par leur éloignement de quelque fête remarquable. Delà Mr. *Cocchi* conjecture qu'il s'agit d'un voyage que *Philippe* le Bel fit en 1301 avec *Jeanne* de Navarre son Epouse.

Le P. *Mabillon* a publié une description de ce livre; mais elle est superficielle. Mr. *Cocchi* pense qu'on en peut tirer diverses lumieres qui concernent le latin barbare qui étoit alors en usage, surtout pour ce qui regarde les noms des lieux. C'est pourquoi il en donne une copie.

Le douzieme diſcours eſt auſſi une lettre ſur la maladie qu'on appelle communément *Miſéréré*. Cette lettre eſt de pure érudition, & ne regarde que l'étymologie du mot ἔιλεος, dont les Grecs ſe ſervoient pour indiquer ce mal, & celle du mot *Miſéréré*, dont on fait uſage depuis le temps de *Raſis*, ou du moins de celui qui fut le premier à traduire en latin les œuvres de ce fameux Médecin Arabe. On ne pourroit extraire cette lettre ſans remplir cette analyſe de paſſages Grecs & Latins.

Ici finiſſent les diſcours Toſcans de Mr. *Cocchi*; car au lieu du treizieme & dernier, on trouve la traduction françoiſe d'une lettre que Mr. *Cocchi* écrivit en Italien ſur la Henriade de *Voltaire*; l'Éditeur n'a pas pu retrouver l'original de cette lettre, & nous paſſerons la traduction ſous ſilence, parce qu'elle eſt très-connue.

L.

---

*De la Religion, des Mœurs, des Loix, et des Usages des Allemands.* Morceau tiré de l'Allemand de l'Hiſtoire univerſelle de Mr. Cramer.

L'hiſtoire des anciens Allemands n'eſt pas moins intéreſſante que celle des Egyptiens & des Romains tracée avec autant d'agrément que de vérité par le pinceau brillant & mâle de Boſſuet.

Les chroniques du moyen âge, préſentent une foule d'événements, de loix, & de coutumes qu'on ne ſauroit comprendre, ſi l'on ne remonte pas, pour ainſi dire, au berceau de ce peuple. Quelques nombreuſes que ſoient les révolutions par leſquelles il a paſſé, on trouvera difficilement une nation qui ait conſervé auſſi long-temps ſon caractere original, ſes premieres coutumes, ſes mœurs, & ſes uſages.

Ni la religion chrétienne, ni les arts & les ſciences, ni la police, ne purent

changer les Allemands au point qu'on n'y retrouvât encore bien des traits de ces premiers Germains dont parlent *Céſar* & *Tacite*.

On ne ſauroit dire avec certitude comment les Allemands ſe ſont établis dans les pays auxquels ils ont donné le nom de *Germanie*. Il eſt également impoſſible de déterminer les limites des contrées qu'ils ont habitées. L'ancienne Germanie nous eſt repréſentée comme une terre ſauvage, couverte de marais & de bois, abondante en eaux du côté des Gaules, montueuſe du côté des Pannonies, aſſez fertile, mais triſte & inculte.

Ce pays étoit extrêmement peuplé; cependant ſes habitants étoient à peu près les mêmes par-tout: ils avoient tous les yeux bleus, & des corps aſſez vigoureux pour ſupporter l'intempérie des ſaiſons, & les fatigues de la guerre.

Leur genre de vie, leur éducation, la ſimplicité de leurs aliments, leur boiſſon nourriſſante, une alternative perpétuelle de mouvement & de repos, leurs amours tardifs,

tardifs, tout cela ne pouvoit que produire des hommes robuſtes & vigoureux.

Pluſieurs n'avoient pour vêtements que des peaux d'animaux, & encore ne couvroient-elles qu'une bien petite partie de leurs corps.

Tant que leur ame reſta ſans culture, ils n'éprouverent d'autres beſoins que ceux de la nature. Tous les deſirs ſe bornant à conſerver leur vie par la nourriture & par la boiſſon, ils ne connoiſſoient d'autres voluptés que les excès du boire & du manger; ils ſe livroient cependant plus ſouvent aux premiers, parce que le corps les ſupporte plus long-temps. Il falloit qu'ils fuſſent guerriers, puiſqu'ils ne vouloient pas cultiver la terre pour en tirer leur entretien, & qu'ils s'attribuoient le droit de le chercher par-tout.

La nature leur enſeigna la bonne foi envers leurs familles, & la néceſſité la leur fit obſerver envers les autres; car ils étoient obligés de ſe réunir ſouvent pour s'oppoſer aux entrepriſes d'ennemis puiſſants.

Cette bonne foi eſt un des traits les plus diſtinctifs de leur caractere. Leurs ennemis mêmes, les Romains, étoient forcés à leur rendre cette juſtice; *Auguſte* & d'autres Empereurs après lui, n'avoient pas de Gardes plus ſûres que les Allemands.

Leur commerce étoit ſans agrémens. Ignorant les arts, ils ne pouvoient connoître les plaiſirs de l'eſprit, mais auſſi rien n'égaloit leur franchiſe & la haine que leur inſpiroit la diſſimulation.

Jamais les Grecs ni les Romains ne furent plus hoſpitaliers que les Allemands. Leurs maiſons étoient indiſtinctement ouvertes aux étrangers qu'ils régaloient de tout ce qui étoit en leur pouvoir.

Ils ne connoiſſoient pas le luxe; & quoiqu'on trouvât quelquefois chez eux des vaſes d'or & d'argent, qu'ils avoient pris dans leurs différentes courſes, ils n'en faiſoient pas plus de cas que de leurs vaſes de bois ou de terre; tant la nature ſe contente de peu lorſqu'elle n'eſt pas corrompue par la molleſſe.

Ils

Ils ſe diſtinguoient encore par la fidélité conjugale. Un tempérament froid, réprimoit chez eux les déſordres qu'enfante l'amour chez des hommes efféminés. Leur loix défendoient de ſe marier jeune, & plus on différoit, plus auſſi étoit-on comblé d'éloges. Le plus grand déshonneur étoit d'avoir eu commerce avec une femme avant l'âge de vingt ans. Ils n'en épouſoient jamais qu'une. Les gens diſtingués avoient ſeuls le droit de s'écarter de cet uſage. Mais s'ils en prenoient pluſieurs, c'étoit moins par volupté que par état. On voit par-là, pourquoi les Rois de la premiere race & *Charles-Magne* lui-même avoient tant de femmes & tant de concubines: c'étoit une ſorte d'attribut de la dignité.

Les Allemands ſe gardoient ſi fort de ſouiller leurs mariages par l'infidélité, que *Tacite*, éleve à cet égard leurs mœurs bien au deſſus de celles des Romains. Les hommes faiſoient des préſents à leurs femmes; mais ces préſents, qui ne conſiſtoient

fiſtoient pas en colifichets, leur offroient l'idée des objets dont elles devoient s'occuper. L'entretien du bétail & la guerre étant leurs principales occupations, ils leur donnoient quelque bétail, un cheval ſellé, un bouclier, une pique, un ſabre. Ces préſents les avertiſſoient, pour ainſi dire, dès le commencement de leur union conjugale, qu'elles devoient prendre part aux travaux & aux dangers de leurs époux; auſſi ceux-ci craignoient auſſi peu de leur montrer leurs bleſſures, qu'elles avoient peu de répugnance à les compter ou à les ſuccer. Elles leur portoient à manger dans les batailles; elles ranimoient leur courage lorsqu'ils étoient ſur le point de plier; elles accabloient de reproches les lâches, & combattoient ſouvent elles-mêmes, lorsque le beſoin l'exigeoit. L'adultere & l'incontinence étoient au nombre des vices les plus déteſtés. Mais ils étoient auſſi rares parmi eux qu'ils leur paroiſſoient odieux.

L'Epoux

L'Epoux après avoir ôté à ſa femme adultere ſon plus bel ornement, ſes cheveux, la chaſſoit de ſa maiſon en préſence de ſes parents, & la fuſtigeoit par tout le hameau qu'il habitoit. Une faute commiſe contre la chaſteté n'obtenoit point de pardon, & la coupable quelque belle, quelque jeune, quelque riche qu'elle fût, ne trouvoit jamais un mari.

Toutes les meres allaitoient elles-mêmes leurs enfants, & ſe piquoient d'une vertu qui n'eſt de nos jours que la vertu du peuple. Il en réſultoit que des guerriers engendroient des guerriers, & qu'on ne trouvoit point chez eux d'enfants foibles & infirmes.

Les neveux étoient auſſi tendrement aimés de leurs oncles que de leurs propres peres; quelques uns même regardoient cette relation comme plus étroite encore que celle qui eſt entre les peres & les enfants. Ils y faiſoient ſur-tout attention, lorſqu'il s'agiſſoit d'ôtages. Ceci explique encore ce qu'on trouve fréquemment dans l'hiſtoire des Francs, que les

Rois de la premiere race avoient une tendreſſe extrême pour leurs neveux & pour leurs ſœurs. Leurs eſclaves n'étoient que les priſonniers qu'ils faiſoient ſur leurs ennemis. Ils les employoient à cultiver la terre & à garder leurs troupeaux. Mais cet eſclavage n'avoit rien de dur. Il n'y avoit point de différence pour l'entretien & la maniere de vivre, entre les maîtres & les valets; ceux ci n'étoient tenus qu'à fournir une certaine quantité de fruits, de bétail, d'habillements. Du reſte ils étoient libres. Rarement arrivoit-il qu'on fouettât un eſclave, ou qu'on le mît en priſon. Il n'étoit pas non plus du reſſort de la diſcipline domeſtique de lui ôter la vie.

Le goût des Allemands pour la liberté étoit invincible. C'étoit leur plus grande félicité. La néceſſité les fit paſſer, il eſt vrai, de l'égalité à l'état de ſociété. Ils avoient beſoin pendant la guerre d'un chef qui les conduiſit, & pendant la paix de quelqu'un qui maintint l'ordre. Tous ne compoſoient pas cependant un ſeul & même

même état. Chaque peuplade avoit sa conſtitution particuliere. La nobleſſe créoit les Rois, & la valeur les Ducs. Quoiqu'ils euſſent des Princes, c'étoit au peuple qu'il falloit faire connoître les affaires importantes & les beſoins de l'état. Leurs aſſemblées s'ouvroient par un repas. On y décidoit de la paix ou de la guerre. Ils penſoient que les feſtins faiſoient naître la confiance, & rendoient plus propres à former des projets. Le premier jour ils ſe régaloient & délibéroient; le ſecond ils prenoient à jeun leur derniere réſolution. *Ils prennent pour délibérer*, dit Tacite, *un temps où la diſſimulation n'a par lieu, & pour réſoudre un temps, où ils ne ſauroient ſe tromper.*

Leurs Princes n'avoient d'autres revenus, outre les terres qui leur appartenoient en propre, qu'une partie des amendes, & ce que le peuple leur donnoit en bétail & en fruits. Toute la nation les accompagnoit à la guerre. La nobleſſe tenoit à honneur de former leur cour & leur ſuite. Elle mangeoit à leur table.

A meſure que les acquiſitions s'accrurent, & que les Princes garderent pour eux une partie des pays conquis, ils ſe virent en état de récompenſer ceux qui les ſuivoient. Auparavant il y avoit des vaſſaux ſans fiefs; mais alors s'introduiſirent les fiefs. Le Prince donna le revenu annuel d'une partie de ſes terres à ceux qui l'avoient accompagné; dans la ſuite ils en jouirent leur vie durant; enfin elles paſſerent des peres aux enfants. Ceux qui avoient reçu de pareils biens du Prince, les partageoient à leur tour entre quelques-uns de leur compatriotes qui par-là dépendoient d'eux, & étoient appellés *Sous-Vaſſaux*.

L'amour de la liberté rendit les Allemands guerriers. Leur éducation & leur genre de vie errante nourriſſoit ce goût. Nous verrons bientôt que leur religion même y contribuoit auſſi. Des nations entieres regardoient la guerre comme l'unique chemin de la gloire, & la poltronnerie étoit à leurs yeux le comble de l'opprobre. Les Cattes portoient à leurs

doigts

doigts des anneaux de fer comme des chaînes honteuſes dont ils n'étoient délivrés que lorsqu'ils avoient tué un ennemi.

Quand l'état étoit tranquille, les Allemands formoient des colonies qui étoient obligées de ſe faire jour à travers des pays étrangers, & de chercher des nouvelles demeures. L'infanterie faiſoit leur principale force. Leur cavalerie étoit peu nombreuſe, mais bien dreſſée. Le javelot, l'arc, la fronde, la lance, étoient leurs armes ordinaires. Ils ne connoiſſoient ni harnois, ni cuiraſſe. Ceux qui portoient un caſque, avoient la coutume de l'orner des cornes d'une bête ſauvage. Rien n'étoit plus ſacré pour eux que leur bouclier. En le perdant, on perdoit l'honneur. Les jeunes gens attendoient avec impatience l'inſtant où ils ſe verroient armés; ce n'étoit qu'alors qu'ils étoient majeurs & regardés comme des hommes. Tant que les Allemands n'eurent que des armes légeres, le terme de la majorité fut fixé à quinze ans: on le détermina à

vingt sous les Rois de la seconde race, parce que ce fut sous eux que s'introduisit l'usage d'armes plus pesantes. Le bouclier étant parmi eux la plus grande marque d'honneur, c'est par cette raison aussi qu'il étoit d'usage lorsqu'un Prince montoit sur le trône, de l'élever sur un pavois & de le présenter ainsi au peuple.

La religion des anciens Allemands tenoit plus que celle des Grecs & des Romains à ce culte que la nature inspire envers la divinité. Ils reconnoissoient qu'il étoit absurde vouloir rendre la divinité par des figures. Ils l'adoroient dans le silence des bois, sans images & sans temples. Quelques-uns pourtant confondoient les créatures avec le Créateur, & avoient des usages qui sur plusieurs objets du culte, s'accordoient avec les usages d'autres nations fort éloignées; c'est pour cela sans doute que *Tacite* s'est imaginé qu'ils adoroient l'*Isis* des Egyptiens.

Outre la divinité, leurs Bardes célébroient encore les louanges de leurs héros, & de leurs héroines. Ils élevoient

par

par des chanſons leur bravoure, leur intrépidité, leur magnanimité. Les Romains crurent que c'étoient autant de divinités de ce peuple, & leur donnerent des noms latins. Les Allemands admettoient une providence, & l'immortalité de l'ame; mais la ſuperſtition qui s'empare ſi aiſément d'eſprits peu cultivés, altéra bientôt ces ſublimes vérités. L'envie de découvrir les deſſeins de Dieu enfanta pluſieurs ſortes de préſages. Les changements de la Lune, le henniſſement des chevaux, l'eau, & même le ſang humain, ſervoient à leurs prophéties. Ils tiroient encore des branches d'arbres des prédictions auxquelles ils ajoutoient autant de foi, que nos mineurs en ajoutent à leur baguette divinatoire. La croyance de l'immortalité de l'ame les rendoit intrépides & téméraires à la guerre; ils n'examinoient jamais ſi les raiſons qui les y portoient étoient juſtes & légitimes.

Leur culte extérieur étoient ſans pompe & ſans éclat. La ſombre horreur des forêts

forêts entretenoit mieux leur dévotion, que ne le faiſoient chez les Grecs & chez les Romains leurs temples ſomptueux & magnifiques.

C'étoit dans le plus grand ſilence que les Allemands devoient, ſuivant les ordres de leurs prêtres, vaquer à leurs ſacrifices, dans leſquels ils immoloient quelquefois des victimes humaines.

Ils ne connoiſſoient pas les arts qui demandent beaucoup d'invention & de travail. On les loue pourtant d'avoir ſu faire de la toile. C'étoit la principale occupation de leurs femmes. Ceux qui habitoient les côtes, connoiſſoient la navigation & la conſtruction des vaiſſeaux. Ils ne connurent proprement les arts que lorſque les Romains les eurent vaincus. Cependant ils n'étoient pas incapables d'apprendre. *Jornandés* exalte beaucoup le goût des Goths pour les ſciences. Il raconte qu'un Philoſophe Grec leur trouva de ſi heureuſes diſpoſitions, qu'il leur enſeigna preſque toute la philoſophie. Il leur apprit la morale, la phyſique, l'aſtronomie,

nomie, & même la logique. Tout ſauvages qu'étoient les anciens Allemands, ils ne manquoient ni de jeux ni de divertiſſements. Ils avoient une muſique quoique médiocre, & s'amuſoient à des eſpeces de tournois. Courir, nager, chaſſer, étoient leurs principaux exercices. On ſait que *Charles-Magne* s'y livroit auſſi, & qu'il y excelloit.

Les loix des Allemands n'étoient ni nombreuſes ni étendues. Elles puniſſoient ſévérement la trahiſon, la déſertion, la lâcheté. Leurs Juges étoient ſinguliérements honorés, & on n'en conféroit la dignité qu'aux perſonnages les plus illuſtres & les plus anciens de la nation. Des cheveux blancs étoient à leurs yeux la marque de l'expérience & de la prudence. On donnoit aux Juges des Aſſeſſeurs pour les aſſiſter dans les cas difficiles; & c'eſt là ſans doute l'origine de nos échevins. Chaque peuplade d'anciens Allemands avoit ſes uſages particuliers, parce qu'elles ne ſe réuniſſoient que lorsqu'il

étoit

étoit queſtion de s'oppoſer à un ennemi commun.

Une ſimplicité admirable caractériſe les différentes loix des Allemands; on y découvre auſſi leur rudeſſe naturelle, & des traces fréquentes de cet eſprit guerrier & de ce goût invincible pour la liberté, qui les diſtinguoient particuliérement. Elles exigeoient dans des cas douteux & embaraſſants, des preuves ſingulieres, qu'on nommoit *Jugements de Dieu.* De ce nombre étoit le Duel, la preuve du feu, celle de l'eau, &c. On ſera peut-être étonné de voir nos ancêtres, faire dépendre l'honneur, la fortune, & la vie de leurs concitoyens de preuves ſi peu propres à découvrir l'innocence, & dont l'iſſue étoit ſujette à tant de hazards. Cette ſurpriſe ceſſera pourtant, ſi l'on fait les réflexions ſuivantes.

Avant l'établiſſement de la monarchie des Francs, chaque famille étoit libre & indépendante: ces familles ſe brouilloient-elles, elles ſe faiſoient auſſitôt la guerre l'une à l'autre. Le combat déci-

doit

doit de tout. Peu à peu on ſoumit ces combats à certaines loix; on fut obligé de ſe battre en regle devant des Juges. Ces limitations eurent cela d'avantageux, qu'elles mirent des bornes à une liberté qu'on pouſſoit trop loin.

La ferme perſuaſion d'une providence fut encore une des cauſes qui introduiſirent chez les Allemands ces Jugements de Dieu. Ils croyoient fermement, que l'être ſuprême devoit les éclairer dans les cas douteux, & leur révéler ce qui étoit juſte ou injuſte. Lorsqu'une nation, dit *Tacite*, vouloit faire la guerre à une autre, on tâchoit de faire ſur elle un priſonnier auquel on oppoſoit enſuite un champion, & de l'iſſue de ce duel on auguroit quel ſeroit le ſuccès de la guerre. Des peuples qui croyoient que le duel étoit un moyen déciſif dans les querelles d'état, pouvoient bien lui attribuer la même vertu daus leurs différents civils, & par cela-même encore recourir à d'autres voyes tout auſſi équivoques.

Enfin

Enfin il faut conſidérer que ces ſortes de preuves peuvent être juſtifiées en quelque maniere par les mœurs mêmes de ceux qui les introduiſirent. C'étoit un peuple guerrier qui ne connoiſſoit d'autre gloire que la réputation de la valeur; mais pour l'acquerir cette réputation, il falloit du courage, de l'adreſſe, & de la force. On ne connoiſſoit gueres d'autres crimes chez cette nation que ceux qui naiſſent de la foibleſſe & de la lâcheté, tels que la diſſimulation, la ruſe, l'artifice; on avoit donc quelque raiſon de croire que le coupable ne ſoutiendroit pas l'épreuve du duel.

*Charles-Magne* tâcha de reſtreindre & de limiter les loix des Lombards qui permettoient le duel. Il ordonna en conſéquence que les parties ne ſe battroient qu'avec des bâtons. Son fils *Louis* au contraire leur laiſſa la liberté du choix entre le bâton & l'épée. Cela ſeul ſuffiroit pour prouver que le fils avoit l'eſprit auſſi foible que ſon pere l'avoit juſte & ferme. On conçoît ſans peine que les nobles

bles préférerent l'épée pour ſe diſtinguer par-là des bourgeois. La nobleſſe ſe battit donc à cheval & avec l'épée. La roture à pié & avec le bâton. Delà vient que les coups de bâton paſſerent pour le plus grand outrage, & qu'en recevoir c'étoit être traité en bourgeois.

Les duels des premiers temps ſont une preuve de l'uſage illimité que nos ancêtres faiſoient de leur liberté. Les duels du moyen âge prouvent la décadence de la bonne foi & de la probité des premiers Allemands; car ces duels n'auroient jamais été introduits ſi le reſpect dû à la religion & au ſerment ne s'étoit pas affoibli. Les duels de nos jours ſont une preuve bien ſenſible du pouvoir des anciens préjugés, & de l'ignorance la plus groſſiere en fait de véritable point d'honneur.

*Gli atti della Academia delle Scienze di Siena etc.*
C'eſt à dire:
*Actes de l'Académie des Sciences de Sienne etc.*

TROISIEME EXTRAIT. (*)
*Hiſtoire naturelle & Médecine.*

## DES LOIX DE L'IRRITABILITÉ, ÉTABLIES PAR *FELIX FONTANA*, PROFESSEUR A PISE.

### I. PARTIE.

De l'action de l'*irritabilité*, toujours produite à chaque contraction de fibre par une nouvelle ſecouſſe.

L'Auteur ſe propoſe de faire connoître les principales loix, les bornes, & la

(*) Voyez le premier pag. 258 de notre premier Journal, & le ſecond pag. 182 du ſecond.

la nature de l'*irritabilité*, nommée *Hallériene*, & de rendre plus clairs & plus ſenſibles les mouvements obſcurs & compliqués de la fibre animale.

Le principal objet qui fixe l'attention de Mr. *Fontana*, en traitant cette matiere, c'eſt de déterminer ſi un muſcle une fois irrité peut, ſans aucune autre nouvelle impreſſion, ſe contracter pluſieurs fois de ſuite, ou ſi chaque contraction demande une irritation particuliere & nouvelle, de maniere que l'impreſſion ceſſant, les contractions s'arrêtent, & que le muſcle rentre dans l'état de repos.

Il me ſemble, dit Mr. *Fontana*, que nous ſairons parler en l'abrégeant; il me ſemble, en conſidérant avec attention la nature de l'élaſticité, trouver entre cette qualité des corps & l'irritabilité une analogie, qui me fait penſer que toutes les contractions qu'éprouve un muſcle, devoient être attribuées à la même irritabilité, comme on attribue à l'élaſticité la continuation des ébranlements

ments & des vibrations qu'elle produit dans les corps élaſtiques.

L'élaſticité entretient aſſez long-temps les oſcillations dans les corps élaſtiques; pourquoi l'irritabilité une fois produite, ne feroit-elle pas eſſuyer aux muſcles une ſuite de contractions?

Pluſieurs Savants célebres que j'ai conſultés autrefois ſur ce ſujet, ſe ſont accordés à penſer comme moi, qu'une ſeule impreſſion ſuffiſoit pour exciter pluſieurs contractions.

Je me ſuis cependant apperçu dans la ſuite, que cette opinion, quoiqu'adoptée par tant de gens habiles, étoit deſtituée de fondement, & que chaque contraction devoit être regardée comme l'effet d'une irritation particuliere.

Il eſt généralement avoué, *que l'effet ceſſe, dès que la cauſe ceſſe d'agir.* L'irritabilité étant la cauſe des contractions des muſcles, il eſt clair que le muſcle venant à ſe relâcher & à rentrer dans ſon premier état, l'effet de l'irritabilité, qui eſt la contraction du muſcle même, doit pareille-

pareillement ceſſer; par conſéquent il faut pour chaque nouvelle contraction, une nouvelle irritation.

Les expériences faites ſur pluſieurs eſpeces d'animaux confirment encore cette aſſertion. Auſſitôt qu'ils ont perdu une certaine quantité de ſang, leur cœur reſte tranquille & ſans agitation; mais ſi on l'excite par quelque ſtimulant extérieur, on voit qu'à chaque impreſſion répond d'abord une contraction, & jamais deux de ſuite; ce qui prouve bien clairement, ſi je ne me trompe, qu'une ſeule irritation ne ſauroit être la cauſe de pluſieurs contractions ſucceſſives. D'ailleurs la réſiſtance qu'oppoſent les fibres muſculaires, doit néceſſairement affoiblir la force de l'irritabilité, puiſque ſans cela le muſcle ſe contracteroit toujours plus & ne reviendroit jamais à ſon premier état; il faut donc rafraîchir, renouveller, pour ainſi dire, cette force de l'irritabilité épuiſée par la réſiſtance des fibres; & par cela même il faut un

nouveau ſtimulant pour une nouvelle contraction.

Quand on ouvre des animaux qui viennent d'expirer, ou qui ont perdu beaucoup de ſang, on voit que le cœur après une diaſtole, reſte dans un état de repos, & qu'il n'éprouve pas ſitôt une nouvelle contraction, malgré les fréquentes impreſſions que le ſang des veines fait ſur ſes ventricules; j'en conclus donc encore qu'une nouvelle contraction demande une nouvelle irritation.

En général tous les corps mis en mouvement ne changent leurs directions ou leurs vîteſſes, que lorſque la cauſe de leurs mouvements commence, ou à changer leur direction, ou à s'affoiblir, & les muſcles contractés ne ſe relâchent qu'après que la cauſe irritante a ceſſé d'agir.

Pour ſe convaincre plus facilement encore que les muſcles ne ſe contractent que par des irritations nouvelles, on n'a qu'à faire attention à certains mouvements qu'exécutent les animaux, & qu'ils peu-

peuvent toujours continuer, répéter, ou faire ceſſer à leur volonté.

L'Auteur parle ici de deux expériences d'élaſticité qui l'avoient autrefois réduit au point de croire qu'un muſcle une fois irrité pouvoit éprouver une ſuite de contractions. Ce ſont les mouvements d'une lame d'acier qu'on a tendue, & les vibrations d'un pendule qui ſe conſervent aſſez long-temps; mais ces exemples ne ſauroient invalider l'opinion qu'il ſoutient.

La lame d'acier & le pendule continuent leurs vibrations & leurs mouvements au moyen des impulſions qu'ils reçoivent par les différents degrés d'élaſticité & de gravité conformément aux premieres notions de la phyſique.

Rien de pareil ne ſe paſſe dans les fibres animales; auſſitôt que l'irritation ceſſe, elles reprennent leur premiere forme & redeviennent auſſi flexibles qu'elles l'étoient avant la contraction, ſans qu'on découvre la moindre cauſe qui puiſſe ou qui doive faire continuer ce mouvement.

Une difficulté bien plus grande encore, & qui m'a paru, dit Mr. Fontana, faire beaucoup de peine à plusieurs personnes, c'est que le cœur de certains animaux, des grenouilles, par exemple, mis dans un verre, & garanti de l'air extérieur, reprend son mouvement, & recommence à se contracter & à se dilater à diverses repriſes; d'où il semble qu'on peut conclure qu'une simple irritation est la cause de tous ces mouvements. Mais si l'on pense que l'air est l'élément le plus subtil & le plus actif; que son élasticité diminue ou augmente d'un instant à l'autre; que les particules innombrables de matieres hétérogenes qu'il renferme dans son sein, fermentent sans cesse; qu'elles accélerent ou diminuent leurs mouvements à proportion du degré de chaleur dans lequel il se trouve, si, dis-je, l'on fait attention à toutes ces choses, l'on comprendra aisément que l'irritabilité d'un muscle peut être en quelque sorte ressuscitée, & que ses mouvements presqu'éteints peu-

peuvent être ranimés par des cauſes ſans nombre.

Il eſt encore vrai qu'un muſcle ne peut reſter contracté long-temps ſans que ſes fibres commençent à trembler continuellement, & ſans que ce tremblement s'augmente à proportion du degré de contraction qu'il y a. Quoiqu'on obſerve que les ſtimulants externes produiſent toujours cet effet, nous ſavons à n'en pouvoir douter que ces contractions réſultent aüſſi des ſtimulants internes & du fluide nerveux; & c'eſt ainſi que nous voyons que le fluide électrique qui l'imite par ſa ſubtilité, ſa force & ſa célérité, excite conſtamment une contraction dans le cœur d'une grenouille.

On n'invalidera pas non plus ce que nous venons d'avancer, en diſant que le cœur de quelques animaux tremble ſans aucune nouvelle irritation apparente: car les expériences faites ſur des animaux qui ont le ſang chaud, confirment notre aſſertion. Leur cœur irrité une fois, ne ſe contracte auſſi qu'une fois; & tout le

mouvement ſe perd, dès qu'on tire le ſang de l'un & de l'autre ventricule. C'eſt une expérience que j'ai faite nombre de fois à Bologne d'après les obſervations de Mr. *Haller*, & en préſence de pluſieurs perſonnes; elle m'a toujours réuſſi.

## II. PARTIE.

### Des moyens de reveiller après un certain temps l'irritabilité proportionnément à la qualité & à l'état de la fibre.

#### 1. *Obſervation.*

Le célebre *Whytt* a vu que les cœurs des animaux, après être reſtés long-temps immobiles, ont recommencé à ſe contracter ſans aucune cauſe ſtimulante; qu'ils ont continué pendant quelque temps ces mouvements, & ſont devenus de nouveau immobiles; ces divers phénomenes ont même duré un aſſez long eſpace de temps.

Les expériences que Mr. *Fontana* a répétées ſur des cœurs d'anguilles, de gre-

grenouilles, de tortues, de lapins, de chevreaux, & d'autres jeunes animaux, ont pleinement confirmé cette obſervation.

*2. Obſervation.*

Les ſtimulants externes, tels que l'injection de l'air ou une legere ponction, n'ont pas toujours aſſez de force pour faire revenir l'irritation dans des cœurs qui ſe ſont relâchés après quelques contractions; c'eſt ce que l'Auteur a remarqué dans les cœurs des grenouilles, des tortues, & particulierement des anguilles.

*3. Obſervation.*

Les cœurs de divers animaux ont des battements plus ou moins fréquents. J'ai obſervé que le cœur d'une grenouille ſe contracte ſoixante-ſept fois, celui d'une anguille vingt-quatre fois, & celui d'une tortue dix fois dans une minute. Il faut pourtant remarquer que plus l'animal approche de la mort, plus ces battements ſe ralentiſſent. J'ai vu dans ces moments

le cœur d'une grenouille ne battre que dix fois dans une minute, celui d'une anguille deux à trois fois, & le cœur d'une tortue n'avoir que dix battements dans vingt-deux minutes.

*4. Observation.*

Les animaux qui ont le ſang chaud, & ceux qui approchent de l'état d'embrion, ou de *point ſaillant*, ont des oſcillations de cœur beaucoup plus fréquentes encore. Le cœur de l'écureuil, par exemple, bat au delà de cinq cent fois dans une minute; ceci paroîtra peut-être incroyable; je puis cependant aſſûrer l'avoir vérifié plus d'une fois. Si l'on m'objecte la difficulté de s'aſſûrer de ce calcul, je répondrai en expliquant la maniere dont je m'y ſuis pris.

J'ai vu que le mot *undutré* prononcé rapidement & trois fois de ſûite faiſoit préciſément un des battements de mon pouls. Puis appliquant ma main ſur le côté gauche de l'animal, j'ai ſenti qu'à peine j'avois prononcé ce mot, que le cœur de l'animal avoit déjà battu quatre fois.

fois. Après avoir continué long-temps cette obſervation, je me ſuis cru autoriſé à conclure que le cœur de cet animal bat au moins dix fois pendant trois oſcillations de mon pouls; mais celui-ci a ſeptante cinq battements par minute, donc le cœur de ce petit animal en a 750; j'ai déduit encore le tiers de cette ſomme, pour donner quelque choſe à la timidité de l'animal, quoiqu'il fut apprivoiſé depuis longtemps.

*5. Obſervation.*

Les oreillettes du cœur battent dans tous les animaux pendant chaque contraction des ventricules, deux, trois, ou pluſieurs fois.

Toutes ces expériences prouvent donc:

1. Que chaque contraction de muſcle eſt l'effet d'une irritation particuliere.
2. Que ſi le muſcle ne ſe trouve pas dans une certaine diſpoſition, ou dans l'état que l'Auteur appelle *état*

*d'irritatibilité*, aucune irritation, quoiqu'elle agiſſe ſur le muſcle même, n'y produira la moindre contraction.

3. Que les muſcles de divers animaux ſont ſuſceptibles de divers degrés d'irritabilité.

4. Qu'il faut abſolument qu'il s'écoule un certain temps pour que le muſcle ſoit de nouveau ſuſceptible d'irritabilité.

## III. PARTIE.

### De l'inefficacité des eſprits animaux dans les mouvements des muſcles.

L'Auteur ſoutient que les eſprits animaux *excitent* les mouvements des muſcles, mais qu'ils ne les *produiſent pas*. Il tâche encore de réfuter par trois arguments, ceux qui, contre le ſentiment de Mr. *Haller*, prétendent le contraire.

1. Selon l'hypoteſe même des adverſaires, le muſcle une fois contracté, ne ſe relâcheroit jamais.

2. Le

2. Le muſcle relâché recommenceroit d'abord & toujours à ſe contracter; &
3. Il ſe contracteroit lors même qu'il eſt dans un état de repos.

Sans ſuivre l'Auteur dans les détails où il entre, il ſuffira de dire qu'il tire ſes principales preuves de la préſence continuelle des eſprits animaux qui doivent exciter des contractions dans les fibres muſculaires.

On pourroit peut-être, dit-il, attaquer cette théorie en diſant qu'elle ne met pas en état d'expliquer comment les ſtimulants les plus foibles ont fait reparoître la contraction dans des muſcles où ſouvent les plus fortes irritations n'ont pu produire le moindre changement. L'Auteur répond par la diſtinction qu'il a faite plus haut entre une *cauſe excitante* & une *cauſe efficiente*. Après avoir allégué divers exemples, il termine ſa diſſertation par la remarque ſuivante. Les muſcles des grenouilles dont on coupe les nerfs, ſe contractent encore quelques

jours après cette opération, & reſtent irritables ſans avoir de nerfs; par conſéquent les nerfs ne ſont pas la cauſe de l'irritabilité des fibres muſculaires.

## DESCRIPTION HISTORIQUE DE DEUX MALADIES PARTICULIERES

PAR CHARLES TONINI.

DOCTEUR EN PHILOSOPHIE ET EN MÉDECINE, ET SECRÉTAIRE DE L'ACADÉMIE DE SIENNE.

### I. DESCRIPTION.

Un homme d'environ quarante ans, énervé, rempli d'humeur craſſes, pituiteuſes, & qui embaraſſoient la circulation, ne pouvoit être couché ni ſur le dos, ni ſur le côté; & lorſqu'accablé de fatigue il cherchoit à réparer ſes forces par un peu de repos, il étoit obligé de paſſer les nuits entieres aſſis dans ſon lit, ſoutenant ſa tête de ſes mains que por-

portoient ſes genoux. Il étoit d'une maigreur extrême & de couleur de ſaffran. Son pouls languiſſant alloit vîte. D'ailleurs toutes ſes fonctions ſe faiſoient bien, ſes excrétions ne péchoient ni par la quantité, ni par la qualité. Il mangeoit & buvoit modérément. Il fut très-difficile dans ces circonſtances de connoître la nature ainſi que la cauſe de cette maladie, & d'ordonner les remedes néceſſaires.

L'Auteur ſe borna donc à une cure palliative. Quinze jours s'écoulerent ainſi, au bout deſquels le malade expira, ſans que ceux qui étoient près de lui s'en apperçuſſent.

Curieux d'apprendre à connoître la nature d'une maladie qu'il n'avoit pas été poſſible de découvrir par ſes ſymptômes, Mr. *Tonini* fit ouvrir le corps; on ne trouva d'abord que les reins qui fuſſent altérés & encore ſi legérement, qu'il n'étoit pas poſſible que cette altération eût influé ſur la mort du malade. Mais en ouvrant la poitrine on apperçut du

II. DESCRIPTION.

*François L...* artiſan, âgé de ſoixante ans, avoit fait de grands excès dans le boire & dans le manger. De cuiſants chagrins, un air mal-ſain qu'il reſpira long-temps, & l'uſage immodéré qu'il fit du vin, acheverent de ruiner ſa conſtitution. Affoibli, exténué de maigreur, & reſpirant à peine, il ſe rendit à l'Hôpital de Ste. Marie des Echelles, pour être guéri. Ce que ſa maladie avoit de particulier & de diſtinctif, c'eſt *qu'il étoit abſolument impoſſible au malade d'avaler quelque liquide que ce fût, tandis qu'il prenoit ſans difficulté toute ſorte d'aliments ſolides, pourvu qu'ils ne fuſſent pas mêlés avec trop de fluide.*

Chargé du ſoin de cet homme, j'étudiai avec attention tous les ſymptômes de ſon mal. Je lui trouvai le viſage enflammé, des taches livides ſur-tout aux joues, les yeux languiſſants & étonnés & toutes les parties extérieures du goſier fort contractées; ſon pouls étoit un peu inégal & fréquent; ſa langue extrême-

ment

ment ſeche & blanchâtre; ſes urines étoient en petite quantité, de couleur de ſaffran & épaiſſes, elles dépoſoient encore un ſédiment filamenteux; ſes ſelles, qu'il ne rendoit que par artifice, étoient petites, d'ailleurs quant à la couleur, & à la conſiſtance, preſque naturelles. La fievre qu'on nomme quotidienne intermittente, le prenoit régulierement tous les jours après minuit, & les accès duroient ſix heures. Je me convainquis par l'examen du bas ventre, que ce qui l'empêchoit d'avaler des fluides, ne venoit point des viſceres; & tous les remedes que je lui adminiſtrai, n'ayant produit aucun effet, j'en conclus que le ſiege du mal devoit être principalement dans les organes de la reſpiration. Enfin le malade après ſix mois de ſouffrances termina ſes jours dans les accès d'une fievre aiguë & d'une violente oppreſſion.

Afin de connoître la ſource d'une maladie ſi ſinguliere je fis ouvrir le cadavre. Après la ſéparation des téguments communs du goſier, on vit que la tête

du

du larynx & les parties annexées étoient couvertes d'une humeur fort tenace, & qui en défiguroit tellement la texture tant intérieure qu'extérieure, qu'on ne pouvoit plus en reconnoître l'organiſation: les muſcles, les ligaments, les cartilages & les glandules, avoient non ſeulement perdu l'uſage de l'action qui leur eſt propre, mais étoient encore dégénérés en un corps ſquirreux.

L'épiglotte trois fois plus groſſe que dans l'état naturel, & courbée comme un tube cylindrique, ne pouvoit ni s'ouvrir pour la reſpiration, ni fermer la glotte comme il faut qu'elle le faſſe lorſqu'on boit ou que l'on mange: plus élevée qu'il ne falloit, & ſéparée de la glotte de maniere qu'elle faiſoit avec la baſe de la langue un angle obtus, elle n'avoit plus de liaiſon ni avec elle & ſes cartilages, ni avec l'os Toide.

Je fis encore ouvrir la tête du larynx, & je trouvai toute la trachée juſqu'aux bronches, remplie de ſquirres & de glandules

cules qui avoient beaucoup plus de volume que ne comporte l'état naturel.

Le poumon droit plein de tubercules étoit d'une couleur cendrée, le gauche n'étoit qu'adhérent à la pleure & d'un rouge tirant ſur le porphyre.

On examina encore le reſte de la poitrine, & les parties du bas ventre; mais elles n'offrirent rien de particulier.

*1. Obſervation.*

Il n'eſt pas douteux qu'il ne faille mettre au nombre des cauſes qui ont donné lieu à cette maladie, l'uſage immodéré du vin, un air mal-ſain, & l'exercice même de la profeſſion du malade, qui l'expoſoit ſans ceſſe à l'intempérie des ſaiſons.

*2. Obſervation.*

La cauſe prochaine de cet accident, occaſionnoit habituellement au malade ce qui nous arrive quelquefois, quand nous négligeons de fermer à temps la glotte, c'eſt qu'alors quelque peu de boiſ-

boiſſon ou d'aliment s'échappe & tombe dans la cavité du larynx.

*3. Obſervation.*

Si ce mal n'étoit dans le larynx, il n'eſt pas indifférent d'obſerver qu'il avoit principalement ſon ſiége dans l'épiglotte.

*4. Obſervation.*

On ne trouve aucun cas ſemblable à celui-ci dans les obſervations que renferme l'immortel ouvrage du célebre *T. B. Morgagni, ſur le ſiege & les cauſes des maladies découvertes par l'anatomie.* Reconnoiſſons pourtant que cet habile homme l'a prévu; car, en parlant des maux que peuvent occaſionner des obſtacles qui gênent la flexibilité de l'épiglotte, il dit, que des inflammations, des convulſions, ou tels autres accidents qui attaqueroient cette partie, rendroient alors le paſſage des liquides extrêmement difficile.

*5. Ob-*

*5. Observation.*

L'inflammation, les tubercules, l'altération des urines, la conſtipation, la fievre, étoient des ſuites très-naturelles de l'impoſſibilité où étoit le malade de prendre des liquides.

Cette partie eſt terminée par quelques lettres anatomiques ſur divers ſujets; comme, par exemple, l'hiſtoire d'une vieille femme boiteuſe quoique ſans luxation ni fracture à l'os de la cuiſſe apppellé l'Innominé. 2. La deſcription d'un Crane rongé. 4. Examen de deux figures deſſinées par le célebre *Euſtache*. 5. Des Hermaphrodites. 6. D'une Hernie du bas-ventre qui occaſionna l'inflammation des inteſtins & la mort du malade. 7. D'une machoire inférieure qui manquoit des cavités nommées les Alvéoles qui reçoivent les dents. 8. D'un Pouſſin couvert de plumes qui fut trouvé par hazard dans le ventre d'une Poule. 9, D'un ſingulier fœtus de Vache qui n'avoit qu'un œil au milieu du front.

Paſ-

Paſſons à l'Hiſtoire Naturelle. Après une aſſez longue diſſertation ſur les changements que notre Terre a ſoufferts, ſur les cauſes auxquelles on a juſqu'à préſent attribué ces changements, & ſur leur inſuffiſance, Mr. *Baldaſſarri* donne la deſcription d'une machoire foſſile pétrifiée qu'on a trouvée près de Sienne. L'Auteur en a deux morceaux, qui appartiennent à la machoire inférieure d'un animal inconnu, & qui enſemble peſent cent quarante huit livres. Le morceau du côté droit eſt long d'un pied, huit pouces & trois lignes de Paris, & haut de dix pouces. Le morceau du côté gauche eſt privé de la partie antérieure qui devoit réunir les deux morceaux; chaque morceau a deux dents molaires dont l'émail eſt blanc & luiſant.

Enſuite Mr. *Janus Plancus* dans une lettre à Mr. *Giannelli* donne la deſcription & la figure de deux ſortes d'Holothuries, avec plus d'exactitude que n'en ont les figures & les deſcriptions de ces Zoophites marins qui ſe trouvent dans les

les œuvres de *Rondelet* & de *Bohadſch*. L'Auteur y ajoute quelques remarques ſur la Main de mer.

Le Docteur *François Caluri* décrit une coquille marine foſſile, qu'il a trouvée très-bien conſervée dans les collines de Sienne, qui en contiennent beaucoup. Cette coquille a la figure d'une pantoufle ou d'un ſabot. Elle préſente du côté de l'ouverture un émail uni luiſant, & blanc comme le lait, du côté oppoſé elle eſt d'un blanc ſale, & elle a des inégalités aſſez ſemblables à celles des écailles d'huitre. Cette coquille étoit fort fragile, & compoſée de couches ou feuilles minces, & renfermée dans une eſpece de Pourpre. L'Auteur en a trouvé pluſieurs, & toujours dans des Pourpres: il penſe qu'elles ſont d'une eſpece particuliere qui eſt encore inconnue. Il la nomme *Crepidula foſſilis, non mutata, Agri Senenſis, Paraſiticâ, a nemine adhuc recenſita, qua ſemper invenitur in ventre aliarum Coclidum.* Après l'impreſſion de ſon mémoire, Mr. *Caluri* a appris qu'une coquil-

coquille ſemblable à celle-ci ſe trouve dans l'Index de *Gualtieri*, & que *Michelt* l'avoit d'abord trouvée ſur les côtes de l'île de l'Elbe, & rangée parmi les Patelles. Si c'eſt ſa place, Mr. *Caluri* penſe qu'il faut la mettre dans la troiſieme eſpece de *Lepas*, ſuivant Mr. *Angerville*, & dans la troiſieme ſection des *Lepas*, ſuivant Mr. *Addanſon*, *Hiſtoire des coquilles du Senegal.*

Cette claſſe eſt terminée par les tables de la quantité de pluie tombée à Sienne depuis l'an 1763 juſqu'à l'an 1765.

## *Mathématiques.*

La premiere piece regarde la quadrature de quelques eſpaces cylindriques, qui ont pour baſe des paraboles, pour ſervir de ſuite à un mémoire de Mr. *de la Hire*, qui ſe trouve parmi ceux de l'Académie Royale des Sciences de Paris, an 1707. L'Auteur, Mr. *Candide Piſtoj*, démontre ſes théoremes à la maniere des Anciens.

La

La ſeconde piece eſt du P. *Ximenès*; le ſujet en eſt la queſtion qu'on agite ſur l'accroiſſement que reçoivent les rivieres d'une eau nouvelle qu'on y fait entrer, & ſur le décroiſſement que les rivieres ſouffrent par les ſaignées. Pour décider cette queſtion il faudroit connoître la loi que ſuivent les vîteſſes des couches d'eau depuis la ſurface de la riviere juſqu'au fond. Si l'on connoiſſoit cette loi, on pourroit trouver la vîteſſe moyenne; & le produit de la vîteſſe moyenne par la ſection du courant nous donneroit la quantité d'eau pour chaque inſtant.

Pour la loi de cette vîteſſe, on a juſqu'à préſent adopté deux hypotheſes. L'une eſt de *Torricelli*, de *Mariotte*, de *Guglielmini*, &c. & porte que les vîteſſes des différentes couches ſont comme les racines quarrées des hauteurs, & que par conſéquent l'échelle de ces vîteſſes eſt une parabole. L'autre hypotheſe eſt que les vîteſſes des couches ſont comme les hauteurs, & que leur échelle eſt un triangle. Cette hypotheſe a pour

Auteurs *Caſtelli*, *Barattieri*, & *Montanari*.

Mr. *Zendrini* a compoſé en italien un livre ſur *les loix & les phénomenes des eaux courantes*. Il y rapporte nombre d'obſervations & d'expériences, par leſquelles il paroît que les deux hypotheſes dont nous venons de parler, s'écartent de la vérité, & qu'il n'y a point de loi générale qui ait lieu dans toutes les vîteſſes des eaux courantes. Toutes ces expériences donnent le même réſultat, qui eſt celui qu'ont donné à Mr. *Pitot* celles qu'il a faites dans la Seine (*), & qui eſt qu'en général la vîteſſe de l'eau va en diminuant vers le fond; & qu'il y a même des endroits où l'eau eſt preſque dormante vers le fond, ſurtout aux endroits où l'eau eſt fort rapide à la ſurface & où il y a peu de profondeur. D'où l'on ne peut tirer aucun principe de pratique.

Les

(*) Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de Paris 1732. *Note tirée de l'AUTEUR.*

Les eaux courantes rencontrent deux ſortes d'obſtacles. Une ſorte vient de la réſiſtance du fond, des bords, des piles de pont &c. La ſeconde ſorte d'obſtacles réſulte des réſiſtances des différentes couches du fluide. Cette ſorte de réſiſtance eſt beaucoup plus conſidérable que la premiere, & de plus elle produit un autre effet; c'eſt que la réſiſtance de la couche plus lente rallentit le mouvement de la couche plus vîte, & la réſiſtance de celle-ci augmente la vîteſſe de celle-là.

L'Auteur calcule l'effet des nouvelles eaux ajoutées à la riviere & l'effet des ſaignées, d'abord ſans conſidérer ces réſiſtances, enſuite en les conſidérant; & fait voir que les réſultats de ces différentes hypotheſes ſont ſi différents que cette matiere mériteroit d'être étudiée avec ſoin (*).

Pour

(*) Qu'on nous permette de le dire, & de le répéter dans l'occaſion On ſe perd dans des calculs auſſi ſublimes qu'inutiles, dans des expériences auſſi curieuſes que ſtériles; & l'on abandonne les ſujets utiles, je dirois preſque néceſ-

Pour l'éclaircir, le P. *Ximenès* penſe qu'il faudroit en premier lieu trouver un inſtrument qui donnât les vîteſſes des différentes couches de fluide, ſans le mélange d'autres queſtions; qu'en ſecond lieu il conviendroit d'obſerver avec la derniere exactitude la vîteſſe de l'eau à la ſurface & celle de l'eau au fond, en répétant les obſervations en différentes circonſtances, c'eſt à dire, lorſque la riviere eſt plus ou moins groſſe, afin de s'aſſurer ſi les vîteſſes des différentes couches ſuivent toujours la même loi, ou ſi elles ſuivent des loix différentes, & comment ces loix varient; qu'en troiſieme lieu

faires. La maniere de diriger avec économie le feu qui cuit nos mets, qui échauffe nos chambres; celle de régler les rivieres &c., ſont inconnues. Nous admirons autant que qui ce ſoit les grands génies qui ont fait de belles découvertes, quelque inutiles qu'elles ſoient; mais s'ils avoient daigné deſcendre du ciel, & s'appliquer à des choſes d'un uſage journalier & général, nous joindrions le ſentiment d'une vive reconnoiſſance à celui de la plus grande admiration. *Note du Journaliſte.*

lieu il ſeroit bon de former des échelles des viteſſes trouvées lorſque l'eau eſt plus ou moins haute, afin de comparer ces échelles fournies par l'expérience avec les propoſitions que donne la théorie, & de corriger la derniere. Cette entrepriſe ſeroit très-utile, mais très-difficile à cauſe des inconvénients auxquels ſont ſujets les inſtruments dont on ſe ſert pour meſurer les viteſſes du fluide (*).

On trouve enſuite la maniere d'intégrer quelques formules logarithmiques par Mr. le Docteur *Charles Maj.* Ce mémoire ne peut pas être analyſé ſans calcul.

Mr. le Docteur *Piſtoj* rapporte une expérience qu'avoient déjà faite les Académiciens de Naples, & qu'il a répétée; la voici. Mr. *Piſtoj* ſe procura une longue plaque de métal, unie & polie comme un

(*) Le P. *Ximenès* a détaillé ces inconvénients dans une Diſſertation méchanique qu'il a publiée ſur ce ſujet, & dans laquelle il parle des inſtruments propres à meſurer la viteſſe de l'eau & celle du vent. *Note tirée de l'Auteur.*

un miroir; il l'encadra dans un chaſſis afin de pouvoir l'incliner à l'horizon autant qu'il le trouvoit à propos. Il fit faire, auſſi de métal, un parallélipipede de deux pouces de longueur ſur une baſe d'environ demi-pouce quarré.

Ce parallélipipede a toujours gliſſé le long de la plaque, ſans rouler, quoiqu'elle fût preſque verticale; & que par conſéquent la perpendiculaire tirée du centre de gravité du parallélipipede ſur l'horizon tombât hors de la baſe du parallélipipede (*).

Cette expérience, répétée cent & cent fois, a toujours eu le même ſuccès. L'Auteur a vu rouler un autre corps lorſque la droite de preſſion, ou perpendiculaire tirée du centre de gravité du corps ſur le plan, tombe hors de la baſe du corps.

Mr.

(*) Il paroît par les figures de l'Auteur que le parallélipipede touchoit la plaque par ſa baſe quarrée; ce qui rend l'expérience plus frappante *Note du Journaliſte.*

Mr. *Piſtoj* en déduit qu'un globe parfait, ſans la réſiſtance du milieu, gliſſeroit le long d'un plan incliné parfaitement uni, parce que dans ce cas la ligne de preſſion tombe toujours ſur le point d'attouchement.

L'Auteur trouve que cette expérience confirme la réſolution des forces; puiſque la force de la péſanteur eſt ici réſolue en deux, dont l'une tient le parallélipipède attaché au plan, & l'autre le fait deſcendre.

La raiſon que ces deux forces ont entr'elles eſt prouvée par des expériences qui nous ſemblent curieuſes. Quand la perpendiculaire tirée du centre de gravité du ſolide à l'horizon, tombe au dedans de la baſe du ſolide, il s'arrête à la rencontre d'une feuille de papier, & ne tombe que lorſqu'on y applique quelque force: lorſque cette perpendiculaire tombe ſur un des côtés de la baſe, le ſolide eſt arrêté par la feuille de papier, & tombe au moindre mouvement qu'on donne au plan ou au ſolide: enfin lorſque

la perpendiculaire tombe hors du ſolide, il ſe renverſe à la rencontre du papier; & plus la perpendiculaire tombe loin de la baſe, plus le ſolide ſe renverſe promptement.

On comprend par là qu'un globe doit être ſi prêt à rouler que la moindre aſpérité, la réſiſtance même de l'air ſuffit pour produire cet effet; & que l'expérience faite avec un globe ne peut réuſſir comme celle qu'on fait avec un parallélipipede. L'Auteur n'a pu faire gliſſer une boule d'ivoire, qu'en l'uſant un peu, en ſorte qu'elle devînt un peu plate d'un côté.

Enſuite on trouve une lettre latine de Mr. *Battarra* à Mr. *Piſtoj*, dans laquelle l'Auteur prétend prouver que *quelquefois l'eau, tout le reſte étant égal, coule plus vîte dans un canal courbe, que dans ſa corde droite, pourvu que la courbure ſoit uniforme, & qu'elle n'égale pas le quart de cercle.* Pour confirmer cette propoſition par des expériences, l'Auteur ſe procura trois tubes de verre, deux

deux droits, & un courbe. Le diametre du tube courbe & d'un des droits étoit de trois lignes; & celui de l'autre droit de quatre: il les boucha tous avec de la cire, en y laiſſant des ouvertures égales, qui avoient un peu plus qu'une ligne de diametre; & il vit par pluſieurs expériences que la même quantité d'eau employoit un peu moins de temps à ſortir par le tube courbe que par les droits.

Mr. *Piſtoj* répond à cette lettre, ramene ces expériences aux principes connus; en fait d'autres avec des canaux ouverts; diſtingue le cas où l'eau ſort plus vîte du canal courbe que du droit, des cas où le contraire arrive; & conclut que dans les rivieres il faut toujours préférer les lits droits aux lits courbes.

## *Aſtronomie.*

D'abord le P. *Troili* Jéſuite promet pluſieurs diſſertations ſur les Cometes. Il ſe propoſe de donner l'hiſtoire de tou-

tes les Cometes qui ont paru (*) depuis l'an 480 avant notre ere juſqu'à ce jour, avec les obſervations qu'on en a faites; d'expliquer les opinions que les Aſtronomes & les Phyſiciens ont ſoutenues au ſujet de la nature des Cometes, auſſi bien que les raiſons qu'on a de préférer l'opinion qui eſt aujourd'hui communément reçue; de détailler tout ce qui regarde leur mouvement, & la maniere de déterminer leur orbite & leur période; de traiter de leur queue; & enfin de rapporter tout ce que pluſieurs Auteurs ont dit des événements qu'elles annoncent, & des effets qu'elles produiſent.

Définition & diviſion des Cometes: utilité de leur hiſtoire: hiſtoire des Cometes qu'on a vues juſqu'à la naiſſance de Jéſus-Chriſt. Nous ne pouvons pas entrer dans le détail de cette hiſtoire. Nous dirons ſeulement que le P. *Troili* parle de

(*) L'Auteur veut ſans doute dire *qu'on a vu*; mais on lit *ſono comparſe* dans le texte. *Note du Journaliſte.*

de quelques Cometes dont n'ont pas parlé ceux qui en ont traité avant lui, & qu'il fait une prodigieuſe dépenſe d'érudition. Il cite *Cicéron* pour faire voir qu'il faut définir; *Wolf*, *Stay*, *Boscowich* pour montrer la juſteſſe de la définition qu'il donne du mot *Comete:* il examine ſi les anciens connoiſſoient le retour de ces aſtres; ſi toutes les Cometes dont ils ont parlé, ont été de vraies Cometes; en quelle année eſt arrivé le déluge de Noé; la naiſſance de Jéſus-Chriſt; celle d'Abraham; ſi le déluge & la confuſion des langues ont été l'effet d'une Comete; pourquoi l'on compte ſept Pléiades, quoiqu'il n'y en ait que ſix &c.

On ne peut, ſans les copier, rendre compte de l'obſervation de l'éclipſe de Lune arrivée le 17 Mars 1764, par le P. *Ximenès;* de celle des cordes communes au diſque du Soleil & de la Lune, & des ſinus verſes de la partie du Soleil qui ne fût pas obſcurcie dans l'éclipſe ſolaire du 1 Avril 1764 par le même; & de celle de Mr. *Cocchi.*

Nous rendrons compte de la ſuite de ces Actes, à meſure qu'ils nous parviendrons.

K.

---

LE PHASMA OU L'APPARITION, Hiſtoire Grecque, contenant les avantures de Néoclès, fils de Thémiſtocle. *Ouvrage tiré d'un Manuſcrit trouvé à Smyrne & traduit par* Mr. Poinſinet de Sivry, *de la Société Royale des Sciences & Belles Lettres de Lorraine.* Aux deux Ponts *& ſe trouve à Paris chez* Lacombe 1772. 12. 183 pages ſans l'avant-propos qui en a 8.

On nous dit dans l'avant-propos que le titre de cet ouvrage a été conſacré par la vogue qu'eurent chez les Anciens pluſieurs drames de ce nom. On ignore ſi *Menandre* traita le premier ce ſujet. *Plaute* & *Lavinius* chez les Latins l'ont traité; le fond en eſt le même chez ces différens Auteurs. Une veuve aima-

aimable croit devoir cacher à ſon ſecond époux une fille qu'elle a eue du premier; elle la fait élever en ſecret dans une chapelle conſacrée à une Divinité pour laquelle elle affecte une dévotion particuliere. Un jeune homme du voiſinage attiré par la curioſité pénétre dans ce ſanctuaire, il eſt tranſporté d'admiration & d'amour à *l'apparition* imprévue de la beauté que l'on y tient cachée, & l'épouſe du conſentement des parents. L'Auteur de l'ouvrage que nous annonçons, s'eſt ſervi du même denouement; mais il y vient par un ordre d'événements tout autre: voici ſa marche.

*Néoclès* fils de *Thémiſtocle* venoit après une guerre civile de monter ſur le trône de Tarente où les vœux des citoyens l'avoient appellé. *Porſenna*, Roi d'Etrurie, frappé de la réputation que ce nouveau Roi s'étoit faite par ſes vertus, & ſe rappellant que les oracles avoient prédit que ſon fils *Arons* trouveroit le bonheur à la cour d'un ſage couronné qui devroit tout à ſon mérite & ne de-

vroit rien à la fortune, félicita *Néoclès* ſur cet heureux évenement, par une ambaſſade dont il chargea ſon fils. Celui-ci ne tarda pas à devenir l'ami du Souverain auprès duquel il étoit envoyé; & même à jouir aſſez de ſa confiance pour lui demander le récit des évenements de ſa vie. Nous allons donner la ſubſtance de ce récit.

*Néoclès* après avoir combattu ſous les ordres de ſon Pere à Salamine, alla avec lui au ſiege d'Halicarnaſſe défendue par le Satrape *Artaban*. S'étant un jour laiſſé entraîner par ſa valeur, il fut pris & conduit dans la ville; ſa qualité de fils de *Thémiſtocle*, qui auroit dû lui ſauver la vie, alloit être la cauſe de ſa mort. Déjà l'échaffaud étoit dreſſé; il attendoit le moment où il alloit être conduit au ſupplice, lorſqu'il voit les miniſtres de la priſon en ouvrir les portes & y dreſſer un lit nuptial. *Parthénuſe* fille d'*Artaban* avoit vu *Néoclès* à ſon arrivée; charmée de ſon courage & de ſa figure, elle avoit ſommé ſon Pere de lui donner

*Néo-*

*Néoclès* pour époux, en conſéquence du vœu qu'il avoit fait de ne la gêner jamais dans le choix qu'elle pourroit faire. Lié par ſon vœu, *Artaban* y avoit conſenti; mais craignant que ce mariage ne lui attirât la diſgrace de ſon maître, il avoit condamné ſa fille à demeurer dans le même cachot avec ſon époux. Touché du procédé généreux de *Parthénuſe*, *Néoclès* l'aimoit paſſionnément, quoique l'obſcurité du cachot où ils étoient enfermés, l'empêchât de voir ſes traits. Près d'un mois ſe paſſa ainſi. Un jour *Parthénuſe* reçut ordre de ſon Pere de l'aller trouver, & quelques moments après, *Néoclès* fut auſſi appellé. Il trouva *Artaban* malade & dans des diſpoſitions très-différentes de celles qu'il lui avoit vues juſqu'alors. Le Satrape lui apprit qu'il venoit de faire partir *Parthenuſe* pour l'iſle de Rhodes avec la plus grande partie de ſes richeſſes; il lui conſeilla de retourner au camp de *Thémiſtocle* & de laiſſer ſon épouſe dans le lieu de ſa retraite juſqu'à ce que la guerre fut terminée.

née. *Néoclès* ſuivit ce conſeil; ſon retour fut un jour de fête pour les Athéniens; mais il ne put prendre aucune part à la joie publique parce qu'il étoit éloigné de *Parthénuſe*. Il confia le ſecret de ſon mariage & de ſon amour à ſon Pere, qui, à ce qu'il avoit imaginé, ne pouvoit pas ſe diſpenſer de tout approuver. La réponſe de *Thémiſtocle* fut un coup de foudre pour *Néoclès* à qui l'on déclara qu'il falloit renoncer à *Parthénuſe* & ſe diſpoſer à donner la main à la fille de *Pauſanias*, Roi de Sparte. La même nuit la ville d'Halicarnaſſe fut priſe. *Néoclès* cherchoit la mort & fit des prodiges de valeur, il vouloit ſauver la vie à *Artaban*, mais il venoit de ſe l'ôter lui-même. La gloire dont *Néoclès* s'étoit couvert, ne diminuoit pas le ſentiment de ſes infortunes. Il alloit être uni à la fille de *Pauſanias*, lorſqu'on apprit que ce dernier venoit d'être mis à mort par les Ephores pour avoir attenté à la liberté de ſa patrie. *Thémiſtocle* lui-même fut enveloppé dans ce malheur;

on

on l'accuſa fauſſement d'avoir tramé avec *Pauſanias* une conſpiration contre le gouvernement républicain des villes de la Grece; il fut banni avec ſon fils par la loi de l'oſtraciſme. Cet événement malheureux donna à *Néoclès* l'eſpoir d'être réuni à *Parthénuſe*; il conſeilla à *Thémiſtocle* qui étoit embaraſſé ſur le choix de l'aſyle où il ſe retireroit, d'aller trouver *Parthénuſe* dans l'isle de Rhodes. On y envoya un vaiſſeau; mais il rapporta les nouvelles les plus affligeantes pour *Néoclès*; *Parthénuſe* n'étoit plus: un tombeau que l'on avoit vu ſur le rivage avec cette inſcription: *Ici repoſe Parthénuſe, victime de l'inconſtance & de l'ingratitude d'un époux*, diſoit aſſez le ſort qu'elle avoit eu. Plongé dans la plus noire triſteſſe, *Néoclès* ſuivit ſon Pere en Perſe. La cour de ce même *Xerxes* qu'il avoit vaincu, étoit le ſeul aſyle qui reſtât au vainqueur de Salamine. *Xerxes* fit à ces deux illuſtres bannis l'accueil le plus diſtingué: réſolu de porter la guerre en Grece, il nomma *Thémiſtocle*

*tocle* Général des troupes de terre, & *Néoclès* Amiral. *Thémiſtocle* mourut avant que la guerre eût commencé; on ſoupçonna qu'il s'étoit ôté lui-même la vie pour ne pas combattre contre ſa patrie. Peu de temps avant que l'expédition en Grece eût été réſolue, *Néoclès* avoit reçu d'*Orſine*, fille de *Xerxes*, une lettre dans laquelle elle lui exprimoit les ſentiments les plus tendres. *Artaxate* ſœur du Roi qui avoit les mêmes ſentiments pour *Néoclès*, avoit découvert ceux de ſa niece, & ne ſongeant qu'à la traverſer, elle avoit engagé le Grand-Prêtre du Soleil à feindre que le Dieu demandoit *Orſine* pour Prêtreſſe. Cette nomination devoit ſe faire ſolemnellement. *Xerxes* y fit inviter *Néoclès*, qui malgré la douleur que lui cauſoit encore la mort récente de ſon Pere, ne put ſe diſpenſer de s'y rendre. Il fut témoin du plus triſte ſpectacle; *Orſine* s'entendant nommer Prêtreſſe du Soleil ſe poignarda au pié de l'autel après avoir découvert l'intrigue odieuſe d'*Artaxate*.

*Xer-*

*Xerxes* ne ſurvécut guere à ſa fille. Son ſucceſſeur *Artaxerxes* voyant que *Néoclès* étoit l'objet de la haine & de la jalouſie des grands de la Perſe, l'engagea à ſe retirer de ſa cour après l'avoir comblé de richeſſes. *Néoclès* fit voile vers la Samothrace: ſon Pere lui étoit apparu en ſonge, & lui avoit annoncé qu'il trouveroit dans cette contrée une autre *Parthénuſe*. Obligé de relâcher à pluſieurs îles de la mer Égée, il vit en débarquant dans l'une d'elles un grand concours de peuple ſur le rivage; il s'informa de la cauſe de ce concours, & il apprit que c'étoit la coutume dans cette île de n'y pas ſouffrir d'étranger célibataire au delà du terme d'une année; qu'une veuve aimable & riche y demeuroit depuis un an; & que tous ceux qui aſpiroient à ſa main, alloient combattre pour décider à qui d'entre eux elle appartiendroit. *Néoclès* ſe plaça au nombre des ſpectateurs. Un Thrace fameux par ſa valeur après avoir défait ſes rivaux, le défia lui-même au combat; ils

ils alloient combattre lorſque *Philaxene*, (c'eſt le nom de la veuve) ſe jettant au milieu d'eux demanda & obtint qu'il lui fut permis de nommer celui des deux rivaux qu'elle préferoit. Son choix tomba ſur *Néoclès*; elle ne lui donna cependant la main qu'après qu'il eût promis de ne jamais l'interroger ſur aucune circonſtance de ſon premier mariage. *Néoclès* demeura dix ans dans la Samothrace; il n'avoit point d'enfants; c'étoit la ſeule choſe qui manquoit à ſon bonheur; l'oracle de Delphes qu'il fit conſulter, lui donna pour réponſe qu'il n'en auroit qu'aux rives de Tarente. Ce fut cette réponſe de l'oracle qui l'engagea à changer de demeure. Arrivé à Tarente, il y vit naître des diſſentions civiles; il prit parti pour *Léonidas*, & le ſervit utilement. La mort ayant enlevé *Léonidas* peu de temps après qu'il fut monté ſur le trône, les Tarentins offrirent le ſceptre à *Néoclès*.

Le Roi eut à peine achevé ſon récit qu'on vint lui annoncer que la Reine qu'il avoit

avoit envoyée en Sicile pendant les troubles de la guerre civile, alloit débarquer. A ſon arrivée, *Philaxene* demanda à ſon époux la permiſſion d'élever dans la partie la plus reculée du palais un ſanctuaire à la bonne Déeſſe, ſe réſervant d'y faire l'office de Prêtreſſe. *Arons* qui étoit très-habile dans l'architecture, fit conſtruire ce ſanctuaire, & ſuivant le déſir de la Reine en ferma la porte avec une ſerrure dont la Reine ſeule avoit le ſecret. Elle alloit journellement dans ce ſanctuaire ſous prétexte du culte qu'elle rendoit à la bonne Déeſſe. Un jour elle ſe plaignit qu'un des vaſes ſacrés qu'on lui avoit fournis, étoit mal fait: *Arons* en fit faire un autre, & pour ſurprendre la Reine, il voulut le placer lui-même dans le ſanctuaire, où il pouvoit facilement pénétrer, puiſque c'étoit lui qui avoit inventé le ſecret qui en défendoit l'entrée à tout autre qu'à la Reine. Quelle fut ſa ſurpriſe lorſqu'ayant ouvert la porte, il apperçut une jeune perſonne d'une beauté frappante. Dans le premier

mier tranſport il la prit pour la Déeſſe de ce temple. Un officier du Roi entendit ſes exclamations & rapporta à ſon maître ce qu'il venoit d'entendre. *Néoclès* s'imaginant que les paroles qu'*Arons* avoit prononcées, s'adreſſoient à *Philaxene*, eut des ſoupçons jaloux. Mais tout fut bientôt éclairci. *Philaxene* n'étoit autre que *Parthénuſe* que *Néoclès* avoit épouſée dans ſa priſon d'Halicarnaſſe: en quittant ce lieu elle s'étoit trouvée enceinte de la fille qu'elle élevoit ſécretement dans ce temple myſtérieux. On devine tout ce qui ſuit cet éclairciſſement; *Néoclès* aime plus que jamais *Parthénuſe;* il eſt le plus tendre pere pour ſa fille *Parthene; Arons* eſt fort amoureux de la jeune perſonne; il la demande en mariage; *Porſenna* conſent à cette alliance; & le Roman finit comme finiſſent preſque tous les Romans. D'après l'extrait que nous venons de donner on pourra juger de l'intérêt qui regne dans cet ouvrage. Dans l'avant-propos on nous dit que l'Auteur eſt un écrivain Grec

Grec du bas empire, dont le nom eſt inconnu, & dont le manuſcrit original eſt perdu. Mr. *Poinſinet* a traduit une verſion latine, qui lui a été remiſe par un Conſul François de Smyrne.

Il y auroit pluſieurs remarques à faire ſur le plan de l'Auteur, mais les lecteurs ne manqueront pas de les faire eux-mêmes. Nous n'avons point dit pourquoi *Parthénuſe* ne ſe fait pas connoître à ſon époux dans l'isle de Samothrace; pourquoi elle lui cache ſa fille; quel motif preſſant elle a de la cacher ainſi; quelle eſt ſur le reſte de l'ouvrage, c'eſt à dire, ſur les événements qui doivent ſuivre, l'influence de l'amour d'*Orſine* & d'*Artaxate* pour *Néoclès*: ce ſont autant d'articles ſur leſquels l'Auteur n'a pas jugé à propos de nous inſtruire.

*a.*

ARTICLE TIRÉ DE LA THÉORIE UNIVERSELLE DES BEAUX-ARTS, EN FORME DE DICTIONAIRE PAR M. SULZER, Membre de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Berlin &c.

ELOQUENCE. Tous les Beaux-Arts d'après l'idée générale que nous en avons donnée dans cet ouvrage, doivent faire ſur l'eſprit des hommes des impreſſions durables & propres à donner de l'élévation à notre ame (*). Pour remplir ce but, il ſemble qu'il s'ouvre à l'Eloquence un champ plus vaſte qu'aux autres Arts. Si les impreſſions qu'elle fait, ne nous pénétrent pas auſſi profondément, & ne nous affectent pas

(*) Voyez *Beaux-Arts*. Ce renvoi eſt de l'Auteur. Pour notre Journal, l'Article *Beaux-Arts* ſe trouve Tom. I. pag. 88 & ſuivantes, & Tome II. pag. 135 & ſuivantes. *Note du Journaliſte.*

pas auſſi vivement que celles des Arts qui frappent diverſement nos ſens extérieurs; elle a ſur ces Arts l'avantage de pouvoir exciter toutes les eſpeces poſſibles d'idées claires; l'éloquence mérite donc d'être conſidérée avec attention, dans ſa nature, dans ſes principes & effets, dans ſes différents uſages, & dans les changements qu'elle a ſoufferts.

Si l'on donne le nom de Peintre à celui qui imite le contour & les couleurs des objets viſibles, de maniere que le tableau qu'il en trace, réveille dans le ſpectateur l'idée que le Peintre a de l'original, on doit nommer éloquent celui qui par le moyen du langage exprime ce qu'il penſe & ce qu'il ſent, de façon à exciter chez ſes auditeurs les ſentiments qui l'agitent, & les penſées qui l'occupent. Il ne ſauroit produire cet effet, à moins qu'il ne penſe & ne ſente avec beaucoup de clarté & de vivacité. Ainſi le premier talent de l'Orateur eſt d'élever ſes propres idées à un haut degré de vivacité & de clarté; & le ſecond eſt celui

de les exprimer par le discours; & la réunion de ces deux talents constitue la vraie disposition à l'éloquence.

Mais on n'exige pas uniquement du Peintre qu'il représente les objets tels qu'il les voit; on veut encore qu'il sache les imiter, de maniere que chaque objet dans son genre, fasse sur les yeux & sur l'esprit les impressions les plus vives & les plus avantageuses. De même on demande que l'Orateur présente son objet dans le jour le plus favorable & de maniere qu'il fasse le plus grand effet possible, soit qu'il veuille instruire, ou convaincre, ou toucher.

Ainsi l'éloquence parfaite est l'aptitude à se représenter chaque objet qui peut être exprimé par le discours de façon qu'il fasse l'impression la plus vive, & de le rendre conformément à l'idée que l'on s'en est faite. Elle se distingue de la Poésie, sa sœur, en ce qu'elle se sert d'idées & d'expressions qui frappent moins les sens, & qu'elle cherche moins les ornements extérieurs. Elle s'éloigne de la Philoso-

phie,

phie, à laquelle elle avoisine d'ailleurs, en ſe bornant aux idées claires pendant que la Philoſophie tend à la plus grande diſtinction des idées. Et même les images dont la derniere dépouille ſon objet, la premiere les reprend pour l'en revêtir de nouveau, afin de lui donner plus d'énergie. L'homme éloquent & le beau parleur different par le but qu'ils ſe propoſent. Celui-ci ne veut que plaire & amuſer; & pour parvenir à ſa fin, il n'enviſage ſon objet que du côté agréable, & le pare d'ornements étrangers. L'homme éloquent n'a pour but que d'inſtruire, ou de convaincre, ou de toucher; & ce n'eſt que pour obtenir une de ces fins qu'il fait uſage des ornements du diſcours. Dans la conſidération des objets, il va auſſi loin que les ſens intérieurs le permettent, tandis que le premier s'arrête à leur ſurface. Sans la pénétration d'eſprit on ne peut être éloquent; & l'on peut être beau parleur avec une légere connoiſſance de la nature des choſes. Le ſeul talent qui lui eſt néceſſaire, eſt celui

d'exprimer avec facilité & avec agrément tout ce qu'il penſe; ce qui n'eſt qu'une petite partie des talents néceſſaires à l'Orateur.

L'éloquence court à ſon but par le chemin le plus naturel. Veut-elle inſtruire? Elle met le véritable état des choſes dans le jour le plus lumineux, ſans ornements & ſans additions. Veut-elle convaincre? Elle prend ſes arguments dans la nature des choſes ſans ſophiſme; elle diſſipe les nuages de l'ignorance & du préjugé, ôte à l'erreur l'apparence de la vérité, & arrache avec violence au vice le maſque de la vertu. Elle ſent juſqu'à quel point ſon objet eſt important, & s'abandonne au ſentiment du vrai & du bon, ſans donner jamais aux choſes plus de poids & de dignité qu'elles n'en ont. De ce ſentiment naît le juſte degré de vivacité & de feu avec lequel elle agit ſur les eſprits; elle ne veut point arracher la conviction, ni attendrir en étourdiſſant. Comme elle s'abandonne toute entiere au ſentiment, elle a rarement beſoin de chercher ſes

expreſ-

expreſſions; les mots coulent abondamment avec douceur ou impétuoſité, avec aménité ou gravité, d'un ton ſimple ou ſublime, ſuivant ce que le ſujet demande. Celui qui écoute ſes diſcours, oublie l'expreſſion, ne voit & ne ſent que les choſes; ce n'eſt jamais ſur l'Orateur, c'eſt toujours ſur les choſes que l'attention de l'auditeur ſe fixe.

Suivant la nature de ſon ſujet & le caractere des auditeurs, l'éloquence eſt philoſophique, ſavante, & meſurée (*), ou populaire, moins ſavante, & propre également à frapper l'eſprit & à toucher le cœur (**); mais



(*) Horum (philoſophorum) oratio neque nervos, neque aculeos oratorios ac forenſes habet. Loquuntur cum doctis, quorum ſedare animos malunt quam incitare. Sic de rebus placatis, ac minimè turbulentis, docendi cauſa, non capiendi, loquuntur; ut in eo ipſo quod delectationem aliquam dicendo aucupentur, plus nonnullis, quam neceſſe eſt, facere videantur. (Cic. in Orat. §. 19.) *Note de l'Auteur.*

(**) Erit igitur hæc facultas in eo, quem volumus eſſe eloquentem; ut definire rem poſſit, neque id faciat tum preſſe & auguſte, quam in illis eruditiſſi-

jamais elle ne ſe permet ni écarts ni ſophiſmes (*).

On ne ſauroit diſputer à l'éloquence le premier rang parmi les Beaux-Arts. Elle eſt ſans contredit le moyen le plus parfait d'éclairer & de corriger les hommes & de les rendre meilleurs & plus heureux. Par elle les premiers ſages ont appellé les hommes diſperſés dans les forêts à la vie ſociale & les ont diſpoſés à ſe donner des

ditiſſimis diſputationibus fieri ſolet; ſed cum explantius, tum etiam uberius, & ad commune judicium popularemque intelligentiam accommodatius. Itemque etiam, cum res poſtulabit, genus univerſum in ſpecies certas, ut nulla præterminatur neque redundet, partietur ac dividet. (Cic. in Orat. §. 33.) *Note de l'Auteur.*

(*) Omnes eosdem volunt flores, quos adhibet orator in cauſis, perſequi. Sed hoc differunt, quod, cum ſis his propoſitum non perturbare animos, ſed placare potius; nec tam perſuadere, quam delectare; & apertius id faciunt, quam nos, & crebrius: concinnas magis ſententias exquirunt, quam probabiles; a re ſæpe diſcedunt, inſerunt fabulas, verba apertius transferunt, eaque ita diſponunt, ut pictores varietatem colorum, paria paribus referunt, adverſa contrariis, ſæpiſſime ſimiliter extrema definiunt. (Cic. in Orat. §. 19.) *Note de l'Auteur.*

des mœurs & à se soumettre à des loix; par elle les *Platon*, les *Xénophon*, les *Cicéron*, les *Rousseau* sont devenus les précepteurs du genre humain. Elle instruit les particuliers & les sociétés entieres de leurs vrais intérêts; elle excite dans les ames les sentiments d'honneur, d'humanité & d'amour de la patrie.

Des hommes qui distingués par leurs talents, ne voyent que le vrai & le bon, & en sont vivement touchés, qui ont le don de rendre sensible aux autres leurs pensées & leurs sentiments, qui possedent cet art dont on a dit avec vérité, qu'il commande aux sens & adoucit les esprits (*); de tels hommes, dis-je, ne doivent-ils pas être regardés comme des présents du ciel? comme les précepteurs & les guides du genre humain destinés à répandre parmi les hommes toute connoissance utile, tout sentiment honnête & vertueux?

Dans

(*) *Regit dictis animos & pectora mulcet.* Æneid. I. 152.

Dans l'éloquence; la vraie politique trouve le moyen le plus efficace de rendre les états heureux. La force ne forme point de bons citoyens; elle ne fait de l'état qu'une machine ſans vie qui ne marche qu'autant qu'un reſſort étranger entretient ſon mouvement. L'éloquence l'anime, & lui donne une force vive & interne qui la fait aller ſans interruption & ſans irrégularité. Dans les mains d'un Souverain ſage, l'éloquence eſt comme une baguette magique qui change un déſert affreux en un ſéjour délicieux; l'éloquence donne de l'induſtrie à un peuple pareſſeux, du courage à un peuple lâche, & de l'intelligence à un peuple ſtupide. Dans la bouche d'un Philoſophe l'éloquence étend ſur toute une nation les lumieres de la ſageſſe. Prête-t-elle ſes ſecours au Moraliſte? L'honnêteté, la droiture, & la grandeur d'ame prennent la place du déréglement, de l'intérêt particulier, & des penchants corrompus. Par elle un peuple ſauvage, ſcélérat & féroce devient ſage & vertueux. Par

l'élo-

l'éloquence *Cicéron* fut calmer une populace emportée & furieuse (*). Par elle ce grand homme porta le peuple Romain à renoncer volontairement à ce qui pendant plusieurs siecles avoit été l'objet de ses plus ardents souhaits (**). Si les destinées n'avoient pas rendu la ruine de Rome inévitable, Rome eût été sauvée par l'éloquence d'un seul homme.

Tel est le pouvoir de l'éloquence lorsque dans un appareil solemnel elle se présente au Public & harangue tout un peuple; mais souvent un seul mot dit à propos a autant de pouvoir qu'un long discours. Les harangues que *Thucidides* & *Tite-Live* mettent dans la bouche des Généraux, sont rarement aussi efficaces qu'un mot courageux placé convenablement & prononcé avec le vrai ton de la confiance. Tel est ce mot d'un Général Grec que l'on voulut effrayer par la supériorité

(*) Plut. dans Ciceron. *Note de l'Auteur.*

(**) *Te dicente legem agrariam, hoc est alimenta sua abdicaverunt tribus.* (Plin. Hist. Nat. L. VII. c. 30. *Note de l'Auteur.*

riorité de l'armée ennemie, *ce n'eſt pas notre coutume*, dit-il à ſes ſoldats pour les encourager, *de demander quelles ſont les forces de l'ennemi, mais où nous pourrons le rencontrer* (*).

Ainſi l'éloquence avec peu de paroles, ſans appareil, & au milieu des affaires peut produire les plus grands effets. *Socrate* par cette eſpece d'éloquence dans une ſeule converſation fit preſque un ſaint d'un jeune homme très-déréglé. Un homme vraiment éloquent ſaura donc non ſeulement faire naître dans les eſprits de bonnes réſolutions; mais il leur donnera encore la force néceſſaire pour les mettre en exécution. L'éloquence dans le commerce de la vie, cette éloquence que *Socrate* poſſédoit à un ſi haut degré, eſt auſſi importante que celle qui parle dans les livres ou dans des aſſemblées publiques; elle devroit donc être un des objets de l'éducation comme elle l'étoit

(*) Tel eſt auſſi le fameux diſcours de Henri IV. à ſes ſoldats. *Note du Journaliſte.*

l'étoit à Sparte. Il y a mille occaſions où elle eſt de la derniere importance. Il n'eſt point d'homme qui n'ait tous les jours quelque choſe ou à raconter, ou à faire comprendre, ou à perſuader à ſes ſemblables, qui ne ſoit appellé à les guérir de quelque erreur, à leur inſpirer de bons ſentimens ou à calmer leurs paſſions. Il ne réuſſira point ſans la vraie éloquence.

Il réſulte de ces réflexions qu'un légiſlateur ſage ne ſera jamais indifférent pour tout ce qui peut contribuer à répandre la connoiſſance & le bon uſage d'un Art ſi important. Tous les Beaux-Arts ſont utiles à un état; celui-ci eſt le ſeul qui lui ſoit néceſſaire quand on veut empêcher qu'un peuple ne demeure ou ne retombe dans la barbarie. *Pourquoi*, dit un grand Poëte, *nous donnons-nous tant de peine pour apprendre tous les Arts comme des choſes néceſſaires, & négligeons-nous l'art de la perſuaſion, qui cependant eſt le ſeul par lequel on*

*puiſſe conduire les hommes?* (*) Tout Souverain indifférent à l'état floriſſant ou à la décadence, à l'uſage ou à l'abus de l'éloquence, eſt indifférent auſſi au bonheur de ſes peuples. Il n'eſt aſſurément pas le Pere de la patrie; tout au plus eſt-il un berger qui a ſoin d'un troupeau pour l'avantage qu'il en retire; il n'a ni le deſſein de rendre ſon peuple éclairé & vertueux, ni la volonté de le bien gouverner.

Dans la ſituation actuelle des choſes, il n'eſt aujourd'hui que peu d'états qui pour les affaires de gouvernement ayent beſoin d'orateurs publics. Mais quel eſt le légiſlateur qui quelquefois ne parle à ſon peuple dans des écrits? Quel eſt la nation civiliſée chez laquelle, relativement à des objets moraux au moins, il n'y ait des orateurs dont la vocation eſt de parler publiquement, ou des écrivains qui, ſans y être appellés, publient des ouvrages? Tout légiſlateur qui n'eſt pas un

(*) Eurip. in Hecub. v. 875. *Note de l'Auteur.*

un tyran, eſt intéreſſé à ce que ſes ſujets ſoient perſuadés de la néceſſité & de l'utilité de ſes loix, de ſes ordres, des arrangements qu'il fait, & des prétentions qu'il forme. Le pouvoir le plus illimité même ne parvient pas toujours à ſon but en imprimant la terreur; ſouvent il ne l'obtient que du conſentement volontaire des peuples; & ce conſentement n'eſt que le fruit de la perſuaſion. Tout Souverain qui tend à la gloire réelle d'être le Pere & le Bienfaiteur des hommes, aura à cœur que tous ceux qui, par état ou volontairement, inſtruiſent le public, ſoient appuyés par l'éloquence. Ce n'eſt qu'alors qu'ils auront une influence vraiment utile ſur le caractere du peuple. C'eſt par eux ſeuls que l'empire de la raiſon s'étend, que les ténebres de l'ignorance ſe diſſipent, que les horreurs de la ſuperſtition ſe détruiſent, & que le ſentiment moral du bon ſe réveille dans les eſprits.

Cependant on auroit tort de ne pas approuver que l'éloquence ait été preſ-

que par-tout bannie du barreau. Les juges doivent être des hommes éclairés & clairvoyants; leur devoir n'eſt pas d'agir, mais de voir où ſe trouve la vérité & la juſtice; ils n'ont donc pas beſoin du ſecours de l'orateur. Ce n'eſt que lorſque tout un peuple, & un peuple peu civiliſé doit juger ou agir de concert, qu'il faut qu'il y ait des hommes qui à ſa place examinent les affaires, peſent les raiſons, & préſentent les motifs prépondérants.

L'abus que l'on fait ſouvent de l'éloquence eſt probablement la principale raiſon qui a porté pluſieurs légiſlateurs à la bannir des tribunaux. Plus elle a de pouvoir, plus ſon abus eſt dangereux; & comme le remede le plus efficace dans les mains d'un ignorant ſe change en poiſon, de même l'éloquence dans les mains d'un méchant devient l'inſtrument de l'injuſtice & de l'oppreſſion. La crainte de l'abus engagea ſans doute *Thales*, légiſlateur de Crete, à la bannir de ſes états comme ſéductrice du peuple. C'étoit pouſſer la précaution trop loin; il y a

des

des moyens d'empêcher l'abus, ou du moins de le diminuer.

C'eſt dans les premiers périodes de la vie ſociale qu'il faut chercher l'origine de cet art. A peine la langue d'un peuple libre commence à ſe former, que les grands intérêts de la nation excitent néceſſairement les eſprits à faire des efforts; & ces efforts font éclorre les premiers germes de l'éloquence. Un bon & zélé citoyen cherche les moyens de faire pencher le peuple du côté qui lui ſemble le plus avantageux. On ne ſauroit donc fixer l'invention de cet art à une ſeule époque, ni l'attribuer à un ſeul peuple. C'eſt un fruit de la nature, qui croît dans tous les terroirs, & qui prend ſeulement quelque choſe du caractere du climat où il ſe produit. On ne ſauroit dire quels peuples ont réduit en art le talent de parler; peut-être ſont-ce les Grecs d'Aſie. Si ce que l'on dit des loix de *Thales* & de *Licurgue* eſt vrai, l'éloquence étoit déjà de leur temps un Art dont on enſeignoit les principes. Mais

*Home-*

*Homere*, le plus parfait des orateurs, prouve qu'avant ce temps l'art de parler étoit floriſſant: les harangues qu'il met dans la bouche de ſes héros, ſont des chefs-d'œuvre relativement aux perſonnes & aux circonſtances; cependant on n'en ſauroit conclurre qu'il y eût alors des écoles & des maîtres d'éloquence. *Diogène Laerce*, parle de *Bias* comme d'un orateur célebre au barreau. On en peut au moins conclurre qu'il eſt faux que l'éloquence publique n'ait commencé à fleurir que dans le ſiecle de *Périclès*, comme quelques Auteurs le prétendent. Il ſemble plutôt que pendant la vie de ce politique fameux elle étoit parvenue à ſon plus haut point de perfection. On rapporte de lui qu'il perſuadoit au peuple tout ce qu'il vouloit: nous en avons un témoignage bien naïf dans la réponſe que *Thucidide* fit à *Alcidamus* Roi de Sparte qui lui demandoit lequel d'entre eux, *Thucidide* ou *Périclès*, étoit le plus fort à la lutte: *Il ſeroit difficile de vous le dire*, répondit Thucidide, *car quand je ſuis*

*suis parvenu à le vaincre à la lutte, il persuade aux spectateurs que ce n'est pas lui, mais que c'est moi qui ai été terrassé.*

Dès que la Démocratie eut été introduite à Athenes, l'éloquence dut naturellement y devenir le premier des Arts, puisque c'étoit le moyen de parvenir à être le maître de l'état, ainsi que *Périclès* l'a réellement été. Dans ce temps-là donc & encore long-temps après, Athenes étoit remplie de Rhéteurs chez lesquels les jeunes gens des premieres familles apprenoient l'éloquence politique. Cet art parvint ainsi chez ce peuple naturellement ingénieux au plus haut point de perfection. Quiconque se sentoit du génie, devenoit orateur. On enseignoit la théorie de l'éloquence. Tous les ouvrages didactiques de ce genre qui ont paru avant *Aristote*, sont perdus pour nous; mais nous avons encore des chefs-d'œuvre d'éloquence de ce siecle, qui fut vraiment le siecle d'or pour cet art; ils se trouvent dans l'histoire de *Thucydide*

*Xénophon* nous en fourniſſent la preuve. L'éloquence qui ſe manifeſte dans le commerce ordinaire de la vie, ſemble n'avoir pas été moins floriſſante dans le même temps; nous en voyons mille exemples dans les apophtegmes des anciens que nous liſons dans les œuvres de *Plutarque*. Ainſi les Grecs peuvent encore à cet égard être regardés comme les précepteurs des autres peuples.

Athenes perdit avec la liberté la grande éloquence, qui dégénéra en un art agréable plus deſtiné à amuſer & à réjouir l'imagination qu'à répandre la connoiſſance du vrai & du bon. Déjà dans le temps qu'elle étoit la plus floriſſante, pluſieurs ſectes de philoſophes avoient commencé à avoir ſur elle une dangereuſe influence. L'eſtime dont jouiſſoient quelques-uns d'entre eux, donna à de petits eſprits l'envie de ſe faire un nom en ſoutenant toutes ſortes de paradoxes. Le ſophiſme ſe gliſſa inſenſiblement dans l'art de parler. On ne ſe mit plus en peine d'établir la vérité par de bons arguments; on

ne

ne cherchoit qu'à soutenir par la finesse & la subtilité ce que l'on donnoit pour vrai; & dans la suite lorsque le peuple perdit toute la part qu'il avoit au gouvernement, alors aussi se relâcherent tous les ressorts de l'éloquence: on en abusa pour flatter les tyrans, ou pour amuser dans son désœuvrement le peuple qui n'avoit plus d'occupations importantes. Les grandes occasions de parler en public sur les objets relatifs au gouvernement ayant manqué, l'on en vint dans les écoles des Rhéteurs à donner ces mêmes sujets à traiter par forme d'exercices d'éloquence, à une jeunesse qui n'avoit aucune idée de la liberté, aucune connoissance de la politique.

On possédoit cependant encore tous les artifices des orateurs, toutes les couleurs de l'art de parler; mais l'ame manquoit à l'éloquence, c'est à dire, ces importants objets dont elle s'étoit autrefois occupée. Il en résulta cette éloquence maniérée des Grecs plus modernes, cette éloquence flatteuse pour l'imagination, qui

qui des écoles d'Athenes, où elle s'étoit conſervée, ſe répandit enſuite à Rome. Cette force de génie que les anciens Grecs avoit employée pour mettre dans leur vrai jour les affaires plus importantes, pour exciter de grands ſentiments chez tout un peuple, & pour lui inſpirer des réſolutions mâles, ne ſervit plus qu'à mettre des ornements, des agrémens, & de l'harmonie dans des diſcours dont les ſujets étoient imaginaires. Les Rhéteurs qui autrefois apprenoient aux jeunes orateurs la politique & l'art de ſe rendre maîtres des eſprits, devenus autant de Grammairiens, enſeignoient comment il falloit placer dans un diſcours de jolies phraſes, des images agréables & des traits d'eſprit. Il n'étoit plus queſtion dans leurs écoles de l'intérêt de l'état & de l'art du gouvernement, mais il s'y agiſſoit de *tropes* & de *figures*. *Homere* n'étoit plus regardé comme le précepteur des guerriers & des Rois; on le regardoit comme un Grammairien: on cherchoit dans l'Iliade toutes les figures poſſibles

bles de l'oraiſon, & on en trouvoit quelquefoit juſqu'à huit ou dix dans une ſeule phraſe. En un mot l'éloquence ſe dénatura dans les écoles des Rhéteurs, comme long-temps après la philoſophie dans les mains des Scholaſtiques: elle devint un vain étalage de mots. Il n'y avoit plus que quelques bonnes têtes qui appliquoient à des matieres philoſophiques les reſtes de la vraie éloquence.

Tel fut le ſort de l'éloquence chez ce peuple auquel la nature avoit prodigué tous les talents que demandent les Beaux-Arts.

L'Éloquence nâquit, ſe développa, & périt de la même maniere à Rome. Les premiers orateurs Romains n'eurent point d'autre précepteur que leur bon ſens, leur génie naturel, & leur zele pour le bien public. La courte harangue de *Tiberius Gracchus* que Plutarque nous a conſervée, eſt un chef-d'œuvre d'éloquence forte & naturelle. Pendant long-temps les Romains n'eurent d'autre maître que la nature. Lorſque dans

la

la ſuite ils eurent des liaiſons avec les Grecs, ils apprirent à étudier & à exercer l'éloquence comme un art. On s'y appliqua, comme à Athènes, pour avoir de l'influence ſur les réſolutions du ſénat & du peuple, ou pour donner un tour favorable à des affaires litigieuſes dont la déciſion dépendoit quelquefois de l'aſſemblée du peuple. L'autorité & le pouvoir que l'on acquéroit à Rome par l'éloquence, procurerent à cet art la plus haute eſtime. On vit ſe former des orateurs qui auroient pu ſe montrer à côté des *Demoſthene* & des *Périclès*. Son plus beau période fut, comme en Grece, celui où la liberté lutta contre les oppreſſeurs de la république. Les efforts ſublimes qu'avoit fait *Demoſthene* pour conſerver la liberté des Grecs, *Cicéron* les fit pour ſauver ſa patrie. La chûte de la liberté entraîna à Rome, comme en Grece, celle de l'éloquence, avec cette ſeule différence, que les Romains dont le génie étoit moins enclin à la ſubtilité, ne donnerent point dans ces petiteſſes

teſſes exceſſives de Rhétorique auxquelles ſe bornerent les Rhéteurs des derniers temps en Grece.

Avec *Cicéron* périt la grande éloquence; mais comme un cadavre conſerve quelque temps ſa chaleur (*), elle conſerva encore après la mort de ce grand homme une apparence de vie. Quoique l'éloquence politique eût été détruite

(*) Le célebre *Strada* pour peindre la décadence de l'éloquence après la mort de *Cicéron*, employe cette même image dont *Plutarque* s'étoit ſervi pour peindre la décadence de la monarchie des Grecs après la mort d'*Alexandre*. *Ut abeunte anima cadavera non conſiſtunt, - - - - ſic Alexandro fugiente exercitus ille palpitabat - - - - Perdiccis, Seleucis, atque Antigonis, tanquam ſpiritibus etiamnum calidis - - - - tandem flaccefcens exercitus ex cadaveris more tabidus, vermium inſtar ex ſuſe procreavit degeneres Reges, ſemianimes. Ita ſane ſublato Cicerone, ſtatim eloquentiæ corpus, quod ab illo animabatur, elanguit, & quamvis Oratores aliquot Perſii, Senecæ, Plinii, tanquam plena adhuc anima membra, cadentem calentemque ſpiritum reciperent, brevi tamen in mera oratorum cadavera degeneratum eſt.* (Prol. Acad. Lib. I. Cap. 1.

truite avec la liberté, celle du barreau ſe ſoutint encore long-temps. Cet art jouit même ſous le Gouvernement des premiers *Céſars* & de quelques-uns de leurs ſucceſſeurs, d'une partie de l'eſtime dont il avoit joui dans les derniers temps de la République. Ces Souverains deſpotiques de la terre ne regardoient pas comme un petit talent celui de bien parler. Mais ce grand intérêt, qui ſeul donne de la vie à l'éloquence, n'étoit plus; & même l'intérêt plus foible par lequel l'éloquence du barreau s'étoit d'abord ſoutenue, diminua journellement, & enfin l'éloquence, ſemblable à un cadavre, tomba dans une corruption dégoutante.

Lorſque dans ces derniers ſiecles on commença à tirer de la pouſſiere les Sciences & les Arts des anciens, l'éloquence fut la premiere qui s'attira l'eſtime des modernes. Des cendres des orateurs Grecs & Romains naquit un art qu'on pouvoit regarder comme une production de l'ancien art de parler, mais qui n'avoit avec lui qu'une reſſemblance foible

foible & éloignée. Un terrein moins fertile ne pouvoit manquer d'occaſionner cette dégénération. Les modernes apprirent à eſtimer l'éloquence, mais ils ne purent point la porter à la perfection où les anciens l'avoient portée; les grands reſſorts auxquels cet art devoit ſa force chez les anciens, n'exiſtoient plus. On n'acquiert aujourd'hui par l'éloquence de la réputation & de l'autorité que chez une très-petite partie de ſa nation; on ne doit pas s'attendre à obtenir par elle du pouvoir politique, de l'influence ſur les réſolutions des ſouverains & ſur le corps de la nation. Ainſi jamais homme de génie, fût-il un *Démoſthene* & un *Cicéron*, en montera à la hauteur où s'éleverent ces grands hommes que nous admirons.

Les plus grands efforts pour s'élever par l'éloquence ſemblent dans ces derniers temps s'être manifeſtés en France, où l'on réuſſit encore par cet Art à ſe faire un nom célebre & à obtenir de la conſidération. Là où dans les Parlements

il eſt permis encore au zele de lutter pour le bien public & pour la conſervation d'un reſte de liberté, on voit paroître quelquefois des ouvrages qu'Athenes & Rome n'euſſent point mépriſés. Il n'eſt pas ſans exemple que dans ce Royaume, l'éloquence, qui ne ſe montre que par le canal de l'impreſſion, ait eu de l'influence ſur les réſolutions du gouvernement. Mais parler dans des livres n'eſt qu'une partie de l'art; & l'action, au jugement de *Démoſthene*, en eſt la partie eſſentielle. Ainſi ceux qui ne ſe font entendre à leur nation que par leurs écrits, ne ſauroient jamais employer cet art dans toute ſa force.

L'Allemagne, (que ceci ſoit dit ſans offenſer perſonne), l'Allemagne dans ſa conſtitution actuelle ſemble être aſſez ſtérile pour l'éloquence. Ce ſeroit une fauſſeté manifeſte d'avancer que les Allemands manquent de génie à cet égard; mais il eſt très-vrai que ceux des Allemands qui tiennent de la nature tous les talents de l'orateur, n'ont pas les reſſorts néceſ-

néceſſaires pour s'élever à une certaine hauteur. Nos cours ne ſont pas ſenſibles à l'éloquence allemande; nos villes renferment trop peu d'habitants qui ayent du goût pour les Beaux-Arts, & le petit nombre de ceux qui en ont, ne jouiſſent pas de la conſidération néceſſaire pour faire impreſſion ſur le public. Combien peu d'effet doit donc faire ſur un eſprit mâle, le jugement favorable ou contraire que portent un ſi petit nombre d'hommes, & d'hommes ſans autorité! A Athenes tout le peuple étoit ce qu'eſt en Allemagne le nombre preſqu'imperceptible des connoiſſeurs; il avoit du goût (*). L'anecdote ſi connue de *Théophraſte* qu'une femme du commun critiqua ſur ſa façon de prononcer, prouve qu'à Athenes les citoyens les plus obſcurs avoient

(*) Ciceron dit des Athéniens; *quorum ſemper fuit prudens ſincerumque judicium, nihil ut poſſent, niſi incorruptum, audire & elegans.* Il ajoute; *eorum religioni cum ſerviret Orator, nullum verbum inſolens, nullum odioſum ponere audebat.* (Cic. in Orat. §. 8.)

avoient pour la beauté du diſcours une oreille & un tact que n'ont en Allemagne que peu de perſonnes inſtruites. Juſqu'à préſent l'oreille des Allemands, auſſi bien que leur œil, ſupporte tout ce qui n'eſt pas contraire à la mode nationale; & dans les Beaux-Arts rien n'eſt encore devenu mode. A Athenes un geſte extraordinaire d'un orateur, une façon de parler peu attique, étoient tout auſſi choquants que l'eſt pour le peuple allemand une forme de chapeau extraordinaire (*). Si le peuple Athénien faiſoit attention à de petites choſes, combien les orateurs devoient-ils être ſur leur garde dans les plus grandes?

Une des cauſes principales de la perfection à laquelle les Beaux-Arts en général

(*) *Ut Æſchini ne Demoſthenes quidem videatur attice dicere. Facile eſt enim verbum aliquod ardens (ut ita dicam) notare, idque reſtinctis jam animorum incendiis irridere. Itaque ſe purgans jocatur Demoſthenes; negat in eo poſitas eſſe fortunas Græciæ, in hoc eum, huc an illuc manum porrexerit.* (Cic. in Orat. §. 8.)

néral & l'éloquence en particulier ont été portés chez les anciens, c'eſt ſans doute l'uſage public & ſolemnel qu'on en faiſoit; c'eſt là que l'orateur puiſoit ſon enthouſiaſme; & c'eſt préciſément cet uſage qui n'a pas lieu même dans les plus grandes villes d'Allemagne, où toutes les cérémonies publiques, juſqu'aux fêtes réligieuſes, ont perdu ce qu'elles pouvoient avoir de ſolemnel & de propre à frapper l'imagination.

Dans des circonſtances ſi peu favorables à l'éloquence, il faut ſe contenter d'avoir au moins un petit nombre d'écrivains (& l'Allemagne en poſſede, quoique depuis peu ſeulement), qui ne manquent pas des talents requis pour l'éloquence, & qui entretiennent l'eſpoir que cet art ſi important paroîtra dans cette grande partie de l'Europe avec toute ſa beauté, dès que l'état des choſes le permettra.

Z.

LES TROIS SIECLES DE NOTRE LITTÉRATURE, ou tableau de l'eſprit de nos écrivains depuis François I. juſqu'en 1772: par ordre alphabétique. Amſterdam & Paris, 1772. 3. Vol. in 8vo.

On avoit d'abord attribué cet ouvrage à M. M. *Fréron*, *Paliſſot*, *de la Beaumelle*, *Clément*, *Rigoley de Juvigny*, &c. mais on voit dans le Mercure de France No. IV, Mars 1773. page 159. ſuiv. une lettre de *Mr. l'Abbé Sabatier de Caſtres*, dans laquelle cet Auteur déclare que cet ouvrage eſt tout entier de lui, & que ces Meſſieurs n'y ont aucune part.

La liberté de penſer, même la plus permiſe, ne peut que produire une grande diverſité de ſyſtêmes & d'opinions: ce premier effet ne ſeroit pas un grand mal; il ſeroit même peut-être un bien, ſi l'on attachoit moins d'importance à ſes idées,

idées, & ſi l'on ſavoit ſe renfermer dans les bornes d'une juſte modération: mais l'amour-propre eſt un tyran; il groſſit les objets, il produit les diſputes, il y met trop de chaleur, il les change en querelles: delà, les partis ſe forment, les injures ſuccèdent aux raiſons; l'intérêt du parti ſuccede à l'intérêt de la vérité; on cabale de part & d'autre; on gagne des partiſans par toutes ſortes de moyens; on compte les voix au lieu de peſer les raiſons; les eſprit s'aigriſſent; & au manege des intrigues ſecretes les moins honnêtes on ajoute les procédés les plus violents d'une guerre ouverte: on eſt en ſpectacle à tout le public: les ſujets de haine ſe multiplient, & s'enchaînent les uns les autres. La liberté de penſer dégénere en licence; on attaque tout, on fronde tout: les loix ſacrées & profanes, les mœurs, les puiſſances, rien n'eſt reſpecté. Dans cet état de criſe & d'effervescence, quel eſt le devoir du Journaliſte? Ira-t-il décider entre les combattants? Il n'en a pas le

droit; & d'ailleurs la tâche ſeroit très-difficile, vû que dans les querelles qui durent depuis long-temps, celui qui paroît avoir raiſon, a peut-être été l'aggreſſeur, & a eu ſeul tort dans l'origine. Quant au fond des matieres débattues, qu'eſt-ce que le Journaliſte pourtoit dire de neuf dans un article qui eſt toujours trop court pour des diſcuſſions approfondies? Ainſi, il doit paroître ignorer les ouvrages que l'eſprit de parti a dictés ſeul; & pour ceux où l'on trouve des morceaux utiles, il doit faire connoître ces morceaux, & négliger tout le reſte. Tel eſt le plan que nous avons cru devoir ſuivre au ſujet des *trois ſiecles de notre Littérature*. Cet ouvrage eſt très-bien écrit: on y trouve de la convenance & des agréments dans le ſtyle, du goût, des connoiſſances, & du talent: l'ouvrage eſt fait ſur un plan qui le rend utile & commode aux gens du monde & même aux gens de lettres; nous avons donc cru devoir en parler. Mais d'un autre côté, on y attaque ſans ménagement la plûpart

des

des Auteurs que l'on désigne dans le monde sous les noms de *Philosophes* & d'*Encyclopédistes*; ainsi, nous nous faisons une loi de n'extraire aucun article qui concerne des Auteurs vivants; excepté néanmoins l'article *Buffon*, pour lequel il nous en coûteroit de ne pas faire exception à la loi; parce qu'il nous a paru également beau & juste. Au reste, pour ne donner que des articles propres à plaire au lecteur, nous avons tâché d'en choisir qui fussent piquants par la variété, par les anecdotes, ou par la célébrité des personnes qui en font le sujet.

L'Auteur de cet ouvrage se plaint dans sa préface de trois sortes d'ennemis qui dégradent la Littérature: „une Philoso-„phie tyrannique & inconséquente (dit-il) „y suffoque ou corrompt les germes du „talent; le faux goût y anéantit les vrais „principes; une aveugle facilité à tout „admirer acheve d'en bannir l'émulation „& de décourager le mérite." C'est au Littérateur impartial, ami de la justice & de la vérité, à remédier à ces désor-

dres. Il en a le droit, parce que la République des Lettres eſt libre; & pour ſe prévaloir de ce droit il n'eſt pas néceſſaire qu'il ait donné des chefs-d'œuvre: il ſuffit qu'il ait du goût & qu'il connoiſſe les regles (*).

On a pris le ton déciſif pour éviter la répétition des formules, *il nous ſemble, à notre avis* &c.; on a fait uſage de la plaiſanterie pour faire ſentir le ridicule: on s'eſt livré aux mouvements de zele lorſqu'il s'agiſſoit de venger le goût, les mœurs, & la religion. On s'eſt ſur-tout élevé contre les prétendus (**) Philoſophes

(*) *Michel-Ange* trouvoit quelques défauts dans un Crucifix de bois qu'un autre Sculpteur avoit fait; celui-ci en colere dit à *Michel-Ange, togli un legno, e fanne un tu.* Prends du bois & fais-en un. Ce Sculpteur avoit raiſon, parce qu'il parloit à un Artiſte; il auroit eu tort s'il avoit parlé à un Amateur. *Note du Journaliſte.*

(**) L'Auteur dit avec raiſon les *prétendus* Philoſophes; car ceux qui attaquent la religion, ou les mœurs, ou même le goût, ne ſont pas de vrais Philoſophes. Leurs ouvrages, ſoumis à l'examen d'un bon eſprit, montrent évidemment que

phes de notre ſiecle. Ils ne parlent que de *bienfaiſance*, d'*humanité*, de *tolérance*, de *lumieres*, de *vertu*, de *bonheur*; ils ne s'élevent que contre la *ſuperſtition*, les *abus*, le *fanatiſme*, l'*ignorance*, & l'*eſclavage*; mais dans le fond ils s'efforcent de renverſer les vérités les plus ſacrées & les devoirs les plus ſaints; ils font une guerre cruelle à tous ceux qui ne ſont pas de leur cabale: diſons mieux, ils ſe déclarent ennemis de ceux qui ne ſont pas de leur cabale, & ils font une guerre cruelle à tout le genre humain, lorſqu'ils ôtent tout frein aux paſſions, lorſqu'ils confondent toutes les notions du bien & du mal & détruiſent toutes les vertus en réduiſant tout à l'amour de ſoi-même; lorſqu'ils rompent tous

ces Meſſieurs ſont bien loin de mériter le titre qu'ils s'arrogent. Le lecteur qui ne ſeroit pas en état de démêler leurs ſubtilités, n'a qu'à faire attention ſi ce qu'ils diſent, eſt contraire aux principes de la morale ou de la religion; & en ce cás, il peut conclure hardiment que les raiſonnements de ces prétendus Philoſophes ne ſont que des ſophiſmes. *Note du Journaliſte.*

tous les liens, attaquent les loix, & n'épargnent pas les trônes; lorſqu'ils préconiſent le ſuicide, & nous annoncent un anéantiſſement total. Cette fauſſe Philoſophie a corrompu les mœurs, avili les ames, & porté ſa maligne influence même ſur la littérature.

L'Auteur proteſte que le zele ſeul pour le bien public lui a mis la plume à la main; que l'impartialité l'a conduite; qu'il connoît les manœuvres des prétendus Philoſophes, & ne les craint pas. „Philoſophes (dit-il) nous vous redou„tons peu; ſans ambition, ſans deſirs, „ſans prétention, qu'aurions-nous à „craindre? L'amour de la Religion, de „la Patrie, des Lettres, & du Goût, a „été notre unique motif: nous voudrions „en être la victime, duſſiez-vous par-là „achever de vous faire connoître."

L'Auteur ne parle point de ceux qui n'ont cultivé que les Sciences. Il demande excuſe aux Auteurs vivants, s'il en a paſſé quelques-uns ſous ſilence; c'eſt que leurs noms & leurs ouvrages ont échap-

échappé à ſes recherches. C'eſt ſans doute le malheur qu'ont eu les Littérateurs d'Allemagne, de Hollande, & de Suiſſe, qui ont écrit en François. Parmi les premiers il ne parle que de Mrs. *de Beauſobre* (Pere) & l'*Enfant*; & parmi les derniers il ne nomme que Mrs. *Abauzit* & *Vernet*, dont les ouvrages ont ſans doute échappé à ſes recherches; autrement, impartial comme il l'eſt, il ne les auroit pas blâmé injuſtement (*).

L'Auteur, par exemple, dit de Mr. *Abauzit* (Tom. I. pag. 4.) que ſes ouvrages *conſiſtent en grande partie dans de longues & ennuyeuſes diſſertations contre le Chriſtianiſme.* Nous lumes cet ouvrage en 1770, quand ce recueil parut; ne nous fiant pas à notre mémoire, nous venons de le relire, & nous n'y trouvons pas un mot contre le Chriſtianiſme. Paſſons aux articles que nous avons promis.

ABA-

(*) Nous n'avons jamais eu de liaiſon ni avec M. *Abauzit*, ni avec M. *Vernet*. C'eſt le ſeul amour de la vérité qui nous engage à parler. *Note du Journaliſte.*

ABADIE, (*Jacques*) Théologien Proteſtant, né à Nay en Bearn, en 1654, mort à Marybonne, ville voiſine de Londres, en 1727.

Son *Traité de la vérité de la Religion chrétienne* lui donne un rang diſtingué parmi les défenſeurs de la Religion, & ſon livre de *l'Art de ſe connoître ſoi-même*, le place parmi les vrais Philoſophes & les bons Littérateurs.

Le premier ouvrage eſt caractériſé principalement par la force du raiſonnement, l'enchaînement des preuves, la grande méthode qui y regne, & par un ſtyle plein de chaleur & d'énergie. Auſſi Madame de *Sevigné* & Mr. de *Buſſy Rabutin* ne mettent-ils pas de bornes à leurs éloges, quand ils parlent, dans leurs Lettres, de cet excellent Traité.

Le mérite de *l'Art de ſe connoître ſoi-même* a été ſenti non-ſeulement par les lecteurs ordinaires, mais encore par pluſieurs Auteurs qui ont ſçû en tirer le plus grand parti. On l'a fondu preſque tout entier dans le Dictionnaire Encyclopédi-

pédique, ſans qu'on ait daigné le citer, même dans les articles qu'on en a tiré mot à mot. Il eſt vrai que l'Encyclopédie eſt une compilation; mais les compilateurs n'en étoient pas moins obligés d'indiquer leurs ſources. Par ce moyen, un très-grand nombre d'Auteurs jouiroient de la gloire attribuée à leurs copiſtes, ſi toutefois c'en peut être une de figurer dans l'Encyclopédie.

*Jacques Abadie* n'eſt pas mort fou, comme l'a avancé Mr. de *Voltaire*, qui avance tant de choſes ſans fondement, lorſqu'il s'agit de décrier les hommes de génie que la Religion compte parmi ſes défenſeurs.

ADAM, (*Maitre*) ſurnommé Billant, menuiſier de Nevers, mort en 1662.

Une verve ſinguliere, un génie pour les vers qu'il ne tenoit que de la nature, beaucoup de facilité pour ſe bien exprimer, quoiqu'il fut ſans lettres, le firent regarder comme une eſpece de phénome-

ne

ne poétique. Tous les Rimeurs de ſon temps firent des vers à ſa louange. Le Duc de *Saint-Agnan* lui adreſſa ceux-ci:

Ornement du ſiecle où nous ſommes,
Vous n'aurez rien de moi, ſinon
Que pour les vers & pour le nom
Vous êtes le premier des hommes.

La chanſon de *Maitre Adam*, qui commence ainſi, *Auſſitôt que la lumiere vient redorer nos côteaux*, ſuffiroit ſeule pour juſtifier cet enthouſiaſme. Il eſt auteur, outre cela, de pluſieurs autres pieces marquées au coin du même génie.

*Anacréon* jouit de l'immortalité pour quelques couplets qui ſont parvenus juſqu'à nous: par reſpect pour le préjugé, nous ne comparons pas *Maitre Adam* à *Anacréon*; nous nous contentons d'obſerver que le hazard influe beaucoup ſur les réputations. Nous ignorons fort ſouvent le nom de tel de nos Poëtes, dont les chanſons que nous ſavons par cœur, valent autant que celles du Poëte Grec.

AGUES-

AGUESSEAU, (*Henri-François* D') Chancelier de France, Commandeur des ordres du Roi, né à Limoges en 1668, mort en 1751, un de ces hommes qui font l'honneur de leur ſiecle, de leur nation, de l'humanité, & dont le culte, s'il nous eſt permis de nous ſervir de cette expreſſion, ne peut qu'augmenter par la ſucceſſion des temps.

La nature n'en produit pas ſouvent de cette trempe. Pour les former, il faut qu'elle réuniſſe tous les talents & toutes les vertus, un eſprit capable de toutes les connoiſſances, un cœur rempli de tous les ſentiments.

Jamais homme ne fit ſentir avec plus de dignité l'accord de ces deux mérites. Placé dans le plus haut rang, il en fut la gloire, & ſeroit un de nos plus célebres Ecrivains quand même il n'auroit pas été un de nos plus grands Magiſtrats. Avoir reçu du ciel une imagination vive & féconde, un jugement auſſi exquis que ſolide; allier à l'étendue du ſavoir une profonde ſageſſe; aux charmes de l'élo-

quence

quence l'empire de la vertu; à l'élévation des dignités un amour intrépide pour le bien; avoir ajouté à ces qualités une application infatigable pour cultiver ſes talents, cette modeſtie rare, la véritable parure du mérite: tel eſt le privilege heureux qui diſtingue ce grand homme à qui les hommages ne peuvent être trop prodigués.

Il paſſa ſucceſſivement par toutes les places de la haute magiſtrature, &, dans les différentes fonctions qu'il eut à remplir, il ſçut toujours régler ſes travaux ſelon l'eſprit de chaque miniſtere.

Les Diſcours qu'il prononça, étant Avocat ou Procureur-Général, ne nous laiſſent rien envier aux Orateurs d'Athenes & de Rome. On y admire une éloquence proportionnée aux ſujets, ſublime dans les plus élevés, communicative & intéreſſante dans les plus ſimples, une érudition choiſie, toujours dirigée pour l'utilité, une profondeur de raiſonnement parée de toutes les graces de l'élocution. Quelles que ſoient les matieres qu'il embraſſe,

braſſe, il fait naître la perſuaſion & entraîne les ſuffrages; les inſtructions, les idées, les ſentiments naiſſent en foule avec la variété des tours & le choix des termes propres à les embellir; peu d'ouvrages offrent autant d'exemples de ce ſublime, qui conſiſte dans l'expreſſion ſimple d'une grande penſée; les ornements ſe préſentent d'eux-mêmes ſous la plume de cet Orateur philoſophe, ſans qu'il ait beſoin de les chercher; jamais la raiſon ne s'exprima avec plus de nobleſſe & de candeur. Tous ſes ouvrages ſont d'une utilité qu'on ne peut comparer qu'à ſes talents. On croit entendre *Démoſthene* parler le langage de *Platon*. Plein de chaleur & d'intérêt, il ſait donner la vie à tout ce qu'il peint, & la nature même devient plus intéreſſante par les charmes que ſon pinceau répand ſur tous les objets.

Les autres ouvrages de M. *d'Agueſſeau* portent l'empreinte du même génie. Ses Inſtructions pour les Magiſtrats, ſon Eſſai ſur le droit public, ſes écrits ſur les Bel-

Belles-Lettres, ſes principes pour l'éducation de ſon fils, ſont autant de monuments qui renferment, chacun en particulier, une raiſon ſupérieure, des traits brillants dont ſe forme un grand corps de lumiere qui éclaire l'eſprit, autant qu'il échauffe le cœur. Tout ce qu'il y diſcute, porte avec ſoi le caractere d'une ſagacité qui étonne. Il interprête les loix, comme l'eût fait le législateur lui-même; il expoſe le droit naturel & le droit public, comme s'il étoit l'interprête de la nature & de toutes les nations; il parle de littérature, comme ſi les Muſes, les Graces, & le bon goût l'euſſent rendu dépoſitaire de leurs oracles. Dans ſes *Mercuriales* ſur-tout il eſt aiſé de reconnoître une ſuite de tableaux où l'homme de loix eſt forcé de puiſer la plus haute idée de ſa profeſſion & l'amour de ſes devoirs, l'homme d'état les leçons de la politique & les moyens de la rendre utile & reſpectable, le Philoſophe le bon uſage des lumieres & la ſageſſe de ſavoir les contenir, le Littérateur les fineſſes de ſon art

&

& les ſolides beautés qui peuvent l'embellir, tous les hommes enfin le reſpect des loix, les regles de la vertu, & les charmes qui la font aimer.

Comment M. *d'Agueſſeau* eſt-il parvenu à ſe rendre ainſi ſupérieur dans chaque genre? Une étude conſtante, ſecours néceſſaire aux dons les plus heureux de la nature, fit éclorre, étendit, fortifia ſes talents, & l'habitude de ne s'occuper que de grands objets, lui procura l'heureuſe facilité de s'exprimer avec nobleſſe dans les différentes parties qu'il embraſſoit.

Sa maniere de traiter les matieres les plus abſtraites avoit cela de particulier, qu'elle étoit à la portée de tous les eſprits. Il avoit la méthode de réduire chaque ſujet à des propoſitions ſimples, mais vraies; de ces propoſitions il en déduiſoit pluſieurs autres, qui toutes concouroient à développer les premieres; par ce moyen, de vérité en verité, de conſéquence en conſéquence, il atteignoit le but qu'il s'étoit propoſé, & finiſſoit par perſuader & ſe faire aimer.

On

On ne peut ſe rendre ainſi maître de l'eſprit des autres, qu'après s'être, avant toutes choſes, rendu maître du ſien. Quelque heureuſement qu'on ſoit né, l'étude de ſoi-même, celle des hommes, l'attention à ſe former ſur de bons modeles, ſont abſolument néceſſaires pour ſe mettre en état de devenir un modele à ſon tour.

Auſſi tous les genres de ſavoir, acquis par une application infatigable, avoient-ils concouru à enrichir l'eſprit de Mr. *d'Agueſſeau* de la ſubſtance de tous les autres eſprits. Mathématiciens, Orateurs, Hiſtoriens, Poëtes, il avoit tout connu, tout digéré. Dans les premiers, il avoit puiſé l'analyſe & la juſteſſe; dans les ſeconds, l'éloquence & la ſublimité; dans l'hiſtoire, l'ordre & la ſimplicité de la marche; dans les Poëtes, la vivacité des images, la hardieſſe des expreſſions, cette riche abondance, & principalement cette harmonie ſecrete du diſcours *qui*, comme il le diſoit lui-même, *ſans avoir la ſervitude de la poéſie, en con-*

*conſerve ſouvent toute la douceur & toutes les graces.*

Nous n'ajouterons pas ici le détail de ſes vertus; la poſtérité en chérira toujours le ſouvenir, autant que la magiſtrature en fera ſa gloire. Qu'il nous ſoit ſeulement permis d'ajouter que ſi la Religion avoit beſoin de ſuffrages pour triompher des efforts de l'impiété, quel homme ſera plus propre par ſes lumieres & par ſes mœurs à en impoſer à la préſomption qui l'attaque & aux vices qui la déshonorent? Il lui rendit conſtamment hommage par ſa conduite & dans ſes écrits. Elle étoit, ſelon lui, le ſeul guide qui pût apprendre à l'homme ce qu'il a été, ce qu'il eſt, & ce qui peut le rendre tel qu'il doit être. *Les préceptes qu'elle renferme*, diſoit-il, *ſont la route aſſurée pour parvenir à ce ſouverain bien que les anciens Philoſophes ont tant cherché, & qu'elle ſeule peut nous faire trouver* (*). *C'eſt elle*, ajou-

(*) Oeuvres de M. d'Agueſſeau, Tom. I. Inſtruction I.

ajoutoit-il, *qui doit animer tous nos travaux, qui en adoucit la peine, & qui peut ſeule les rendre véritablement utiles* (*); d'où il tiroit cette conſéquence foudroyante pour les eſprits forts, que *la Religion eſt la vraie philoſophie* (**).

AVRIGNY, (*Hyacinthe Robillard* D') Jéſuite, né à Caen en 1676, mort en 1715; Littérateur eſtimable qui s'eſt principalement conſacré à l'hiſtoire. Ses *Mémoires chronologiques & dogmatiques*, & ſes *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire univerſelle*, ſont des ouvrages propres à mériter l'approbation de leur ſiecle & celle de la poſtérité. Quoique les faits y ſoient détachés, ils ſont préſentés avec tant de clarté, développés avec des réflexions ſi judicieuſes, qu'on peut regarder ces livres comme les meilleures Collections hiſtoriques que nous ayons. L'Auteur a ſur-tout un courage à dire la vérité & une droiture pour la diſcuter,

(*) Tom. I. Inſtruct. IV.
(**) Inſtruct. II. Tom. I.

cuter, qui lui concilient la confiance du lecteur. Il eſt le premier qui, ſans écrire un corps d'hiſtoire, a néanmoins réuni les qualités les plus eſſentielles à un bon Hiſtorien; „Le diſcernement des faits, „l'exactitude des dates, le choix des ma„tieres, l'élégante préciſion du ſtyle, ont „fait comparer ſes *Mémoires* aux meil„leurs Abrégés chronologiques qu'on „connoiſſe. Le P. *d'Avrigny* peſe les „Auteurs & leur témoignage, il les re„dreſſe, il écarte le faux, diſcute le dou„teux & choiſit preſque toujours le „vrai." Tel eſt le jugement qu'en portent les Auteurs du *Nouveau Dictionnaire hiſtorique.*

BAILLET, (*Adrien*) né dans un village voiſin de Beauvais en 1649, mort à Paris en 1706, eſt un des Auteurs que les Encyclopédiſtes ont mis le plus à contribution. Preſque toutes les Préfaces des ouvrages de *Baillet*, forment autant d'articles dans le Dictionnaire Encyclopédique, ſans qu'on ait pris la peine d'en avertir le Lecteur. Il eût été cependant

plus juſte & plus honnête de faire connoître au Public, à qui il avoit l'obligation de ces morceaux, que d'y trouver au bas le nom de l'Encyclopédiſte, qui n'a pris que la peine de les tranſcrire ou de les faire tranſcrire.

Mr. *Baillet* doit principalement ſa célébrité à celui de ſes ouvrages qui a pour titre, *Jugements des Savants.* Cette compilation, où il a ſouvent mis du ſien, lui attira beaucoup d'ennemis, comme s'il n'étoit pas permis d'apprécier les productions des Auteurs, quand ils les ſoumettent eux-mêmes au jugement du public par la voie de l'impreſſion. *Ménage* ſur-tout fut offenſé de la liberté, ou pour mieux dire de la juſtice avec laquelle il s'étoit exprimé à ſon ſujet; mais les lecteurs furent du parti de *Baillet* & ſeront toujours de celui de quiconque, ſans humeur & ſans partialité, fera connoître les défauts de chaque écrivain, ſans lui rien dérober de la gloire qu'il mérite pour ce qu'il a pu compoſer de bon.

*Bail-*

*Baillet* a fait des *Vies des Saints*, où ſa critique eſt encore plus ſévere qu'à l'égard des Auteurs, mais le ſtyle en eſt inégal, diffus, & peu correct. Sa *Vie de Deſcartes* n'annonce pas non plus le diſcernement & le goût qu'il exigeoit de la part des Auteurs ſes contemporains; il auroit pu ſe diſpenſer de la farcir de mille choſes qui n'ont nul rapport à ce Philoſophe & de pluſieurs détails minutieux qui le regardent, mais qu'on devoit ſupprimer. Ce défaut eſt aſſez ordinaire aux Biographes; ils ont plus de zele pour leur héros, que de jugement & de goût.

BARBIER D'AUCOUR, (*Jean*) Avocat au Parlement de Paris, de l'Académie Françoiſe, né à Langres, mort en 1694. Son Plaidoyer pour *le Brun*, prouve tout à la fois ſon talent pour l'éloquence & l'humanité de ſes ſentiments; ſa critique des *Entretiens d'Ariſte & d'Eugene*, annonce un eſprit plein de fineſſe, de goût, & ſur-tout de politeſſe: c'eſt par-là que cet ouvrage ſera toujours un exemple à propoſer aux écri-

vains de notre temps, qui manquent ſouvent de ces trois qualités auxquelles ils ſubſtituent la jalouſie, la mauvaiſe foi, & la groſſiéreté. *D'Aucour* épouſa la fille de ſon Libraire pour s'acquitter envers lui. Il remplaça *Mezerai* à l'Académie Françoiſe, & eut pour ſucceſſeur Mr. de *Clermont-Tonnerre*, Évêque de Noyon, qui ne voulut pas le louer dans ſon Diſcours de remerciement. M. l'Abbé de *Caumartin*, alors Directeur de l'Académie, répara cette omiſſion dans ſa réponſe au Diſcours du Prélat, & chaque louange qu'il donna à celui-ci étoit un trait de ſatyre ingénieuſement enveloppé.

L'Académie ne put s'empêcher de témoigner à Mr de *Noyon* ſa ſurpriſe de le voir manquer à un uſage, juſqu'alors regardé comme indiſpenſable. Le Prelat eut beau répondre qu'il s'étoit *fait une loi de ne louer jamais des roturiers*, on lui fit ſentir que la roture, plus nombreuſe à l'Académie que la Nobleſſe, pourroit uſer du même privilege à ſon égard & à celui de tous les Nobles auſſi

peu

peu civils que lui. Il ſe rendit à ces raiſons, & fit par écrit ce qu'il n'avoit pas voulu faire de vive-voix. Il loua *Barbier d'Aucour* dans ſon Diſcours imprimé.

Tout le monde ſait que M. de *Clermont-Tonnerre* eſt ce même Évêque de Noyon qui s'eſt rendu ridiculement célebre par ſon faſte bruyant, par le galimathias de ſes ſermons, par la ſingularité de ſes Lettres Paſtorales, & plus encore par ſa vanité. Au reſte, il avoit de l'eſprit & du ſavoir, qualités infiniment dépréciées par ſes abſurdes travers.

BENSERADE, (*Iſaac* DE) de l'Académie Françoiſe, né à Lyons, petite ville de la haute Normandie, en 1612, mort à Paris en 1691.

Pour avoir eu, pendant qu'il vivoit, une réputation au-deſſus de ſon mérite, ce Poëte eſt aujourd'hui beaucoup moins eſtimé qu'il ne vaut. La poſtérité devient ſouvent injuſte à l'égard de ceux dont les contemporains ont été trop légérement enthouſiaſtes. On ne peut refuſer à *Benſerade*

*ſerade* une facilité ſinguliere pour compoſer des vers ſur toute ſorte de ſujets. C'eſt lui qui a fait la plus grande partie des chanſons ſur leſquelles le célebre *Lambert* a mis les airs les plus beaux & les plus touchants. On lit encore avec plaiſir les vers qu'il fit pour les ballets qu'on repréſentoit à la cour de *Louis XIV*, avant qu'on connût l'opéra, & dont la muſique & la danſe formoient toute l'économie. Les paroles qu'il avoit l'art d'adapter à ces ſortes de divertiſſements, convenoient parfaitement au caractere des Dieux & des Déeſſes, en même temps qu'on y découvroit une peinture délicate des mœurs, des inclinations, & des qualités des danſeurs qui les repréſentoient.

*Benſerade* mit en rondeaux les métamorphoſes d'*Ovide*. Ce travail ne lui fait honneur que parce qu'il fut entrepris par ordre du Roi & pour l'uſage de Mr. le Dauphin. Quand l'autorité parle, c'eſt au goût & au bon ſens même à ſe taire. Cet ouvrage fut imprimé au Louvre ſur

le

le plus beau papier, & orné de figures magnifiques. *Chapelle* répondit à l'Auteur qui lui en avoit envoyé un exemplaire, par un rondeau qui finit ainſi :

De ces rondeaux un livre tout nouveau
A bien des gens n'a pas eu l'art de plaire ;
Mais quant à moi, je trouve tout fort beau,
Papier, dorure, images, caractere,
Hormis les vers, qu'il falloit laiſſer faire
A la Fontaine.

Ces rondeaux eurent néanmoins pour partiſans les perſonnes les plus diſtinguées de la cour, ce qui ne tournoit pas à la gloire de leur goût. Le Duc *d'Enghuien*, fils du grand *Condé*, n'eut pas le pouvoir de convertir *Boileau*, qui mépriſoit cet ouvrage. *Mais les vers en ſont clairs*, diſoit ce Prince à l'Auteur de l'Art poétique, *ils ſont parfaitement rimés & diſent bien ce qu'ils veulent dire.* „Monſeigneur, lui répondit *Boi-*„*leau*, il y a quelque temps que je vis „une eſtampe qui repréſentoit un ſoldat

„qui ſe laiſſoit manger par les poules,
„au bas de laquelle étoit ce diſtique:

Le ſoldat qui craint le danger
Aux poules ſe laiſſe manger.

„cela eſt clair, cela eſt bien rimé, cela
„dit ce que cela veut dire, cela ne laiſſe
„pas d'être le plus plat du monde, ajouta
„le Prévôt du Parnaſſe."

BODIN, (*Jean*) né à Angers vers l'an 1550, mort à Laon en 1596.

Tout médiocre qu'il eſt, il n'a pas laiſſé de frayer la carriere à un génie juſtement célebre parmi nous. Sa *République* ne fit pas moins de bruit dans ſon temps, que l'*Eſprit des Loix* dans le nôtre. *Bodin*, dans toute l'exactitude du terme, a été le devancier de M. de *Monteſquieu*. Les ouvrages de ces deux Auteurs ſi inégaux, traitent des mêmes matieres, offrent quelquefois le même procédé, & il n'eſt pas permis de douter que l'érudition confuſe & indigeſte qui ſurcharge le livre de la *République* n'ait été la mine brute dont l'Auteur

de

de l'*Eſprit des Loix* s'eſt habilement enrichi.

BOSSUET, (*Jacques-Bénigne*) Évêque de Meaux, de l'Académie Françoiſe, né à Dijon en 1627, mort à Paris en 1704, le premier modele que nous ayons eu d'une éloquence égale & quelquefois ſupérieure à celle des plus célébres orateurs Grecs & Latins.

Son *Diſcours ſur l'Hiſtoire univerſelle* eſt un chef-d'œuvre qui réunit tout à la fois ce que le génie a de plus ſublime, la politique de plus profond, la morale de plus ſage, le ſtyle de plus vigoureux & de plus brillant, l'art de plus étonnant. Il n'eſt point d'ouvrage chez les anciens où le caractere d'une raiſon ſupérieure ſe faſſe mieux ſentir. Le ſujet en eſt grand, le deſſein vaſte, le rapport des parties bien combiné, l'expreſſion toujours proportionnée à la dignité de la matiere. Malgré les difficultés qui ſe préſentoient dans un diſcours dont le but eſt de développer le cahos des temps, de ſuivre, pour ainſi dire, pas à pas la mar-

che de la ſageſſe divine, de rapprocher les événements pour en faire connoître les reſſorts & le terme, de préſenter enfin le tableau du genre-humain dans ſa naiſſance, dans ſes erreurs, dans ſes crimes, dans le progrès de ſes lumieres, dans ſa législation, dans la réformation de ſes mœurs, dans les révolutions de ſes empires, le génie de *Boſſuet* eſt toujours égal au ſujet qu'il embraſſe, & embellit les objets que leur propre grandeur ſembloit mettre au-deſſus de l'eſprit de l'homme. Quelle rapidité dans la narration! quel ordre dans la marche! quelle étendue & quelle profondeur dans les vues! quelle ſagacité dans les réflexions! que la Religion eſt reſpectable, lumineuſe, & conſolante ſous ſon pinceau! on diroit qu'elle s'explique elle-même par ſa plume. Semblable à ces vaſtes réſervoirs deſtinés à entretenir de leur ſuperflu les canaux qui en dépendent, l'éloquence de l'orateur hiſtorien répand une riche abondance ſur toutes les matieres qu'il traite.

Les

Les oraiſons funebres de *Boſſuet* ſont un nouveau triomphe pour ſa gloire, ajoutons, pour celle de la Religion. Bien loin d'imiter ceux qui l'avoient précédé dans ce genre d'éloquence, ſon génie ſçut s'élever au-deſſus des ſentiments vulgaires & ſe tracer une route nouvelle. C'eſt là que cet orateur ſoutient la dignité de ſon miniſtere. Préſenter des tableaux qui touchent, qui épouvantent, qui éclairent; annoncer la vérité; confondre l'orgueil; apprécier les grandeurs; ne point diſſimuler les foibleſſes; inſtruire en un mot les vivants par l'exemple des morts, voilà quel doit être le but de ces ſortes de diſcours, & celui que l'Evêque de Meaux a rempli avec une ſupériorité qu'il conſervera peut-être toujours. Son éloquence y eſt ſoutenue, male, abondante, & naturelle; elle dédaigne le faux brillant des antitheſes; ces tours emphatiques qui ne prouvent que la ſechereſſe de l'imagination & la diſette de l'eſprit, ces détails recherchés, ces portraits fantaſtiques plus

faits pour plaire que pour corriger; elle s'abandonne à la chaleur qui l'enfante, & n'emprunte de l'art que ce qu'il faut pour l'embellir ou plutôt elle embellit l'art même. Du feu, de la vie dans les tableaux, de grandes idées dans les images, des mouvements rapides dans les ſentiments, des élans d'imagination qui étonnent, des traits ſublimes dans le langage qui ſéduiſent, ſont pour lui des reſſorts puiſſants qui font éprouver à l'ame des ſecouſſes qui la maîtriſent, la captivent, l'arrachent à elle-même & la rempliſſent de cet enthouſiaſme que le vrai génie peut ſeul communiquer. L'oraiſon funebre de la Reine d'Angleterre, veuve de *Charles I*, réunit principalement tous ces caracteres. On ſait que celle de *Madame*, enlevée à la fleur de ſon âge & morte entre ſes bras, arracha des ſanglots à ſes Auditeurs, qui l'obligerent de s'arrêter lui-même après ces paroles foudroyantes: „ô nuit déſaſtreuſe! nuit ef„froyable! où retentit tout-à-coup, „comme un éclat de tonnerre, cette

épou-

„ épouvantable nouvelle: *Madame ſe „ meurt, Madame eſt morte!*"

Quoique M. *Boſſuet* fût né avec les plus heureuſes diſpoſitions pour l'éloquence, il dut cependant beaucoup aux travaux aſſidus de ſa jeuneſſe. Ils lui procurerent cette multitude de connoiſſances ſi propres à faciliter la fécondité naturelle de l'eſprit. Dans tous ſes ouvrages on remarque une plénitude de ſavoir qui donne du nerf à ſes idées, de la vigueur à ſes raiſonnements, de l'embonpoint à ſon ſtyle, & lui fournit ces preuves ſolides qui naiſſent du concours des autorités. Il eſt facile de reconnoître dans ſes écrits de controverſe un eſprit lumineux, une mémoire heureuſe, un diſcernement ſûr, qui le mettent à portée de combiner les ſyſtêmes, de rapprocher les objets, d'expoſer les opinions & de réfuter les erreurs.

Il n'eſt pas étonnant que les Philoſophes modernes ayent fait leurs efforts pour aſſocier à leur ſecte un génie auſſi ſupérieur. M. de *Voltaire*, entre autres, n'a

n'a pas craint d'avancer que *Boſſuet avoit des ſentiments philoſophiques bien différents de ſa Théologie.* Si Mr. de *Voltaire* étoit dans l'uſage d'apporter des preuves raiſonnables ſur les choſes qu'il avance, ce ſeroit ici le lieu de lui demander quel eſt le fondement d'une imputation ſi injurieuſe à ce grand homme, l'appui & l'ornement de la Religion. Mais il a déjà tant avancé de paradoxes, & ſes paradoxes ſont ſi oppoſés aux idées reçues, que cette aſſertion ne trouvera pas plus de créance dans les eſprits raiſonnables, que mille autres de cet écrivain que perſonne n'a voulu adopter. Nous nous contenterons de dire qu'il eſt auſſi peu fondé à inſinuer que *Boſſuet* avoit des ſentiments philoſophiques différents de ſa Théologie, que nous le ſerions en aſſurant que Mr. de *Voltaire* a des ſentiments théologiques différents de ſa Philoſophie.

Ce qu'on a débité ſur le prétendu mariage de *Boſſuet* avec Mlle *Deſvieux* eſt auſſi chimérique. Faut-il que dans un

ſiecle

ſiecle de lumieres, où l'on s'efforce chaque jour à détruire les erreurs, on avance des abſurdités que le ſens commun ſuffit ſeul pour faire rejetter! Telle eſt cependant la marche des eſprits forts d'aujourd'hui: ils s'efforcent de réhabiliter des hommes juſtement décriés, & de ternir la mémoire de ceux qui ont les droits les plus légitimes à notre reſpect & à nos éloges.

BOURDALOUE, (*Louis*) Jéſuite, né à Bourges en 1632, mort en 1704; le fondateur de l'éloquence chrétienne parmi nous, & le plus parfait modele de cette éloquence forte, convaincante & rapide qui entraîne l'eſprit & triomphe de la réſiſtance. La maniere du P. *Bourdaloue* a cela de particulier que, dans ſes diſcours, les preuves ſe ſuccedent les unes aux autres avec un ordre & un développement qui ajoutent un nouveau degré de lumiere aux premieres idées qu'il met en avant. Il ne ſe borne pas, comme la plûpart des orateurs dont le talent eſt de ſavoir raiſonner, à des diſcuſſions

cuſſions ſéches & purement méthodiques ; il joint la chaleur à le netteté des penſées & la véhémence à la juſteſſe des raiſonnements. Il ſent tout ce qu'il conçoit, ce qui donne à ſa dialectique une ame & une vie qui en communiquent toute l'activité ſoit à l'auditeur, ſoit au lecteur. Son ſtyle eſt auſſi ſimple que noble, auſſi clair que profond, auſſi nombreux qu'énergique. La lecture des Saints Peres avoit enrichi ſon eſprit de cette abondance de preuves qu'il développe avec ſupériorité & auxquelles ſon génie ajoute un ſurcroit de force qui les met dans un jour nouveau & plus ſaiſiſſant que dans leur ſource même.

Il s'en faut bien que ſes ſucceſſeurs, dans le miniſtere évangélique ayent ſuivi une ſemblable route ; auſſi ſont-ils bien éloignés de rendre les mêmes ſervices à la Religion & de prétendre à la même gloire. Quand on a lu un diſcours de *Bourdaloue* & qu'on va les entendre enſuite, il ſemble que l'éloquence de la chaire ait changé d'objet. Ce n'eſt plus

cette

cette élocution mâle & vigoureuſe, ce zele convaincant & animé, ce ton de religion & de ſentiment que reſpirent à chaque page les Sermons de cet orateur; c'eſt le plus ſouvent une affectation d'eſprit, une afféterie de langage, une coquetterie d'expreſſion, une hypocriſie de ſentiment qui dégraderoient les matieres qu'ils traitent, ſi les grands-maîtres ne les avoient miſes à l'abri du tort qu'ils pourroient leur faire. Parce que nous ſommes dans un ſiecle où tout ſe corrompt, où tout ſe dégrade, la dignité de la Parole de Dieu doit-elle participer à cette contagion? Eſt-ce au ſuffrage de quelques eſprits frivoles que doit ſe borner l'homme apoſtolique? Eſt-ce par des antitheſes pénibles, des phraſes ſentencieuſes, des détails apprêtés, des tableaux enluminés, des apoſtrophes de commande, qu'on fera rougir le vice, aimer la vertu & reſpecter les vérités de la Religion? Eſt-ce en s'accommodant au ton du monde & de la ſociété, qui n'eſt que l'image des travers qui nous déſho-

déshonorent, qu'on pourra frapper les eſprits & changer les cœurs corrompus? Le Chriſtianiſme ne doit donc réclamer des défenſeurs que dans ces orateurs qui ont ſçu autrefois employer des armes convenables à ſa gloire & à ſon appui, & nous finirons par dire comme *Louis XIV*, au ſujet du P. *Bourdaloue*, qu'il ſeroit plus à propos d'entendre retentir à préſent nos chaires des redites des vrais Prédicateurs qui ont exiſté, que des fades nouveautés de la plûpart de ceux qui exiſtent.

BROSSARD, (*Sebaſtien* DE) Chanoine & Maître de muſique de la Cathédrale de Meaux, mort dans cette ville en 1730, âgé de 70 ans.

Il ſavoit la Muſique & les Mathématiques, qu'il fit toujours marcher de pair, & expliquoit le premier art par les principes du ſecond. Nous ne parlons de lui que pour faire remarquer que bien des Auteurs aujourd'hui oubliés, ont été lus par des hommes célébres qui ne s'en ſont pas vantés. *Rameau* lui doit preſque

toutes

toutes ſes idées ſur l'harmonie; & *J. J. Rouſſeau* un grand nombre d'articles de ſon *Dictionnaire de Muſique.*

BUFFON, (*George-Louis* LE CLERC DE) Intendant du Jardin Royal des Plantes, de l'Académie Françoiſe & de celle Sciences dont il eſt Tréſorier perpétuel, né à Montbart en Bourgogne, en 17...

On ne pourroit ſans injuſtice lui refuſer le titre d'interprête de la Nature; ſa miſſion eſt trop bien établie. Il ſemble même que la Nature ait voulu tenir de lui une nouvelle vie, car elle l'a pourvu abondamment des plus heureux talents pour développer ſes ouvrages & les faire admirer. Une imagination brillante, noble, vive; un eſprit lumineux & plein de ſagacité; un pinceau auſſi délicat que nerveux, ou pour mieux dire, la force du burin réunie à la moleſſe du pinceau, ſont les bienfaits précieux qu'il en a reçu, & dont il a fait un ſi noble uſage. Tous les ſujets, tous les genres prennent ſous ſa plume éloquente les traits qui leur ſont propres. Depuis qu'il a conſacré ſes travaux

vaux à l'hiſtoire naturelle, le goût de la Phyſique s'eſt étendu parmi nous; il a ſu faire goûter aux eſprits les plus frivoles une ſcience d'obſervations qui n'avoit été négligée que parce que ſes prédéceſſeurs n'avoient pas eu, comme lui, le talent de la rendre piquante & de l'embellir. Il n'appartient qu'au génie de rendre intéreſſants les ſujets les plus arides par eux-mêmes. Le preſtige de ſa maniere eſt tel que ſes tableaux, lors même qu'ils ne ſont pas d'accord avec la vérité, deviennent des originaux qui attachent l'eſprit & raviſſent l'imagination. Pourroit-on s'étonner après cela de voir toute l'Europe s'empreſſer de recueillir ſes ouvrages, & la gloire de la langue françoiſe paſſer chez l'étranger avec les richeſſes du ſavoir?

Nous ne prétendons pas garantir la juſteſſe de toutes les obſervations de ce ſublime Hiſtorien; il a reconnu lui-même qu'il s'étoit égaré quelquefois; mais on ne peut diſconvenir de ſa ſupériorité ſur preſque tous nos écrivains les plus célebres

bres qui ont trop négligé les graces de l'élocution, pour s'attacher à l'appareil du raiſonnement. Les efforts de la raiſon ſe font ſentir dans les ouvrages de la plûpart, par la gêne & les convulſions du ſtyle. Dans l'hiſtoire naturelle, l'écrivain raiſonne & peint tout à la fois.

Si le mauvais goût qui va toujours en croiſſant, ramene jamais la barbarie parmi nous, ſes ouvrages ſubſiſteront dans la poſtérité pour dépoſer contre ſon ſiecle, & on les regardera comme ces monuments rares élevés dans des temps de décadence, qui néanmoins ſont les reſtes précieux & les images auguſtes des temps de perfection qui les avoient précédés.

T.

# EXTRAIT

DES

## OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

FAITES A BERLIN

pendant le Mois d'Avril 1773.

### I. *Le Barometre.*

La plus grande élévation.

*Pouces* 28, *Lignes* 4. de Paris, le 9. Avril.

La moindre élévation.

*Pouces* 27, *Lignes* $6\frac{3}{4}$ - - - le 4. Avril.

La différence *Lignes* $9\frac{1}{4}$.

Le milieu *Pouces* 27, *Lignes* $11\frac{1}{3}$.

La hauteur moyenne entre toutes.

*Pouces* 28, *Lignes* 1.

*Il a été:*

3 Jours entre 27 *Pouces*, & 6 & 8 *Lignes*.
Les 1. 4. 5.
4 - - - - - - - 8 & 10.
Les 2. 3. 6. 16.
6 - - - - - - - 10 & 12.
Les 7. 12. 14. 15. 17. 30.
6 - - 28 *Pouces*, & 0 & 2 *Lignes*.
Les 11. 13. 18. 19. 25. 29.
11 - - - - - - - 2 & 4.
Les 8.9.10.20.21.22.23.24.26.27.28.

---

II. *Le Thermometre de Réaumur.*

A 2 heures après MIDI.

Le plus haut degré de chaleur 16d. le 21. Avril.
Le moindre degré 4d. le 2. Avril.

La différence 12d.
Le milieu 10d.

La chaleur moyenne du Midi 11d, 03.

*Matin & Soir.* Au plus haut 10d. Le 21. Avril.
Au plus bas 0, 5. Le 2. Avril.

La différence $9\frac{1}{2}$d.
Le milieu $5\frac{1}{4}$d.

La chaleur moyenne du Soir 5d, 7.
La variation totale du Thermometre 15d, 5.

*Le Thermometre a été à 2 heures après-midi.*

1 Jour entre 4d & 6d. Le 2.
3 - - 6d & 8d. Les 1. 3. 23.
8 - - 8d & 10d. Les 4. 10. 11. 13. 24. 25. 29. 30.
7 - - 10d & 12d. Les 7. 8. 9. 15. 22. 26. 27.
8 - - 12d & 14d. Les 5. 6. 12. 14. 18. 19. 20. 28.
3 - - 14d. & 16d. Les 16. 17. 21.

## III. *Les vents.*

1 Jour *N.* Le 24.
2 - *N.E.* Les 10. 27.
4 - *E.* Les 9. 15. 17. 26.
4 - *S.E.* Les 3. 11. 14. 16.
4 - *S.* Les 1. 4. 12. 25.
6 - *O.* Les 8. 13. 18. 21. 28. 30.
6 - *S.O.* Les 2. 5. 6. 7. 19. 20.
3 - *N.O.* Les 22. 23. 29.

Six jours vent médiocre, les 4. 9. 20. 24. 25. 29.
Quatre jours vent fort, les 15. 23. 26. 27.

IV. *Etat*

## IV. *État de l'Athmosphere.*

6 Jours sereins, les 8. 9. 14. 15. 21. 28.

21 - à moitié couverts, les 1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 10. 12. 13. 16. 17. 18. 19. 20. 22. 24. 25. 26. 27. 29.

5 - couverts, les 11. 23. 30.

Nébuleux, les 10. 11. 16. 17. IV. j.

Neige passagere, le 3. - - - I. j.

Pluies passageres, les 3. 12. 13. 18. 25. 30. VI. j.

Pluies copieuses, les 6. 17. 23. 27. IV. j.

Grele, le 17. - - - - I. j.

Orages, le 17. - - - - I. j.

# EXTRAIT

DES

# OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

FAITES A BERLIN

pendant le mois de Mai 1773.

## I. *Le Barometre.*

La plus grande élévation.

*Pouces* 28, *Lignes* $3\frac{3}{4}$ de Paris, le 31. Mai.

La moindre élévation.

*Pouces* 27, *Lignes* $4\frac{3}{4}$ - - le 7. Mai.

La différence *Lignes* 11.

Le milieu *Pouces* 27, *Lignes* $10\frac{1}{4}$.

La hauteur moyenne entre 93 obſervations.

*Pouces* 27, *Lignes* 11, 07.

*Il a été.*

2 Jours entre 27 *Pouces*, & 4 & 6 *Lignes.*
Les 6. 7.
1 - - - - - - - 6 & 8.
Le 5.
5 - - - - - - - 8 & 10.
Les 1. 8. 11. 20. 25.
13 - - - - - - - 10 & 12.
Les 2. 3. 4. 9. 10. 12. 15. 16. 19. 22. 23. 24. 26.
8 - - 28 *Pouces*, & 0 & 2 *Lignes.*
Les 13. 14. 17. 18. 21. 27. 28. 29.
2 - - - - - - - 2 & 4.
Les 30. 31.

---

## II. *Le Thermometre de Réaumur.*

A 2 heures après MIDI.

Le plus haut degré de chaleur 26d. Les 23. 24. 25. Mai.

Le moindre degré 3 $\frac{1}{2}$d. Le 7 Mai.

La différence 22 $\frac{1}{2}$d.

Le milieu 14 $\frac{3}{4}$d.

La chaleur moyenne du midi 16, 4d.

*Le Thermometre a été à 2 heures après-midi.*

1 Jour entre 3d & 4d. Le 7.
0 - - 4d & 6d.
2 - - 6d & 8d. Les 6. 8.
1 - - 8d & 10d. Le 13.
4 - - 10d & 12d. Les 2. 4. 9. 12.
4 - - 12d & 14d. Les 1. 3. 14. 17.
3 - - 14d & 16d. Les 5. 16. 29.
6 - - 16d & 18d. Les 10. 11. 15. 28. 30. 31.
1 - - 18d & 20d. Le 26.
2 - - 20d & 22d. Les 18. 27.
1 - - 22d & 24d. Le 21.
6 - - 24d & 26d. Les 19. 20. 22. 23. 24. 25.

*Matin* & *Soir*. Au plus haut 20d. Les 23. 24.
Au plus bas 3d. Les 6. 7.

Différence 17d.
Le milieu $11\frac{1}{2}$d.
La chaleur moyenne du ſoir 11, 1d.

III. *Les*

## III. *Les vents.*

1 Jour *N.* Le 4.
3 - *N. E.* Les 5. 28. 29.
2 - *E.* Les 30. 31.
10 - *S. E.* Les 14. 15. 18. 19. 20. 22. 23. 24. 25. 27.
1 - *S.* Le 3.
8 - *S. O.* Les 1. 2. 10. 11. 12. 16. 21. 26.
5 - *O.* Les 7. 8. 9. 13. 17.
1 - *N. O.* Le 6.

Cinq jours de vent médiocre, les 22. 24. 26. 30. 31.
Deux jours de vent fort, les 6. 16.
Trois jours de vent très-fort, les 7. 8. 9.

---

## IV. *État de l'Athmosphere.*

7 Jours sereins. Les 9. 17. 18. 21. 22. 23. 30.
15 - à moitié couverts. Les 2. 3. 10. 11. 14. 15. 16. 19. 20. 24. 25. 26. 27. 28. 30.

9 Jours couverts. Les 1. 4. 5. 6. 7. 8. 12. 13. 29.

Pluies médiocres. Les 4. 11. 12. 16. IV. j.

Pluies copieuſes. Les 5. 6. 7. 8. 10. 13. 15. 25. 27. 28. 29. XI. j.

Orages. Les 11. 25. 27 - - - III. j.

Petites lum. Boréales. Les 13. 17. 18. 19. IV. j.

NOU-

## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

On juge bien que nous ne pouvons pas avoir tous les livres que nous annonçons. Nous donnons les *Nouvelles Littéraires*, telles que nous les recevons de nos Correſpondants. Pour les plans des ouvrages, programmes d'Académies, projets de ſouſcription &c, nous les publions tels qu'on nous les envoye. Il ſeroit injuſte de nous en rendre reſponſables, & de nous attribuer ce que diſent les Auteurs ou les Libraires.

### DANNEMARC.

*Théatre Royal de Dannemarc, ou Recueil des meilleures pieces dramatiques françoiſes, repréſentées ſur le Théatre de la Cour, depuis 1766 à 1773. Contenant 2 vol. de Tragédies & Drames; 3. vol. de Tragédies & Comédies de Mr. de Voltaire; 4 vol. de Comédies;*

*dies; 7 vol. d'Opéra-comiques.* A Coppenhague, chez C. L. Philibert, Imprimeur-Libraire, 1773. avec Permiſſion du Roi.

Le Libraire avertit que ce Recueil contenant 16 volumes de pieces dramatiques choiſies des meilleurs Auteurs modernes françois &c, bien imprimé & bien correct, à 2 ſols la feuille, ne revient qu'à Rixd. 16. 24 ſols lubs, & ſeulement à Rixd. 14. en faveur de ceux qui le payeront argent comptant. Il n'en reſte plus que quelques exemplaires.

*Hiſtoire philoſophique & politique, des Etabliſſements & du Commerce des Européens dans les deux Indes. Nouvelle Edition.* Suivant la copie à Amſterdam 1773.

Avis pour la ſouſcription de cet ouvrage, en 6 Vol. in 8vo. d'environ 130 à 140 feuilles grand papier. On y ajoutera les tables néceſſaires, & les additions & remarques qu'on voudra bien nous fournir.

Cette

Cette hiſtoire ſi intéreſſante & ſi bien écrite, étant fort goûtée & très-recherchée, mais étant fort difficile de ſe la procurer à un prix raiſonnable, on la propoſe par ſouſcription, comme ſuit:

On payera en ſouſcrivant, dès à préſent, Fl. 2. ct. d'Holl. ou Liv. 4. de France, ou Rixd. 1. lubs ct. Rixd. 1.

En recevant les 2 ou 3 premiers Volumes en Septembre prochain le double, ſoit Fl. 4. d'Holl. ou Liv. 8. de France, ou Rixd. 2.

En recevant les 3 derniers Volumes en Décembre prochain, s'il eſt poſſible, Fl. 2. ou L. 4. ou Rixd. 1.

Rixd. lubs ct. 4.

Si on n'a pas ſouſcrit juſqu'au temps qu'on recevra les 3 premiers Volumes, on payera alors Rixd. 1 de plus, ou Rixd. 5. & Rixd. 6. quand tout l'ouvrage ſera fini.

Pour l'intelligence de l'hiſtoire on tâchera d'y ajouter quelques Cartes géographiques, exactes & bien gravées,

dont les degrés ſeront également déterminés ſur une échelle commune. On les payera, outre les prix ci-deſſus, comme on le publiera en ſon temps.

On donnera la liſte des Souſcripteurs avec le 3. Volume.

On ſouſcrira chez les principaux Libraires de l'Europe & autres Négociants, qui diſtribueront cet Avis, & on leur payera les fraix du port en recevant les volumes.

On pourra faire le reçu des ſouſcriptions ſur cet Avis, où qu'on les reçoive.

On peut s'adreſſer chez CL. PHILIBERT à COPENHAGUE, & à GENEVE chez CL. PHILIBERT & B. CHIROL.

## HOLLANDE.

*Gemeenzame Brieven van een Artz of geneesheer aan zynen Vriend, over het menſchelyke lighaam, welks zamenſtel, deelen, geregelde en onſtelde werkingen eenwoudig verklaard en beſchreeven worden, uitgegeeven door Dr. E. Plat-*

*Platner Hoogleeraar in de geneeskunde te Leipzig. Utrecht by G. van den Brink Jantz. 1773. II. Deelen 8vo.* C'eſt à dire:

Lettres familieres d'un Medecin à ſon ami ſur le corps humain, duquel on décrit la conſtruction, les parties, & les opérations régulieres & irrégulieres d'une maniere ſimple, ouvrage publié par E. Platner Profeſſeur en Médecine à Leipſig. Utrecht chez G. van den Brink Jantz. 1773. 2 Parties in 8vo.

*Materia chirurgica, of verhandeling over de werkingen, die in de Heelkunde gebruikelyk zyn, door J. J. Plenk Keizerl. Koningl. Hoogleeraar in de Heel en vroedkunde te Tyrnau, uit het Hoogduitſch vertaald door B. Teſſier M. D. Utrecht, 8vo. 561. pag.* C'eſt à dire:

Matiere chirurgicale ou traité ſur les opérations uſitées en Médecine, par J. J. Plenk, Profeſſeur Impérial & Royal de Médecine & d'accouchements à Tyrnau,

traduit de l'Allemand par B. Teſſier M. D. Utrecht 8vo. de 561. pages.

*Natuurkundige verhandelingen T. III. 1. St. Amſterdam by A. van der Kræ, in gr. 8vo. 152. pag.* C'eſt à dire:

Diſſertations phyſiques, Tome III. 1. partie. Amſterdam chez A. van der Kræ, grand 8vo de 152. pages.

*Brieven van den Heer .... aan den Heer .... betreffende de wysgeerige beſpiegelingen over America. Utrecht by J. van Schoonhoven, 91. pag. 8vo.* C'eſt à dire:

Lettres de Mr. .... à Mr. .... touchant les conſidérations philoſophiques ſur l'Amérique. Utrecht chez J. van Schoonhoven, 8vo. de 91. pages.

*Verhandeling over de voorneemſte Waarheden van den Godsdienſt, uit het hoogduitſch van den Abt J. W. Jeruſalem vertaald en met eenige opheldere aantekeningen voorzien, door Balthazar Carull. Te Amſterdam by P. Spriet en Zoon 1772. 8vo. 495. pag.* C'eſt à dire:

Traité

Traité des principales vérités de la religion, traduit de l'Allemand de l'Abbé J. W. Jeruſalem, & augmenté de quelques éclairciſſements, par Balthaſar Carull. Amſterdam, chez P. Spriet & fils. 1772. 8vo. de 495. pages.

*Bekeerungs geſchiedenis van den geweezenen Graaf Jan Frederik Struenſee, in het hoogduitſch uitgegeven door Dr. Balthazar Munter, vertaald onder dezen Spreuk*, Altiſſimo annuente viribus meis. *Te Amſterdam by J. Shorterre, 1772. 8vo. 495 pag.* C'eſt à dire:

Hiſtoire de la converſion du feu Comte Jean Fréderic Struenſee, publiée en Allemand par le Dr. Balthaſar Munter & traduite avec l'épigraphe *Altiſſimo annuente viribus meis.* Amſterdam chez J. Shorterre 1772. 8vo. de 364 pages.

*De chriſten Wyſgeer bezich in aandachtige overdenkingen over de Werken van God in het Ryk der Natuur, en zyne voorzienigheit op alle de Dagen van het Jaar, uit het Hoogduitſch vertaald. 8vo.* C'eſt à dire:

Le

Le Philoſophe chrétien occupé à des réflexions ſérieuſes ſur les ouvrages de Dieu dans la nature, & ſur ſa préviſion, pour tous les jours de l'année, traduit de l'Allemand. 8vo.

*A. Monro Hoogleeraar in de Geneeskunde op de hooge School te Edinburgh, drie Verhandelingen over de Zenuwen en haere verſpreiding over de Beweeging van het Hart, in het Latyn vertaald door J. Coopmans M. D. na de tweede uitgaave in het nederduitſch vertaald door P. M. Nielem. Te Utrecht by J. C. Ten boſch. 1773. 8vo. pag. 295.* C'eſt à dire:

Trois Diſſertations ſur les nerfs & leur influence ſur le mouvement du cœur par Mr. A. Monro Profeſſeur en Médecine à Edimburgh. Ouvrage traduit en Latin par J. Coopmans M. D., & d'après la ſeconde édition Latine en Hollandois par P. M. Nielem. A Utrecht chez J. C. Ten boſch. 1773. 8vo. de 295. pages.

*Pro-*

*Programme de la Société Hollandoiſe des Sciences, établie à Haarlem, pour l'année 1773.*

La Société Hollandoiſe des Sciences, établie à Haarlem, a (dans ſon Aſſemblée du 24. Mai 1773.) jugé inſuffiſantes les réponſes, qui lui ont été envoyées à la queſtion, qu'elle propoſa, pour la premiere fois en 1769. & pour la ſeconde en 1771. (*Quels ſont les meilleurs moyens de procurer aux eaux la profondeur néceſſaire, pour pouvoir y naviger & les nettoyer des bas-fonds qui s'y forment par des dépôts, ſoit de ſable, ſoit de terre-glaiſe, ſoit de boue, ſoit enfin de quelqu'autre matiere, que ce puiſſe être?*) elle n'en excepte pas même celle, qui a pour deviſe *Met een opregt oogmerk*, qu'elle ne croit pas avoir ſatisfait à ce qu'elle demandoit, avec toute la préciſion poſſible; cette piece renferme cependant pluſieurs remarques très-utiles & quelques expériences curieuſes, qui ont fait réſoudre la Société à faire à ſon Auteur (au cas qu'il ſe faſſe connoître

tre dans l'eſpace de quinze jours) le préſent d'une médaille d'or, mais ſans nom & ſans année, qui ſervira dans les vuës de la Société, d'un côté, à temoigner le cas qu'elle fait de ſon ſavoir, de ſon zele & de ſon amour pour le bien public, de l'autre à montrer, qu'elle n'a pas jugé ſon mémoire ſatisfaiſant à tous égards, jugement qu'elle juſtifiera par les remarques dont elle accompagnera l'impreſſion du mémoire ſuſdit.

La Société avoit propoſé pareillement en 1771. pour le Prix de l'année 1773, la queſtion ſuivante: (Puiſqu'il conſte par l'expérience, que la conſtitution naturelle & autres qualités des rivieres du pays, nommément du Bas-Rhin, ou du Lek, occaſionnent néceſſairement quelqu'un de ces deux inconvénients, ou bien que d'un côté, leurs diverſes branches ou canaux, renfermés par les mêmes digues, ou par des digues pareilles, ne ſe trouvent pas en état en certains temps d'évacuer la même quantité d'eau, ſans danger d'inonder les lieux adjacents, ou bien,

bien, que d'un autre côté, les eaux arrêtées par les glaces ne mettent les digues mêmes dans l'impuiſſance de réſiſter:) *Peut-on remédier à ces inconvénients, ou du moins à leurs ſuites par quelqu'autre moyen, que par une ou pluſieurs ſaignées? Sinon, la nature des pays rend-elle ces ſaignées poſſibles? dans ce cas, dans quels endroits & de quelle maniere ces ſaignées pourront-elles ſe faire & s'exécuter avec ſuccès ſans rendre les rivieres mêmes moins navigables?* Mais les mémoires, que la Société a reçu ſur cette queſtion, ne lui ayant pas non plus paru ſatisfaiſants, elle la propoſe de nouveau & elle attendra les nouvelles réponſes, qu'on y fera avant le 1. Janvier 1776.

La Société ſuppoſe déjà dans cette queſtion, qu'en fermant les diverſes ouvertures arrivées aux digues qui renferment le Haut-Rhin, ce que l'on indiquera ſans doute, comme le moyen le plus ſimple & le plus naturel pour arriver au but propoſé, non ſeulement la partie

partie ſupérieure des rivieres, dont il s'agit, reſtera toujours également navigable; mais encore qu'on tâchera en même temps, de partager l'eau d'une maniere égale, dans leurs diverſes branches, ainſi que les Auteurs n'ont pas beſoin dans leurs réponſes de faire attention à cette quantité d'eau extraordinaire, qu'on a reçue depuis quelques années dans le Bas-Rhin & dans l'Iſſel, par une ſuite des ouvertures ſuſdites.

De plus la Société s'attend, que les divers moyens ou projets, qui lui ſeront propoſés, ſeront expoſés par leurs Auteurs dans un détail ſuffiſant &, s'ils le jugent utile, avec un état des dépenſes, que l'exécution cauſeroit.

Actuellement la Société propoſe cette nouvelle queſtion, dont les réponſes ſeront attendues pareillement avant le 1. Janvier 1776. *Quels ſont les meilleurs moyens de ſe procurer de la maniere la moins diſpendieuſe un terrein avancé* (Voorland), *pour la conſervation des digues, qui bordent le bras de mer,*

*mer, appellé* Zuider-Zee, *ou de le conſerver ce terrein, quand on l'a?*

Et comme un des *Directeurs* de la Société a eu la généroſité de la mettre en état de propoſer annuellement une ſeconde queſtion, qui ſera relative au Commerce, ou à l'Hiſtoire naturelle de notre pays, elle demande pour ce nouveau prix: *Quels ſont les arbres, arbuſtes ou plantes* (*outre le* Helm, Arundo Arenaria, *& le* Sledoorn, Prunus Silveſtris,) *qu'on pourroit planter ſur nos Dunes, pour empêcher autant qu'il eſt poſſible, que le ſable ne ſoit emporté par la violence des vents? Eſt-il quelques autres plantes, dont on pourroit ſe ſervir avec ſuccès pour la conſervation de nos rivages, en a-t-on fait quelqu'eſſai dans ce pays & quel en a été le réſultat?*

La queſtion, propoſée en 1771, pour le prix de l'année 1774, a été celle-ci:

*Quel eſt le principe ou le fondement du Commerce de la Hollande auſſi bien que de ſon accroiſſement, quelles ſont les cauſes & les accidents qui ont produit*

*duit ſes viciſſitudes & ſa décadence? - - Quels ſont les moyens les plus propres & les plus faciles, pour le conſerver dans ſon état préſent, l'améliorer & le porter à ſon plus haut point de perfection.* - - - - La Société entend par le *fondement du Commerce de la Hollande* ſon *origine* & tout ce qui en conſéquence de la poſition de notre pays & autres cauſes occaſionnelles y ont donné lieu & l'ont avancé le plus.

Celle, qui fut donné en 1772, pour le prix de 1775, étoit: *Quels arbres, graines, racines, légumes, (ou fruits en coſſe,) & herbes, non cultivés juſqu'ici dans nos Provinces, pourroit-on y introduire avec fruit? Et quels d'entr'eux, ou d'entre ceux que nous poſſedons déjà, peuvent, d'après la nature du climat & des terreins, y être cultivés avec le plus de profit, pour la nourriture des hommes & des animaux?*

Finalement, la Société avoit propoſé pour la premiere fois en 1770. la queſtion:

tion: *Quelles ſont les maladies, auxquelle la conſtitution naturelle de notre patrie expoſe ſes habitants? Comment peut-on s'en garantir, par quels moyens peut-on s'en guérir?* Et pour la ſeconde fois en 1772, en déclarant dans ſon Programme, que quoiqu'elle eut trouvé parmi les réponſes, qui lui avoient été envoyées à la queſtion ſusdite, pluſieurs, qui faiſoient foi du ſavoir de leurs Auteurs, elle n'avoit pu adjuger le prix à aucune d'elles, parce qu'il n'en étoit point qui fut ſatisfaiſante à tous égards. Les unes s'étendant inutilement ſur la deſcription de pluſieurs maladies qui ſe trouvent dans le pays, au lieu de ſe borner à celles qui proviennent de la conſtitution phyſique de nos Provinces & qui ne ſont pas les moins ordinaires: les autres ayant paſſé pluſieurs de ces dernieres, ou n'y ayant touché que très-légerement, obſervant de plus ſur la méthode de quelques Auteurs, qui étoient entrés en lice, tant par rapport à l'indication des cauſes, qu'à celle des remedes

des

des maladies en queſtion, que tantôt ils avoient donné trop à des ſuppoſitions arbitraires & négligé d'appuyer ce qu'ils avançoient, ſoit par des autorités, ſoit par leurs propres expériences; que d'autres fois, ils avoient été trop diffus & s'étoient répandus en des détails trop connus, enfin, que pluſieurs d'entr'eux étoient tombés & dans l'un & dans l'autre de ces défauts.

Ces mêmes conſidérations ont engagé la Société à propoſer de nouveau la même queſtion, dont elle attendra les réponſes avant le 1. Janvier 1775. & prie les Auteurs qui voudront y répondre, de prêter une nouvelle attention aux remarques qu'elle vient d'articuler, à quoi elle ajoute encore, que par le mot de *Patrie*, exprimé dans la queſtion, elle entend les Sept Provinces Unies & pays aſſociés, & qu'elle leur permet en parlant des maladies, qui tirent leur origine de la conſtitution phyſique du pays, de toucher l'article du régime pour autant qu'il leur paroîtra néceſſaire, mais ſeulement afin

afin de mieux connoître la nature de chacune d'elles, par l'effet combiné de ce régime, avec celui de ladite conſtitution.

Toute perſonne pourra entrer en lice, exceptés les membres de la Société même.

Enfin, quelques perſonnes zélées pour l'avancement de la Religion chrétienne, ont prié la Société de vouloir propoſer à leurs fraix pour l'année 1775. cette queſtion: *Quels ſont les meilleurs moyens d'inſtruire avec le plus de ſuccès de la vraie & pure doctrine de l'Evangile les habitants des Colonies de l'état, & de la propager dans ces régions?* Les Auteurs aſpirants ſe ſouviendront dans l'indication de ces moyens, d'inſiſter ſur ceux de trouver, en nombre ſuffiſant, les ſujets les plus propres; ſur ceux de les rendre capables de la maniere la moins diſpendieuſe & de les encourager à cet effet; enfin ſur celui de trouver un fond ſuffiſant, pour l'exécution non intetrompue de ce deſſein ſalutaire.

Les perſonnes ſuſdites ont demandé, & il leur a été accordé, que tout le monde fut admis au concours, ſans en excepter même les Membres de la Société, pourvu qu'ils ayent ſoin de déclarer dans leurs pieces, n'avoir point lu les réponſes qui ſeront envoyées à cette queſtion; outre cela, il ſe ſouviendront de communiquer de maniere ou d'autre à la Société qu'ils ſont du nombre des aſpirants, & qu'en conſéquence ils s'excuſent de porter leur jugement ſur les Mémoires qui lui ſeront envoyés, ſans cependant faire la moindre mention de la deviſe, dont ils ſigneront leurs propres pieces, ou du deſſus du billet cacheté, qui les accompagnera: en un mot, ils prendront toutes les précautions poſſibles, pour qu'on ne les reconnoiſſe pas comme Auteurs des dites pieces; le tout afin que la Société puiſſe juger avec une impartialité parfaite.

Le prix, deſtiné à celui qui ſera jugé avoir ſatisfait à quelqu'une de ces queſtions, eſt une médaille d'or, frappée au coin

coin ordinaire de la Société, ſur le rebord de laquelle ſe verra avec le nom de l'Auteur, l'année de ſon couronnement: à condition qu'il ne ſera permis à ceux qui l'auront remportée, de faire imprimer leurs Diſſertations couronnées, ſoit en tout, ſoit en partie, ſoit à part, ſoit dans quelqu'autre ouvrage, que lorſqu'ils en auront obtenu l'aveu de la Société; qui ſans rien déterminer de précis ſur la longueur de leurs réponſes, pour ne pas leur ôter les moyens de détailler convenablement leurs raiſons, les avertit cependant, qu'elle verra avec plaiſir, qu'ils ſuppriment avec ſoin tout ce qui n'appartient pas eſſentiellement à la queſtion.

Au reſte:

1. Ils ſigneront comme de coutume leurs réponſes par une ſimple deviſe, & mettront leur nom & leur adreſſe dans un billet cacheté, dont le deſſus portera la même deviſe. 2. Ils feront tenir leurs réponſes liſiblement écrites en *Hollandois*, en *François* ou en *Latin*, &

franc de port, à Mr. C. C. H. VANDER AA, *Secretaire de la Société.*

## ITALIE.

*Dissertazioni due Fisico-matematiche di Giambatista Nicolai, Arciprete di Padernello. In Padova 1772. Nella stamperia del Seminario con licenza de Superiori.* Pag. 40. in 4to.

La premiere Dissertation regarde la théorie des ressorts. Mr. Nicolai tient compte de la masse des ressorts, que Mr. Jean Bernoulli avoit négligée dans la théorie qu'il a donnée à ce sujet.

La seconde Dissertation a pour objet les oscillations des pendules dans des milieux résistants; & l'Auteur fait voir qu'on ne doit pas négliger la masse du fluide qui est déplacée.

*Sublimioris geometriæ opuscula Augustini Vivorii*, c'est à dire, Opuscules de géométrie sublime par *Augustin Vivori*, à Venise chez Venzi, in 4to.

Cet ouvrage est divisé en quatre sections. La premiere donne différentes ma-

manieres de décrire les trois ſections coniques au moyen du demi-cercle. La ſeconde renferme la comparaiſon de la parabole avec l'hyperbole, & le détail des propriétés rélatives qui réſultent de la combinaiſon de ces deux courbes. La La troiſieme traite de quelques courbes d'un degré ſupérieur; & la quatrieme d'une ovale du ſecond degré.

*Il diritto di punire* &c., c'eſt à dire, le droit de punir, ou réfutation du traité *des délits & des peines*, diviſée en trois livres. In 12mo. A Naples chez *Remondi*. Cet ouvrage ne contient guere de bon que ce que l'Auteur dit contre le barbare uſage des tortures.

*Principium Maupertuiſii de minima actione ad examen revocatum ab Alphonſo Malvetio Bonfiolio, Bononienſi Comite & Senatore*, c'eſt à dire, le principe de la moindre action de Mr. *de Maupertuis*, examiné par *Alphonſe Malvezzi Bonfioli*, Comte & Sénateur de Bologne; in 4to. pages 40. avec figures.

On ſait les diſputes occaſionnées par ce principe; nous nous garderons bien de les rappeller. Mr. le Comte *Malvezzi* ſoutient après Mr. *Riccati* que le produit de la maſſe par la viteſſe & par l'eſpace n'eſt pas la véritable meſure de l'action. Enſuite il fait voir que le principe dont il s'agit, n'a lieu que dans de certains cas d'équilibre; & que dans le choc des corps on peut douter ſi le *minimum* eſt un *minimum* d'action, ou un *minimum* géométrique.

Le P. *Fourcault*, Minime, Ornitologiſte de S. A. S. l'Infant Duc de Parme, &c., connu depuis long-temps par le talent qu'il a de préparer les oiſeaux, & autres animaux, offre de ceder moyennant une penſion viagere une pyramide compoſée de 42 cylindres de verre, formant une collection frappante d'animaux. Le piedeſtal eſt orné de papillons & d'inſectes rares placés ſous le verre.

A cette occaſion nous mettrons ici la piece ſuivante, qui nous a été tranſ-

tranſmiſe imprimée ſur un papier volant.

*Mémoire ſur la maniere de recueillir, de conſerver, & envoyer les diverſes curioſités d'Hiſtoire naturelle.*

1. Il faut premierement ôter la peau à tous les *Quadrupedes* de moyenne grandeur, le plutôt qu'on pourra, après qu'ils ſont morts. La queue, les ongles, les dents, les cornes, les oreilles, les mouſtaches, ou la ſoie ſur le muſeau & au menton; doivent être bien conſervés. Lorſqu'on veut ôter la peau, il faut faire l'ouverture auſſi petite qu'il ſe pourra, ſans empêcher l'opération. La meilleure façon de faire l'inciſion, eſt de couper la peau des deux cuiſſes en dedans, partant d'un genou & aboutiſſant à l'autre; mais obſervant, quand on eſt au milieu, de couper juſqu'à l'anus, par une ſeconde inciſion perpendiculaire à la premiere. Après qu'on aura ôté la peau, à laquelle il faut laiſſer attachées la tête, les jointures & les extrêmités des pieds,

on pourra remplir le creux de la tête avec une poudre compoſée de quatre parties de tabac, d'une partie de poivre noir, ou de poivre long, & d'une partie d'alun brulé ou calciné, le tout réduit en poudre; prenant ſoin pourtant de détacher la chair des os du crâne & des machoires, & de tirer la cervelle de la tête, par l'entrée ou trou de la moëlle de l'épine du dos. On frottera auſſi avec les mêmes ingrédients tout le dedans de la peau, après quoi on pourra la remplir d'étoupes ſeches, bien ſaupoudrées avec la poudre; mais on n'en mettra pas une ſi grande quantité, que la figure de l'animal en ſoit changée ou altérée: enfin il faudra recoudre l'ouverture. La peau étant remplie, on doit la faire un peu ſecher, enſuite on la mettra dans un four, après qu'on en aura tiré le pain, c'eſt à dire, le degré de chaleur y étant ſi tempéré, qu'un poil ou une plume, qu'on y mettra à deſſein pour en faire l'épreuve, ne puiſſe devenir friable, ni ſe riſſoler, ni même ſe courber. On ôtera les

yeux

yeux & la langue, avant que de mettre la peau dans le four.

2. On pourra plonger les *petits quadrupèdes* dans un petit baril ou pot de fayence plein d'eau de vie, d'arrac, ou de rum: on doit préférer le *rum*, s'il eſt poſſible, à cauſe des parties balſamiques qu'il a reçu du ſucre dont on le fait. Tous les animaux, mis dans des liqueurs fortes, les rempliſſent d'impuretés, & les gâtent preſqu'entiérement: par conſéquent, ſi l'on veut prévenir que les animaux qu'on met dans des liqueurs, ne ſe pourriſſent, on fera bien de les tirer de l'eau de vie ou du *rum*, après qu'ils y auront été pendant quelques jours ou quelques ſemaines, & de les mettre dans des liqueurs nouvelles.

3. Comme il ſera preſqu'impoſſible de tranſporter des peaux de *grands quadrupedes*, entieres & remplies, il ſuffira d'en envoyer le crâne, avec les deux machoires & toutes les dents; avec les cornes, les ongles, ou les cornes des pieds, & les queues; & quant aux *Pho-*

*ques*, ou *Veaux marins*, on y joindra les nageoires & les pieds de devant.

4. Il faut ouvrir les *Oiſeaux* par l'anus, & en tirer les entrailles, les poumons & le jabot; on leur ôtera auſſi les yeux & la langue; & on en frotera tout le dedans avec la poudre décrite au No. 1. après quoi on les remplira d'étoupes comme ci-deſſus. Il faut auſſi prendre bien garde à ne pas mettre le plumage en déſordre, & ne pas le ſouiller pendant l'opération. Enfin ayant recouſu l'inciſion, on pourra les ſecher dans le four, comme on l'a dit dans le No. 1. à l'égard des quadrupedes; ou même on pourra les mettre dans le rum, ou dans l'eau de vie, &c.

Les *grands Oiſeaux aquatiques* ont la peau aſſez épaiſſe, pour qu'on puiſſe la leur lever. Après qu'on l'aura ôtée, on en frottera l'intérieur, comme les peaux des animaux, avec de la poudre du No. 1. on la remplira & on la ſechera de même. La tête, le bec & les pieds doivent être conſervés.

NB. Il

NB. Il y a des gens qui mettent du ſel commun dans les Oiſeaux & autres animaux, pour les conſerver; mais le ſel ſe fond aiſément par l'humidité de l'air; & les ſujets qui ſont ainſi préparés, deviennent humides, de ſorte qu'on ne pourroit les mettre proprement dans aucun cabinet.

Les *nids* & les *œufs* des oiſeaux, & reptiles doivent être conſervés tout entiers, en vuidant préalablement les œufs, par un petit trou qu'on y fera tout exprès; & on les empaquetera bien avec du foin, ou avec des étoupes &c., pour qu'ils ne ſe caſſent point.

5. Il faut plonger dans de l'eſprit de vin, du *rum* &c., toutes les eſpeces de *Reptiles*; ſavoir, *Serpents*, *Léſards*, *Grenouilles*, *Crapauds*, & *petites Tortues*, prenant ſoin d'y diſſoudre un peu d'alun. Les Serpents ou Couleuvres & les Léſards doivent être entiers, c'eſt à dire, qu'il ne faut pas qu'il leur manque la queue ou quelques écailles &c. Mais il ne faut jamais mettre les Serpents ni les

Léſards dans de l'eſprit de vin trop fort, parce que cela les gonfle & les creve.

6. On peut envoyer toutes ſortes de *Poiſſons* dans des bouteilles ou des petits barils remplis d'eau de vie ou de *rum*. Les nageoires & la queue des Poiſſons, & dans quelques eſpeces, les barbes au menton, ne doivent pas être miſes en pieces ni déchirées. Comme les Poiſſons corrompent le *rum* &c., plus que les autres animaux, on doit les ôter du *rum* infecté, & les mettre dans du *rum* pur, avant que de les tranſporter: mais lorſqu'ils ſont d'une grandeur fort conſidérable, alors on ſe contentera de leur ôter la peau, ou d'en conſerver les têtes, machoires, dents, nageoires &c. à peu près de la même maniere, & reſpectivement, comme on l'a dit dans le No. 3. en parlant des quadrupedes.

7. Pour les *Inſectes*, on les conſervera dans de l'eau de vie, &c. On tue les Papillons, & leurs ſemblables, en pinçant leur corps entre les aîles, ou en leur paſſant une épingle à travers du corps.

corps. Après cela on peut les mettre parmi les feuilles de quelque grand livre, qu'on liera alentour, pour empêcher qu'ils ne ſoient perdus ou gâtés: mais il faut les manier avec ſoin, pour ne pas leur caſſer les aîles, jambes, ou antenes; & pour qu'ils conſervent leur propre figure.

8. On recommande auſſi de raſſembler des *Coquilles*, des *Crabes*, des *Ourſins de mer*, du *Corail* & d'autres ſubſtances qui croiſſent au fond de la mer. On peut les mettre dans de l'eau de vie, du *rum*, &c. mais en cas que les *Coquilles*, *Ourſins*, &c. ne contiennent plus d'animaux, on pourra les ſécher un peu, puis les empaqueter dans des étoupes ou du coton, enſorte que les pointes & parties fines ne ſoient point caſſées.

9. Il ne faut conſerver que trois ou quatre choſes de chaque ſorte, choiſiſſant les plus parfaites & les plus entieres. On attachera avec un fil d'archal, une petite piece de plomb à chaque animal, à

chaque inſecte, ou à chaque corps qu'on aura rempli, comme on vient de dire, ou qu'on aura plongé dans l'eau de vie. Sur ce plomb on gravera un numéro, ſuivant lequel il doit être indiqué dans un catalogue. On écrit dans ce catalogue le nom de l'animal ou de la choſe à laquelle il appartient, ſuivant qu'il le porte dans le pays; ſa nourriture, ſon âge, ſon ſexe, la grandeur qu'il peut atteindre, & ſa demeure; combien de petits il fait, ou combien d'œufs il pond à la fois; le terme de la portée dans les quadrupedes, & de l'incubation dans les oiſeaux; la façon de prendre ou de tuer l'animal; l'uſage qu'on en fait; la ſaiſon de la copulation; le temps que les poiſſons frayent; la nourriture des inſectes, & en un mot l'hiſtoire & toutes les particularités qui regardent chacun des ſujets qu'on aura raſſemblé.

10. On doit cueillir les *Plantes* de tous les pays, lorſqu'elles ſont en fleurs, s'il eſt poſſible. On mettra dans une feuille de papier la fleur de chaque eſpece.

de

de Plantes, avec des feuilles qui croiſſent en haut, & celles qui ſe trouvent près de la racine, qui ſont ſouvent différentes des premieres: on l'y preſſera doucement & on la laiſſera ſecher dans le papier, ſur lequel on mettra un numéro particulier, relatif à celui de la liſte, en y marquant le nom que les natifs du pays donnent à chaque Plante, l'uſage qu'on en fait, avec ſes qualités (ſi elles ſont connues) l'endroit, le ſol, & la ſituation où on la trouve; ſi elle eſt vivace, ſi elle dure une ſeule ou pluſieurs années, ſi elle a toujours des feuilles, ou ſi elles tombent tous les ans; le temps de ſes fleurs, de ſa maturité, des ſemences, ou des fruits.

Il faut, autant qu'il eſt poſſible, éviter de raſſembler des plantes après la pluie, ou lorſqu'elles ſont couvertes de roſée; & on fera bien d'envoyer trois ou quatre échantillons de chaque plante, auſſi bien que des fruits, ſemences, & racines. Mais quant à celles qui ſont trop charnues, & qui ne peuvent pas ſecher ſans beaucoup perdre de leur figure, il vaut mieux les met-

mettre dans de l'eau de vie. Pour ce qui regarde les arbres & arbriſſeaux trop grands, c'eſt aſſez de conſerver des petits rameaux avec des feuilles, fleurs & fruits, obſervant d'en couper tranſverſalement quelques morceaux du bois, pour mieux en diſtinguer la texture. On prendra auſſi des morceaux de leur écorce, de leurs gommes, réſines &c.

11. Les *Semences* de toute eſpece doivent être cueillies lorſqu'elles ſont en parfaite maturité, & jamais dans un temps humide. Il faut les mettre dans un endroit où elles ſoient à ſec, ſans les expoſer au ſoleil. Si l'on veut tranſporter les ſemences avantageuſement dans des pays éloignés, ſans les rendre infécondes, il faut mettre chacune, ou même pluſieurs, ſi elles ſont fort petites, dans un morceau de papier, qu'on marquera avec un numéro, ſous lequel on les enregiſtrera dans la liſte. On couvre chaque paquet avec de la cire; & on les met ainſi enveloppés dans un pot de cire fondue: il faut les mettre par intervalles, les

les uns ſur les autres. Si l'on n'attendoit point que la cire fût un peu refroidie, les ſemences ſeroient peut-être endommagées, par la chaleur. Après qu'on les a miſes dans le pot, on y jette encore de la cire fondue, pour que l'embouchure ſoit toute remplie, & le tout entierement enſéveli dans la cire, ſans aucune communication avec l'air. Mais ſi le voyage eſt de peu de ſemaines, alors il ſuffit de renfermer les ſemences dans des bouteilles, ou vaſes de fayence, de les boucher bien avec du cuir ou avec de la veſſie par deſſus le bouchon.

12. Pour tranſporter les *Arbres*, *Plantes*, & *Buiſſons*, tous verds, il faut les tirer du ſol avec un monceau de la terre qui couvre les racines. On les met dans de la mouſſe, & on les enveloppe enſemble dans une natte, ou dans un vieux morceau de canevas, ou de groſſe toile. Ces plantes doivent jouir de l'air; mais il ne faut pas les expoſer au ſoleil, ni aux eaux de la mer, ni leur donner plus d'humidité qu'il n'eſt néceſſaire.

13. Les

13. Les *Minéraux*, *Pierres*, *Pétrifications*, & *Foſſiles* doivent être enveloppés dans des papiers, & numérotés: puis on les empaquete avec du foin, des étoupes, du chanvre, de la mouſſe &c., de ſorte que les pieces ne ſe frotent pas les unes contre les autres.

La meilleure maniere de conſerver les *Argilles*, les *Terres*, les *Sables*, les *Sels*, *Bitumes* & autres matieres qui ſe fondent d'elles-mêmes, ou qui ſont d'une conſiſtance trop menue, eſt de les renfermer en des bouteilles de terre ou pots de fayence, couverts avec de la veſſie ou du cuir par-deſſus le bouchon: De même on doit mettre les eaux minérales dans des bouteilles, qu'il faut boucher d'abord très-bien, dont il faut couvrir le bouchon avec de la poix réſine fondue. On affichera un numéro à chaque bouteille, ou pot de fayance, par le moyen duquel on trouvera dans le catalogue le nom de chaque ſubſtance, l'endroit où on la trouve, & l'uſage qu'on en fait: de même ſi ce ſont des métaux,

on

on doit y marquer la maniere de les fondre, de les reduire en forme métallique, de les purifier & de les travailler ou mettre en œuvre, avec toutes les autres circonſtances qui pourront contribuer à l'inſtruction & au public.

## PORTUGAL.

On vient de publier:

*Nouveau Dictionnaire des Langues Françoiſe & Portugaiſe.* 2 Volumes in folio.

*Grammaire Françoiſe & Portugaiſe.*

*Grammaire Italienne & Portugaiſe.*

Ces deux Grammaires forment chacune un volume in 4to. C'eſt M. *Louis Cajetan de Lima*, qui en eſt l'Auteur.

*Oeuvres du Docteur Ribeiro de Macedo*, 2 volumes in 4to.

*Oeuvres du P. Antoine Pereira.* Ce ſont des ouvrages théologiques, à la reſerve de quelques obſervations ſur la langue latine & ſon orthographe.

*Portugal ſacré & profane.*

*Elé-*

*Elémens de droit naturel, compoſés en François par Burlamaqui, & traduits en Portugais.* 2 volumes in 8vo.

*Rimes diverſes de Lima.*

*Grammaire Angloiſe & Portugaiſe.* Un volume in 8vo.

On a traduit en Portugais l'Eloge de *Maximilien de Bethume, Duc de Sulli* par M. *Thomas;* & l'Eloge hiſtorique de *Bénoît XIV*, par le Marquis *Caraccioli.* Chaque Eloge eſt en un volume in 8vo.

*Les trois livres des devoirs chrétiens & civils, de St. Ambroiſe Evêque de Milan, traduits par ordre de S. M. pour l'uſage du College des Nobles, par Joſeph Cajetan de Meſquita.* Un volume in 8vo.

*Conſeils de la ſageſſe, ou Maximes de Salomon, néceſſaires pour ſe conduire avec prudence.* 2 Volumes in 8vo.

*Courte inſtruction militaire pour l'infanterie, par François de Barros.* 2 volumes in 8vo. avec avec figures.

*Avis militaires concernant le ſervice de l'Infanterie, de la Cavallerie & des Dra-*

*Dragons, tant en garniſon qu'en campagne, par le Comte de Montemar.*

## GRANDE BRETAGNE.

Il y a quelque temps qu'on propoſa à Oxford par ſouſcription la *Luſiade compoſée en Portugais par Camoëns, & traduit en vers Anglois par Guillaume-Jules Mickle, Auteur de la Concubine* &c. La réputation de *Camoëns* eſt aſſurée depuis long-temps. Le *Taſſe* le regardoit comme un homme de Génie, & le reconnoiſſoit pour ſon rival. Son ſtyle a beaucoup de chaleur & de force. Son poëme eſt plein de belles deſcriptions, amenées naturellement par ſon ſujet qui eſt la découverte que les Portugais firent des Indes orientales.

L'âge de *Cromwell* ne fut pas fort favorable à la belle Littérature. Cependant il produiſit une traduction Angloiſe de la *Luſiade*, qui fut publiée ſous le nom du Chevalier *Richard Fanshaw*. Cet ouvrage eſt tombé dans l'oubli. Ce-

pen-

*The origin and progreſs of Deſpotiſm &c.* C'eſt à dire:

L'origine & les progrès du deſpotiſme dans les Empires Orientaux & autres de l'Afrique, de l'Europe, & de l'Amérique. in 8vo.

*Xenophontis de Cyri expeditione Græce, typis majuſculis & pulcherrimis. Oxonii & Typographia Clarendoniana, & Londini.* in 8vo.

On trouve chez les mêmes Libraires une édition Grecque de la *Cyropédie* de *Xénophon;* en mêmes caracteres & même format.

*Poems by the moſt eminent Ladies of Great Britain and Ireland, ſelected, with an account of the Writers, by G. Colman and B. Thornton Eſq.* C'eſt à dire:

Choix des Poëmes compoſés par les plus illuſtres Dames de la Grande-Bretagne & de l'Irlande; avec un abrégé de leurs vies &c. 2 volumes in 12mo. Nouvelle édition.

*The*

*The univerſal Mentor &c.* C'eſt à dire:

Le Mentor univerſel, contenant des eſſais ſur les plus importants ſujets de la vie, compoſés d'obſervations, de ſentiments, & d'exemples de vertu que fourniſſent les Ecrivains moraux les plus approuvés, les Biographes, & les Hiſtoriens anciens & modernes; par Mr. *Jean Fielding.* in 12mo.

*A poetical Epiſtle to Chriſtopher Anſtey Eſq. on the English Poets &c.* C'eſt à dire:

Epître en vers adreſſée à Mr. *Chriſtophle Anſtey* Ecuyer, ſur les Poëtes Anglois, & principalement ceux qui ont écrit en vers blancs. A Londres, chez *Payne.* Cette épître eſt écrite en faveur des vers blancs, & à l'honneur des Poëtes qui en ont fait uſage. L'Auteur prétend que la rime ne fait que gêner la penſée & l'eſſor de l'imagination. Il parle de la poéſie Angloiſe. Le Comte Algarotti a dit en proſe italienne la même choſe de la poéſie Italienne. Qu'il

me ſoit permis d'obſerver que la rime n'a pas gêné la penſée de *Pope*, ni refroidi l'imagination de *Dante*, de l'*Arioſte* &c. Au contraire, *Pope* diſoit que la rime l'aidoit à écrire avec préciſion & avec force; & à ceux qui lui demandoient pourquoi *Milton* n'avoit pas rimé ſon Paradis perdu, il répondoit, parce qu'il n'en étoit pas capable. C'eſt ſûrement un avantage de pouvoir écrire en vers blancs; mais je crois qu'il faut les reſerver pour les pieces de théatre & pour les traductions.

*Conſiderations on the uſe and abuſe of antimonial medecines in fevers, and other diſorders, containing a chemical examination &c.* C'eſt à dire:

Conſidérations ſur l'uſage & l'abus des remedes antimoniaux dans les fievres & autres maladies; avec un examen chymique de toutes les préparations de l'antimoine qu'on trouve dans la plûpart des Pharmacopées, & avec des recherches particulieres ſur la nature, les propriétés & les effets des remedes fébrifuges, ſurtout

tout du tartre émétique du Dr. *James*, & ſur la poudre d'Edimbourg. In 12mo.

*The works of Edmund Waller &c.* C'eſt à dire:

Les œuvres en vers & en proſe d'*Edmond Waller*, Ecuyer, avec la vie de l'Auteur; par Mr. *Percival Stockdale*. A Londres chez *Davies*. Les poéſies de *Waller* ſont généralement eſtimées. Auſſi *Waller* eut-il tous les avantages poſſibles. Doué de beaucoup de ſenſibilité & de génie, il ſe trouva dans les circonſtances les plus favorables à la culture de ſon eſprit, & il eut l'avantage ſi rare parmi les écrivains, quoique moins rare en Angleterre qu'ailleurs, de joindre une naiſſance très-diſtinguée & une fortune brillante à des talents ſupérieurs. Il doit être regardé comme le premier qui ait introduit la douceur & l'harmonie dans la verſification Angloiſe. Au reſte cette édition a tout le mérite qu'on peut ſouhaiter.

*The mercenary mariage &c.* C'eſt à dire:

Le mariage mercenaire, ou l'hiſtoire de Miſs *Shanſtone*, 2 volumes in 12mo. à Londres chez *Loble*. Le but de cet ouvrage eſt de montrer les inconvénients qui réſultent des mariages formés par intérêt ou par orgueil. Il eſt à ſouhaiter que l'Auteur ne le manque pas.

*An Eſſay on Happineſs. By John Duncan D. D. &c.* C'eſt à dire.

Eſſai ſur le bonheur, par *J. Duncan* Docteur en Théologie &c. Seconde édition revue & conſidérablement augmentée, in 8vo. 1773.

*Ellis's Husbandry abridged and methodized &c.* C'eſt à dire:

Abrégé méthodique de l'Agriculture de Mr. *Ellis*, contenant les articles les plus utiles de l'Agriculture pratique; 2 volumes in 8vo. 1773.

*The London Catalogue &c.* C'eſt à dire:

Catalogue de tous les livres en toutes langues, ſur les Arts & Sciences, qui ont été imprimés en Angleterre depuis 1700, contenant un grand nombre d'ar-

d'articles omis dans les Catalogues précédents &c. Le tout classé d'une maniere entiérement nouvelle, & disposé dans chaque classe par ordre alphabétique, de sorte qu'on peut aisément trouver tous les livres & tous les articles &c. petit in 8vo. 1773.

On publie aussi à Londres le premier jour de chaque mois un *Catalogue universel*, qui contient une liste de tous les livres nouveaux imprimés dans les capitales d'Europe, & la note de tous les livres imprimés le mois précédent en Angleterre, en Ecosse, & en Irlande, avec l'indication de leurs prix & autres particularités utiles.

*Ray's English proverbs.* C'est à dire:

Proverbes Anglois de Mr. *Ray*. C'est une quatrieme édition augmentée; in 12mo. 1773.

*Elements of Commerce &c.* C'est à dire:

Eléments du Commerce, de la Politique & des Finances, destinés à servir

ſupplément à l'éducation de la jeuneſſe à ſon retour des Académies. A Londres chez *Hooper*.

*Direction for impregnating Water with fixed air* &c. C'eſt à dire:

Direction pour imprégner l'eau d'air fixe, pour lui communiquer les principes particuliers & les vertus des eaux de Pyrmont, ou des eaux minérales de ce genre; par Mr. *Joſeph Prieſtley*, in 8vo. chez *Johnſon*. On ſavoit depuis long-temps que l'air ſe gliſſoit dans les pores des corps. Mr. *Hales* trouva que l'air mêlé aux autres élémens perdoit ſon élaſticité; qu'il ne la recouvroit qu'après que la chaleur ou la fermentation l'avoit dégagé; & que dans cet état de fixité il augmentoit la matiere & le poids des corps. M. *Hales* regarda dès-lors l'air fixe comme le principe de la cohéſion; mais ce Naturaliſte ne put pas prouver que ce principe fût le même air que nous reſpirons. Le Docteur *Brownrigg* obſerva enſuite que le fluide élaſtique qui par la chaleur ſort des eaux minérales, eſt

eſt du même genre que l'air méphitique & ſuffocant des mines, & que celui qui s'échappe des liqueurs qui fermentent. Ce Docteur trouva que ce fluide élaſtique par ſa combinaiſon avec les eaux minérales, leur donne ce goût piquant qu'elles ont, & les rend propres à guérir pluſieurs maladies, indépendamment des principes minéraux qu'elles contiennent. M. *Joſeph Black*, Profeſſeur en Médecine à Glasgow & grand Chymiſte, fit uſage de ce principe pour expliquer les phénomenes de la chaux vive & des autres terres abſorbantes. Le Docteur *Macbride* a fait nombre d'expériences à ce ſujet. Il a prouvé que les corps ne ſe putréfient que parce qu'ils perdent l'air fixe. Il en a conclu que ces corps ſe rétabliroient ſi on leur rendoit ce principe; & il a remis dans leur état naturel des morceaux de viande putréfiés en leur rendant l'air fixe. Mr. *Prieſtley* a cherché le moyen d'imprégner l'eau d'air fixe; & il a trouvé ce moyen dans l'huile de vitriol, dont une petite quantité fait ſor-

tir de la chaux assez d'air pour en saturer trois pintes d'eau. Les Médecins de Londres ont approuvé ce petit ouvrage, & les Lords de l'Amirauté ont ordonné qu'on essaie ce remede dans quelques vaisseaux de guerre. Mr. l'Abbé *Rozier* vient d'insérer la traduction de cette brochure dans la suite de ses *Observations sur la Physique*. Mr. de *Smeth* dans une Dissertation que nous avons annoncée dans le second volume de ce Journal (pag. 335.) a, d'après Mr. le Professeur *Hahn*, soutenu que, quoique l'air renfermé dans les corps perde son élasticité, cette doctrine ne doit être admise qu'avec des grandes restrictions; que cette matiere fixe n'est point l'air que nous respirons; & qu'elle n'est point la cause des phénomenes des terres calcaires.

Nous avons saisi l'occasion que nous fournit l'annonce de l'ouvrage de Mr. *Priestley*, pour donner une courte histoire de l'*air fixe*, que plusieurs de nos Lecteurs nous ont demandée.

Le même Mr. *Macbride* dont nous avons parlé dans l'article précédent, vient de mettre au jour, *A methodical introduction to the Theory and Practice of Phyſic*; c'eſt à dire:

Introduction méthodique à la théorie & à la pratique de la Médecine; in 4to. chez *Cadell.*

*Comentaries on the Principles and Practice of Phyſic* &c. C'eſt à dire:

Commentaires ſur les principes & la pratique de la Médecine, accompagnés de tables pathologiques & de divers cas de pratique, avec une introduction ſur l'éducation & les devoirs du Médecin; par le Docteur *Jaques Maxittrick*; premier volume, in 8vo. chez *Becket.*

*Domeſtic Medecine, or a Treatiſe on the prevention and cure of diſeaſes by Regimen and ſimple Medecines, by William Buchan M. D.* C'eſt à dire:

Médecine domeſtique; ou traité des moyens de prévenir & de guérir les maladies par le régime & par des remedes ſimples; par *Guillaume Buchan*, Doc-

teur en Médecine in 8vo. chez *Cadell.* Cet ouvrage eſt deſtiné au même but que l'*Avis au peuple*, ouvrage connu de Mr. *Tiſſot*; mais ce n'en eſt pas une imitation. Mr. *Buchan* avoit fait une partie de ſon livre avant que parut celui du Médecin de Lauſanne; cependant, il nous aſſure qu'il l'auroit ſupprimé s'il avoit connu plutôt celui de Mr. *Tiſſot.* Cet aveu fait honneur à l'un & à l'autre; il eſt pourtant avantageux au Public que Mr. *Buchan* ait eu tard connoiſſance de l'ouvrage de Mr. *Tiſſot.* Le premier a travaillé ſur un plan plus étendu que le ſecond.

*Mr. Lye's Saxon and Gothic-Latin Dictionary, to wich are added Grammars of the Saxon and Gothic langages &c. By Owen Manning*; c'eſt à dire: Dictionnaire Saxon & Gothico-Latin de M. *Lye*, auquel on a ajouté des Grammaires des langues Saxonne & Gothique &c. Par Mr. *Manning.* 2 volumes in folio 1773.

On

On a publié à Oxford un long-programme concernant l'édition du Vieux Teſtament de Mr. *Kennicott*. L'ouvrage remplira probablement deux gros volumes in folio aſſez épais. Les variantes ſeront nombreuſes; il y aura des notes, & l'on payera 4 Guinées pour chaque volume, en dépoſant 8 Guinées tout d'un coup, ou payant 4 Guinées en ſouſcrivant, & le reſte en recevant le premier tome.

## BRUXELLES.

*Le retour du Philoſophe, ou le village abandonné; Poëme imité de l'Anglois du Docteur Goldſmith, par le Chevalier R***.*

Nos patriæ fines & dulcia linquimus arva,
Nos patriam fugimus - - - -
*Virg. Eclog. 1.*

A Bruxelles chez J. L. de Boubers 1772. Avec approbation & permiſſion in 8vo. pag. 59.

## ALLEMAGNE.

*Leben der deutſchen Kayſer* &c. C'eſt à dire:

Vie des Empereurs Allemands, avec une diſſertation ſur l'Hiſtoire. A Leipſic, chez *Hilſcher* 1773. On trouve dans ce volume l'hiſtoire de Charles-Magne; de Louis le Débonnaire; de Lothaire I; & de Louis II.

*Journal für die Liebhaber des Steinreichs* &c. C'eſt à dire:

Journal pour les amateurs de la litholo-gie & de la conchyologie; par Mr. *J. S. Schrœter.* Tome I. à Weimar de l'Imprimerie de la cour. Chaque volume de ce nouvel ouvrage périodique ſera diviſé en quatre parties: la premiere ſera conſacrée à divers écrits concernant la lithologie & la conchyologie; la ſeconde contiendra l'analyſe des ouvrages nouveaux; la troiſieme des diſſertations lithologiques, & la quatrieme des mêlanges rélatifs à la conchyologie.

*Vermiſchte Beobachtungen* &c. C'eſt à dire:

Obſer-

Obſervations rélatives à la Médecine pratique; par Mr. le Docteur *Hirſchel.* A Berlin chez *Voſs.*

*Nachrichten von Californien* &c. C'eſt à dire:

Notices ſur la Californie, avec une double appendice des fauſſes notices; par un Pere de la Compagnie de *Jeſus,* qui a long-temps réſidé dans cette preſqu'île. A Manheim, de l'imprimerie de la cour & de l'Académie Electorale.

*Das Leben und die Meinungen des Herrn Magiſter Sebaldus Nothanker. Erſter Band. Mit Kœnigl. Preuſ. Churfürſtl. Brandenb. und Churfurſtl. Sœchſiſchen allergnædigſten Freyheiten. Berlin un Stettin bey Friedrich Nicolai.* 1773. C'eſt à dire:

La vie & les opinions de Maître *Sebaldus Nothanker.* Premier volume. Avec privilege de S. M. le Roi de Pruſſe & de S. A. R. l'Electeur de Saxe. A Berlin & à Stettin chez Frederic Nicolai. 1773. 8vo. de 371 pages avec des vignettes.

Nous nous propoſons de faire mieux connoître cet ouvrage dans nôtre Journal prochain.

*Der Deutſche Merkur.*

*Tu pias lætis animas reponis*
*Sedibus, virgaque levem coerces*
*Aurea turbam, Superis Deorum*
*Gratus et imis.*

*Des erſten Bandes erſtes, zweytes und drittes Stück; Jenner, Februar und Mærz 1773. Franckfurt und Leipzig im Verlag der Geſellſchaft.* C'eſt à dire:

Le Mercure Allemand.

Tu pias lætis &c.

Premier Volume, 1^e^, 2^e^, & 3^e^. partie pour les mois de Janvier, Février & Mars 1773. Francfort & Leipſic dans le Magaſin de la Société. 8vo. de 288. pages.

*Nouveaux Mémoires de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres Année 1771. Avec l'hiſtoire pour la même année.* A Berlin chez Chrétien-

Fre-

Frederic Voſs. 1773. in 4to. pag. 546. avec figures. Nous en rendrons compte dans le Journal ſuivant.

## FRANCE.

### LIVRES NOUVEAUX IMPRIMÉS A PARIS.

*Eléments de la langue Angloiſe*, ou méthode pour apprendre facilement cette langue, par Mr. *Siret*. 1. vol. in 8vo. broché 1 Liv. 16 S. A Paris chez Renault libraire rue de la Harpe.

*Maximes & réflexions nouvelles ſur la Littérature & les meilleurs Auteurs anciens & modernes.* Ouvrage plein d'anecdotes intéreſſants, de portraits, & de penſées diverſes, 1 vol. in 12mo. 2 Liv. 10 S. A Paris chez Baſtien libraire rue du petit Lion, fauxbourg St. Germain.

*L'Encyclopédie des Dieux & des Héros ſortis des qualités des quatre éléments; & de leur quinteſſence, ſuivant la ſcience hermétique, par Mr. Libois.* 2 vol.

2 vol. in 8vo. broché 9 Liv. A Paris chez la veuve Duchesne rue St. Jacques.

*Le petit Rameau*, ou principes courts & faciles pour apprendre ſoi-même & en peu de temps la Muſique, un vol. in 24, broché 1 Liv. 10 S. chez Desnos libraire rue St. Jacques.

*Révolutions d'Italie traduites de l'Italien de Mr. Denina*, par Mr. l'Abbé Jardin, Tom. V. 5 Liv. chez le Jay libraire rue St. Jacques.

*Annales de la bienfaiſance*, 3 vol. in 8vo. broché 6 Liv. chez La Combe rue Chriſtine à Paris.

*Les mœurs du jour*, ou l'hiſtoire de Sir William Harrington, écrite du vivant de Richardſon, éditeur de *Pamela*, *Clariſſe*, & *Grandiſon*, revue & retouchée par lui ſur le manuſcrit de l'Auteur. Traduction de l'Anglois 2 vol. in 12mo. chez le Jay à Paris rue St. Jacques.

*Vie de Thomas Pope avec des ouvrages de cet Auteur qui n'ont pas été imprimés*; par Mr. Thomas Warton. 1 vol.

1 vol. in 8vo. 6 Liv. à Londres chez Davies.

*Tableau du travail annuel de toutes les Académies de l'Europe*, ou obſervations ſur la Phyſique, ſur l'Hiſtoire naturelle, & ſur les arts & métiers avec des planches en taillés-douce, par Mr. l'Abbé Rozier. Ouvrage propoſé par ſouſcription aux conditions ſuivantes. Pour Paris franc de port 24 Liv. Pour la Province franc de port 30 Liv. Il paroîtra chaque mois un volume de dix à onze feuilles. A Paris chez Pankouke, rue des Poitevins.

*Les loix de Minos ou Aſtérie*, Tragédie en 5 Actes de Mr. de Voltaire. Chez Valade, libraire rue St. Jacques, 1 Liv. 10 S.

*La Louiſéide, ou le Héros chrétien*; Poëme épique, 2 vol. in 8vo. 5 Liv. à Paris chez Merlin rue de la Harpe.

*Globe terreſtre mouvant*, qui par le moyen d'une pendule, fait toutes les 24 heures une révolution entiere, laquelle repréſente le mouvement diurne

de

de la terre avec la plus grande précision. Cette machine dont toutes les parties ſont ſupérieurement exécutées en cuivre, indique à tout inſtant l'heure du lever & du coucher du Soleil & de la Lune, leurs paſſages au méridien, & l'heure actuelle de tous les différens lieux de la terre. Ce globe ſe vend à Paris chez Desnos, libraire, ingénieur géographe du Roi. C'eſt lui qui en eſt auſſi l'exécuteur.

*L'Avanturier Chinois*, 1 vol. in 12. 1 Liv. 4 S. chez Mérigot le jeune, libraire, Quai des Auguſtins.

*Les Conſeils*, par Mr. le Comte de Shaftesbury; traduit de l'Anglois, 1 vol. in 8vo. 6. Liv. chez Coſtard libraire rue St. Jean de Beauvais; à Paris.

*Lettres du Baron d'Olban*; 1 vol. in 8vo. 1 Liv. 10 S. chez Coſtard, libraire rue St. Jean de Beauvais, à Paris.

*Journal des cauſes célebres, curieuſes & intéreſſantes de toutes les Cours ſouveraines du Royaume de France, avec les jugements qui les ont décidées.*

Cet

Cet ouvrage eſt propoſé par ſouſcription. Il compoſera par année huit volumes de dix à onze feuilles chacun. L'abonnement pour Paris franc de port eſt de 13 Liv. 10 S.; pour la Province franc de port de 17 Liv. 14. S. On ſouſcrit chez Lacombe, libraire, rue Chriſtine à Paris.

*Les vrais principes de la lecture, de l'ortographe & de la prononciation françoiſe*, de Mr. Viord, nouvelle édition revue & augmentée par Mr. Luneau de Boisjermain, 1 vol. 1 Liv. 16 S. Cet ouvrage eſt principalement deſtiné aux étrangers, auxquels il abrége l'étude de la langue Françoiſe.

*Harangue d'Iſocrate dans une affaire à peu près ſemblable à celle de Mr. le Comte de Morangiés avec la famille Véron.* 1 vol. in 8vo. 6 Liv. au Palais à Paris.

*Eloges des Académiciens de l'Académie Royale des Sciences de Paris morts depuis 1666. juſqu'en 1699.* par Mr. le Marquis de Condorcet de la même Aca-

Académie. 1 vol. in 12mo. broché 1 Liv. 4. S. Chez Pankouke, libraire, rue des Poitevins.

*Le Temple de Gnide mis en vers, en ſept chants*, par Mr. Collardeau, orné de 8 eſtampes, 1 vol. in 8vo. broché 7 Liv. 10 S. A Paris chez le Jay libraire rue St. Jacques.

*Chefs-d'œuvre dramatiques*; ou Recueil des meilleures pieces du théatre François, Tragique, Comique, & Lyrique, avec des diſcours préliminaires ſur les trois genres, & des remarques ſur la langue & le goût; par Mr. Marmontel, Hiſtoriographe de France, l'un des quarante de l'Académie Françoiſe, dédié à Madame la Dauphine.

Ce Recueil eſt un des plus précieux, qu'on puiſſe faire pour l'honneur de la Littérature Françoiſe. Il eſt propoſé par engagement ou ſoumiſſion. Chaque volume format in 4to. enrichi de gravures exécutées avec le plus grand ſoin coutera 24 Liv. Il en paroitra un volume de ſix mois en ſix mois. Le nombre des volumes

mes n'eſt pas fixé. On reçoit les ſoumiſſions des acheteurs chez Grangé Imprimeur, rue de la Parcheminerie, & chez Brunet, Marchand papetier, rue des Ecrivains.

*Nouveau Dictionnaire François-Italien, & Italien-François* compoſé ſur les Dictionnaires de Académies de France & de La Cruſca; par Mr. l'Abbé Alberti. 2 vol. in 4to. prix 30 Liv. broché & 36 relié en veau. A Paris chez Durand, rue Galande, & chez pluſieurs autres libraires.

*Le Parnaſſe des Dames.* 10 vol. in 8vo. propoſé par ſouſcription à Paris chez Ruault libraire rue de la Harpe. Les meilleures poéſies des femmes de tous les ſiecles, & de tous les pays ſe trouveront recueillies dans cet ouvrage. On y trouvera de plus une notice ſur la vie, & ſur les ouvrages de celles qui ont cultivé les Lettres, & qui ſe ſont rendues célebres par des actions courageuſes. Ce recueil ſera enrichi de figures en taille-douces, & des portraits des femmes poë-

tes

tes les plus connues, ou qui méritoient de l'être. Le prix de la ſouſcription eſt de 30 Liv.

*Aménités littéraires*, ou Recueil d'anecdotes, prix 5 Liv. Chez Vincent Imprimeur-Libraire rue des Mathurins à Paris. Cet ouvrage contient toutes ſortes d'anecdotes, de traits hiſtoriques, de fragments curieux, d'uſages, de cérémonies & d'obſervations. Cette compilation peut amuſer par ſa variété.

*Eraſte*, ou *l'Ami de la jeuneſſe*. Ce ſont des Entretiens familiers dans leſquels on donne aux jeunes gens de l'un & de l'autre ſexe des notions ſuffiſantes ſur la plupart des connoiſſances humaines, ſur la religion, les mœurs, les uſages de la vie civile, le commerce, la phyſique, l'hiſtoire &c. 1 vol. prix 5 Liv. Chez Vincent libraire rue des Mathurins.

## ACADÉMIES.

L'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettes de Paris a tenu ſon Aſſemblée

ſemblée publique d'après Pâques le 20. Avril. Mr. Dupuy Secrétaire perpétuel annonça, que le prix que l'Académie devoit adjuger à cette Séance au meilleur diſcours qui auroit déterminé, *Pourquoi les deſcendants de Charlemagne, Princes ambitieux & guerriers, ne purent ſe maintenir auſſi long-temps ſur le trône des François que les foibles Succeſſeurs de Clovis*, avoit été remis à Pâques de l'année 1775. Le prix ſera double, conſiſtant en deux médailles d'or chacune de la valeur de 400 livres. Les pieces ſeront envoyées franches de port avec les précautions uſitées au Secretaire de l'Académie avant le premier Juillet de 1774.

*Prix extraordinaire propoſé par l'Académie Royale des Sciences, pour l'année 1774.*

L'Académie avoit propoſé, au mois de Juillet 1766, un Prix de 1200 livres donné par le Roi, & dont l'objet étoit de perfectionner l'eſpece de criſtal néceſſaire à la conſtruction des Lunettes achromati-

matiques. N'ayant point été ſatisfaite de ce qui lui fut envoyé ſur cet objet, quoiqu'elle eût prolongé juſqu'en 1769, le temps de la proclamation du Prix, elle le remit à 1771, & depuis à 1773, dans la vue de donner lieu aux Savants & aux Artiſtes de redoubler leurs efforts & de continuer leurs expériences ſur une matiere ſi importante.

Quoique ces délais ayent produit des ouvrages intéreſſants; cependant l'Académie a jugé a propos de remettre, pour la derniere fois, la proclamation de ce Prix à Pâques 1774.

Elle avertit ici, comme elle l'avoit fait dans ſes programmes de 1766, 1767, & 1769, qu'on ne peut remplir ſes vues qu'en lui communiquant un procédé d'une réuſſite conſtante, pour obtenir un criſtal de la denſité demandée, & en même temps *exempt des ſtries ou ſilandres & du coup-d'œil gélatineux* auquel ſont ſujets tous les criſtaux de cette eſpece, & nommément le *ſtras* d'Allemagne & le *ſlintglaſs* d'Angleterre.

Tous

Tous les Savants & tous les Artiſtes ſont invités à travailler ſur ce ſujet, même les Aſſociés étrangers de l'Académie. Les ſeuls Académiciens regnicoles en ſont exclus.

Les Auteurs ne mettront point leur nom à leurs pieces, mais ſeulement une Sentence ou Deviſe. Ils pourront, s'ils veulent, attacher à leur écrit un billet ſéparé & cacheté par eux, où ſeront avec la deviſe de leur piece, leur nom, leurs qualités & leur adreſſe; & ce billet ne ſera ouvert par l'Académie, qu'en cas que la piece ait remporté le prix.

Ceux qui compoſeront, ſont invités à écrire en latin ou en françois, mais ſans obligation. Ils adreſſeront leurs ouvrages, joints à leurs eſſais, francs de port, à Paris au Secretaire perpétuel de l'Académie, ou les lui feront remettre. Dans ce ſecond cas le Secretaire en donnera en même temps à celui qui les lui aura remis, un récépiſſé où ſeront marqués la deviſe de l'ouvrage & ſon numéro, ſui-

vant l'ordre ou le temps dans lequel il aura été reçu.

Les ouvrages ne ſeront reçus que juſqu'au 1. Décembre 1773 incluſivement; ceux qui viendront après ce terme, ne ſeront point admis au concours.

Les pieces déjà envoyées concourront, & les Auteurs ſeront les maîtres d'y faire, juſqu'au temps preſcrit, les additions & les changements qu'ils jugeront à propos.

L'Académie à ſon aſſemblée publique d'après Pâques 1774, proclamera la piece qui aura mérité ce prix.

S'il y a un récépiſſé du Secretaire pour la piece couronnée, le Tréſorier délivrera la ſomme du prix à celui qui lui rapportera ce récépiſſé. Il n'y aura à cela nulle autre formalité.

S'il n'y a pas de récépiſſé du Secretaire, le Tréſorier ne délivrera le prix qu'à l'Auteur même, qui ſe fera connoître, ou au porteur d'une procuration de ſa part.

*Prix propoſé par l'Académie Royale des Sciences, pour l'année 1775.*

Feu

Feu M. *Roüillé de Meſſay*, ancien Conſeiller au Parlement de Paris, ayant conçu le noble deſſein de contribuer au progrès des Sciences & à l'utilité que le public en pouvoit retirer, a légué à l'Académie Royale des Sciences un fonds pour deux prix, deſtinés à ceux qui, au jugement de cette Compagnie, auront le mieux réuſſi ſur deux différentes ſortes de ſujets qu'il a indiqués dans ſon teſtament, & dont il a donné des exemples.

Les ſujets du premier prix regardent le Syſtême général du monde, & l'Aſtronomie phyſique.

Ce prix devroit, aux termes du teſtament, ſe diſtribuer tous les ans; mais la diminution des rentes a obligé de ne le donner que tous les deux ans, afin de le rendre plus conſidérable, & il ſera de 2000 livres.

Les ſujets du ſecond prix regardent la navigation & le commerce.

Il ne ſe donnera que tous les deux ans, & ſera auſſi de 2000 livres.

L'Académie avoit propoſé pour le ſujet du prix de 1773, *de déterminer la meilleure maniere de meſurer le temps à la mer.*

Le prix étoit double, & avoit été remis il y a deux ans, afin de donner aux concurrants le temps néceſſaire pour faire éprouver à la mer, dans des voyages de long cours, les montres, pendules ou inſtruments qu'ils pourroient ſoumettre au jugement de l'Académie.

D'après cette épreuve, faite avec ſoin ſur la frégate *la Flore*, dans un voyage d'une année, l'Académie a adjugé ce prix à M. *le Roi*, Horloger de Sa Majeſté, & Membre de l'Académie d'Angers. Il avoit déjà remporté le prix ſur le même ſujet en 1769. De trois montres qu'il a préſentées au nouveau concours, les deux qu'il a données pour les plus exactes, non-ſeulement ont paru avoir une marche beaucoup plus réguliere que les autres montres ou pendules qui ont concouru; mais de plus elles ont donné la longitude à moins d'un quart de degré en

fix

ſix ſemaines: & dans le cas même où leur mouvement a été dérangé par un accident particulier & imprévu, elles ont donné la longitude à moins d'un degré près en deux mois. Cette préciſion a paru très-ſuffiſante pour mériter le Prix à l'Auteur.

Parmi les autres montres ſoumiſes au concours, il en eſt une de M. *Arſandeaux*, Horloger, dont la ſuſpenſion a paru ingénieuſe, & propre à arrêter l'effet des grands mouvements du navire. La Compagnie exhorte l'Auteur à perfectionner d'ailleurs cette montre, & ſur-tout le méchaniſme qu'il a imaginé pour ſuppléer aux effets du chaud & du froid.

L'Académie ne croit pas devoir laiſſer ignorer au public, qu'une autre montre, déſignée par le No. 8, & éprouvée auſſi par ordre du Roi ſur la frégate *la Flore*, a paru mériter beaucoup d'éloges par la régularité de ſa marche. Mais l'Auteur ayant expreſſément déclaré qu'il ne jugeoit pas à propos de concourir, & n'ayant point d'ailleurs fait connoître la

conſtruction de ſa montre, l'Académie a cru devoir s'abſtenir d'en porter aucun jugement relativement au prix.

Elle propoſe pour le ſujet du prix de 1775, la queſtion ſuivante: *Quelle eſt la meilleure maniere de fabriquer les aiguilles aimantées, de les ſuſpendre, de s'aſſurer qu'elles ſont dans le vrai méridien magnétique, enfin de rendre raiſon de leurs variations diurnes régulieres?*

Les Savants & les Artiſtes de toutes les nations ſont invités à travailler ſur ce ſujet, & même les Aſſociés étrangers de l'Académie. Elle s'eſt fait la loi d'exclure les Académiciens regnicoles de prétendre aux prix.

Ceux qui compoſeront, ſont invités à écrire en françois ou en latin, mais ſans aucune obligation. Ils pourront écrire en telle langue qu'ils voudront, & l'Académie fera traduire leurs ouvrages.

On les prie que leurs écrits ſoient fort liſibles, ſur-tout quand il y aura des calculs d'algebre.

Ils

Ils ne mettront point leur nom à leurs ouvrages, mais ſeulement une ſentence ou deviſe. Ils pourront, s'ils veulent, attacher à leur écrit un billet ſéparé & cacheté par eux, où ſeront avec cette même ſentence, leur nom, leurs qualités & leur adreſſe; & ce billet ne ſera ouvert par l'Académie, qu'en cas que la piece ait remporté le prix.

Ceux qui travailleront pour le prix, adreſſeront leurs ouvrages à Paris au Secretaire perpétuel de l'Académie, ou les lui feront remettre entre les mains. Dans ce ſecond cas le Secretaire en donnera en même temps à celui qui les lui aura remis, ſon récépiſſé, où ſera marquée la ſentence de l'ouvrage & ſon numéro, ſelon l'ordre ou le temps dans lequel il aura été reçu.

Les ouvrages ne ſeront reçus que juſqu'au 1. Septembre 1774, excluſivement.

L'Académie à ſon aſſemblée publique d'après Pâques 1775, proclamera la piece qui aura mérité ce Prix.

S'il y a un récépiſſé du Secretaire pour la piece qui aura remporté le prix, le Tréſorier de l'Académie délivrera la ſomme du prix à celui qui lui rapportera ce récépiſſé. Il n'y aura à cela nulle autre formalité.

S'il n'y a pas de récépiſſé du Secretaire, le Tréſorier ne délivrera le prix qu'à l'Auteur même, qui ſe fera connoître, ou au porteur d'une procuration de ſa part.

Le College des médecins de Lyon propoſe pour ſujet du prix qu'il adjugera à la St. Louis en 1774. les queſtions ſuivantes: *Quelles ſont les différentes eſpeces de Dartres; quels en ſont les différents principes; quels ſont les moyens de les diſtinguer; quelles ſont les maladies internes que les vices dartreux produiſent; à quels ſymptômes peut-on les reconnoître; comment peut-on combattre ces différents principes dans leurs différents états?* Le prix eſt une médaille d'or de 72 Liv. & 228 Liv. en argent. On ne preſcrit aucunes bornes à la longueur des mémoires qui ſeront écrits en latin

latin ou en françois. Le mémoire avec le billet cacheté & la deviſe ſelon l'uſage ordinaire, ſera remis franc de port avant le 1. Avril 1774. *à Mr. Raſt, fils, Docteur en médecine de l'Univerſité de Montpellier, Profeſſeur aggrégé au College des Médecins de Lyon, place des Terreaux, à Lyon.*

*Prix propoſés par l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Pruſſe. Pour l'année 1775.*

L'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres, dans ſon Aſſemblée publique du 3. Juin 1773, a adjugé le prix de la Claſſe de philoſophie expérimentale, qui concernoit la queſtion ſuivante:

Comme l'Arſenic ſe trouve dans les mines de la plûpart, pour ne pas dire, de tous les métaux & demi-métaux en grande abondance, & que, malgré cette abondance, il n'eſt encore guere connu que par ſes qualités nuiſibles: On demande

*Quel eſt le véritable but auquel la nature ſemble avoir deſtiné l'Arſenic dans les mines? Et ſi l'on peut en particulier démontrer par des expériences faites ou à faire, ſi, comment, & juſqu'à quel point il ſert, ſoit à former les métaux, ſoit à les perfectionner, ou à produire en eux d'autres changements néceſſaires & utiles?*

Ce prix a été remporté par M. *Monnet*, Minéralogiſte employé au ſervice du Roi de France, demeurant à Paris. Son Mémoire étoit en françois.

Une piece latine, ayant pour deviſe, *Jehovah rupes mea*, a obtenu l'acceſſit.

La Claſſe de Belles-Lettres, qui avoit renvoyé juſqu'au même terme la queſtion relative à l'Hiſtoire de Brandebourg, n'ayant rien reçu de ſatisfaiſant, ſe voit obligée d'abandonner ce ſujet, & d'en choiſir un autre. Elle propoſe donc pour le même prix, mais qui ne ſera adjugé que le 31. Mai, 1775, la queſtion ſuivante.

*Quel-*

*Quelles ſont les cauſes de la décadence du goût chez les différents peuples?*

Il s'agit de bien obſerver la diverſité de ces cauſes, & celle de leur influence dans les différents ſiecles où le goût à dégénéré.

La Claſſe de Philoſophie ſpéculative, à qui échet le tour de propoſer une nouvelle queſtion, le fait de la maniere ſuivante.

L'ame poſſede deux facultés primitives qui forment la baſe de toutes ſes propriétés & de toutes ſes opérations; la faculté *de connoître*, & la faculté *de ſentir*.

En exerçant la premiere, l'ame eſt occupée d'un objet qu'elle regarde comme une choſe hors d'elle & pour lequel elle a de la curioſité: ſon activité paroît alors ne tendre qu'à bien voir. En exerçant l'autre, elle s'occupe d'elle-même & de ſon état, étant affectée *en bien* ou *en mal*. Alors ſon activité ſemble uniquement déterminée à changer d'état, lorſqu'elle ſe trouve déſagréablement affectée, ou à jouir, lorſqu'elle eſt agréablement affectée.

Cela ſuppoſé, on demande

1. *Un développement exact des déterminations originaires de ces deux facultés & les loix générales qu'elles ſuivent.*

2. *Un examen approfondi de la dépendance réciproque de ces facultés & de la maniere dont l'une influe ſur l'autre.*

3. *Des principes qui ſervent à faire voir comment le génie & le caractere d'un homme dépendent du degré de force & de vivacité, & des progrès de l'une & de l'autre de ces facultés, & de la proportion qui ſe trouve entr'elles.*

On invite les Savants de tout pays, excepté les Membres ordinaires de l'Académie, à travailler ſur cette queſtion. Le prix qui conſiſte en une médaille d'or du poids de cinquante Ducats, ſera donné à celui qui au jugement de l'Académie, aura le mieux réuſſi. Les pieces, écrites d'un caractere liſible, ſeront adreſſées à M. le Conſeiller privé *Formey*, Secretaire perpétuel de l'Académie.

Le

Le terme pour les recevoir eſt fixé juſqu'au 1. de Janvier 1775; après quoi on n'en recevra abſolument aucune, quelque raiſon de retardement qui puiſſe être alléguée en ſa faveur.

On prie les Auteurs de ne point ſe nommer, mais de mettre ſimplement une deviſe, à laquelle ils joindront un billet cacheté, qui contiendra, avec la deviſe, leur nom & leur demeure.

Le Jugement de l'Académie ſera déclaré dans l'Aſſemblée publique du 31. de Mai 1775.

On a été averti par le Programme de l'année précédente, que le prix de la Claſſe de Mathématique, qui ſera adjugé le 31. Mai 1774, concerne la queſtion ſuivante;

Il s'agit *de perfectionner les méthodes qu'on employe pour calculer les orbites des Cometes d'après les Obſervations; de donner ſur-tout les formules générales & rigoureuſes qui renferment la ſolution du probleme où il s'agit de déterminer l'orbite parabolique d'une Comete par le*

*moyen de trois obſervations, & d'en faire voir l'uſage pour réſoudre ce problême de la maniere la plus ſimple & la plus exacte.*

Il reſte à parler du prix extraordinaire, fondé par feu M. le Conſeiller privé *Eller.* La queſtion propoſée, qui avoit pour objet *la Théorie des tranſplantations*, avoit auſſi été renvoyée au 31. Mai 1773. Mais ce délai n'ayant rien produit, on renonce à cette matiere, & l'on réſerve le prix pour la nouvelle queſtion qui ſera indiquée en ſon temps.

---

## LES TALENTS,

*Fable qui a ſervi de compliment de rentrée au théatre des Comédiens François, le 19. Avril 1773.*

Du fécond cerveau de Minerve
Naquirent jadis les Talents:
Que Jupiter à jamais les conſerve!
Nous leur devons nos jours les plus brillants.
A peine éclos, les voilà par le monde
Cher-

Cherchant un domicile où pouvoir ſe fixer:
Laſſe d'errer, la troupe vagabonde
A l'*Indolence* enfin, va s'adreſſer.
Elle étoit bonne, & d'une humeur facile;
Ils furent bien reçus. Mais l'inſipide aſyle!
Rien de vif, d'animé, rien de fait à propos.
Quand un petit travail ſuivoit un long repos
La Déeſſe toujours tranquille,
Etendue à demi ſur l'édredon mobile,
A peine articulant ſes mots,
S'occupoit froidement d'un ouvrage inutile.
Pour les Talents quel ſéjour ennuyeux!
Agir eſt leur deſtin, tenter eſt leur manie.
Aux contrariétés ils doivent leur génie,
L'Indolence jamais ne fut faite pour eux.
Ils la quitterent, & ſur l'heure,
Dans leur conſeil fut arrêté
D'aller chez la *Timidité*
Fixer leur nouvelle demeure:
Ce fut bien pis. D'éternelles frayeurs,
Glaçoient les ſens de l'hôteſſe tremblante;
Tout excitoit ſes paniques terreurs.
Son eſprit taxoit tout de démarche imprudente;
Et les fils de Pallas en cette extrémité
De l'hoſpitaliere indolente
Regretterent l'oiſiveté.
Enchaîner les Talents! Vouloir les rendre
eſclaves!

Ils

Ils naiſſent par la liberté,
Et périſſent dans les entraves.
Nouveau gîte à chercher, & nouvel embarras.
Chez la *Témérité* le ſort guida leurs pas.
Sur une montagne eſcarpée
Son art avoit conſtruit un palais ſomptueux:
Rien n'y menoit qu'un ſentier tortueux;
Et cette route étroite encore étoit coupée
D'impétueux torrents, & d'abîmes affreux.
En arrivant, plaintes ameres
Sur les périls d'un chemin rebutant:
Mais la Déeſſe en plaiſantant
Traita les dangers de chimeres,
Et les travaux de jeux d'enfant.
Il faut recommencer de plus belle, & lui plaire.
La déité bizarre & téméraire
Voulut tailler l'ouvrage de chacun;
Et s'y prenant en ſens contraire,
Pour ne point s'aſſervir à l'uſage commun
Elle donnoit toujours à l'un,
Ce que l'autre auroit pu mieux faire.
Tout alloit de travers. N'importe, elle prônoit,
Elle trouvoit tout admirable,
Couroit par-tout, crioit à l'*incroyable;*
Mais vainement elle s'exténuoit:
Des chefs-d'œuvres vantés pas un ſeul ne prenoit;
Et pour ne mettre au jour rien que de pitoyable
Cha-

Chaque Talent ſe ruinoit.
Ils s'apperçurent de leur faute,
Et pour ſauver du danger ménaçant
Des tréſors de Pallas le germe encor naiſſant,
Ils chercherent un nouvel hôte.
Cette montagne auparavant ſi haute
Et ſi périlleuſe à gravir,
Le retour l'applanit. Guidés par le déſir,
Ils gagnerent bientôt la plaine:
On vole au devant du plaiſir,
Et l'on ſe traîne après la peine.
En ſuperbe expoſition,
A leurs regards un château ſe préſente.
A qui donc appartient cette maiſon charmante?
Diſent-ils. On répond à l'*Émulation.*
A l'Émulation? Il faut nous introduire.
Les y voilà: le ſéjour eſt charmant;
Tout s'y reſſent d'un ſublime délire;
Tout porte dans ces lieux le ſceau du ſentiment:
L'air brûlant, que l'on y reſpire,
Des Talents immortels eſt le pur élément:
Chacun d'eux, d'après ſon génie,
Par l'Émulation garanti des erreurs,
De la timidité mépriſant les terreurs,
Suivit des arts la carriere infinie,
Et déteſta cette aveugle manie
Que la Témérité fait naître dans les cœurs.
Pour compléter ces traits de bienfaiſance

Je

Je vous dois, leur dit-elle, encore un autre ſoin,
Je veux vous préſenter moi-même à l'*Indulgence;*
Le Talent le plus rare en a toujours beſoin.
Auprès d'elle eſt la Modeſtie:
Les ennemis contre vous animés,
Par elle ſeront déſarmés;
Du mérite elle fait partie.
Les Talents orgueilleux ne ſont jamais aimés.

---

Chacun de nous, mais foible, mais timide,
Moins ſûr de ſoi, que les fils de Pallas,
Comme eux dans le même embarras,
A l'Émulation pour guide;
Mais vous ſeuls dirigez nos pas:
Vous ſeuls rendez notre courſe rapide.
Nous réclamons votre bonté;
Elle eſt notre ſoutien, elle eſt notre eſpérance;
Nous ſommes ſûrs de l'équité;
Soyez-le auſſi de la reconnoiſſance.
C'eſt en vos mains qu'eſt la balance;
Mais ſi par un arrêt de la néceſſité
Elle doit pencher d'un côté,
Qu'elle penche vers l'Indulgence.

TA-

# TABLE DES ARTICLES.


*La Phyſionomie* . . . . . pag. 2
*De la vraie influence des aſtres* . . - 65
*Diſcours Toſcans de Cocchi* . . . - 110
*Mœurs des Allemands* . . . . - 147
*Actes de l'Académie de Sienne* . . - 166
*Le Phaſma* . . . . . - 204
*Article tiré du Dictionnaire de Mr. Sulzer* . . . . . - 216
*Les trois ſiecles de notre Littérature* - 248
*Obſervations météorologiques* . . - 288
*Nouvelles Littéraires.* . . . . - 297

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

DUE NOV 14 '32